

B
20.5
UL
2000
L252

DENIS R. LANCTOT

LA RÉVOLUTION FÉMINISTE CONTEMPORAINE

d'après Alison Jaggar

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval pour l'obtention
du grade de maître ès arts (M.A.)

Faculté de philosophie
Université Laval
Décembre 2000

© Denis R. Lanctot, 2000



RÉSUMÉ

Dans Feminist Politics and Human Nature, publié en 1983, la philosophe américaine Alison Jaggar expose les idéologies des féminismes libéral, marxiste, radical, et socialiste, en fait l'épistémologie, et conclut que le féminisme socialiste est celui qui convient le mieux à la participation de la femme au renouvellement social. Par ailleurs, les féministes de toutes les tendances proposent des transformations qui, pour la plupart, sont nettement révolutionnaires, d'où le titre de ce mémoire, «La révolution féministe», qui résume, dans les grandes lignes, les thèmes exploités par cette auteure.

GRATITUDE

Je remercie messieurs Claude Lafleur et Guy Bouchard, professeurs à la Faculté de philosophie de l'Université Laval.

Le premier a dirigé les séminaires auxquels j'ai participé sur Le Guide de l'étudiant, La Querelle des universaux et sur Le Livre des causes. Autant de titres coiffant un matériel philosophique extrêmement dense, source de méditation sur l'Homme dans ce qui l'a causé comme dans ce qui serait sa finalité.

Le second a dirigé un séminaire sur la hiérarchie aristotélicienne des sexes et il a donné le coup d'envoi au présent mémoire. La révolution féministe contemporaine est-elle susceptible de modifier l'ontologie? Oui, a répondu monsieur Bouchard.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
1. LE FÉMINISME LIBÉRAL.....	6
1.1 MARY WOLLSTONECRAFT : <u>DÉFENSE DES DROITS DE LA FEMME</u>	6
1.2 LE FÉMINISME LIBÉRAL D'APRÈS JAGGAR	13
1.2.1 LE LIBÉRALISME TRADITIONNEL : NATURE HUMAINE ET THÉORIE POLITIQUE	15
1.2.1.1 Le cadre conceptuel.....	15
1.2.1.2 Les différents points de vue et leurs conséquences.....	16
1.2.1.3 La pratique rationnelle.....	18
1.2.1.4 La théorie politique du libéralisme traditionnel.....	19
1.2.2 LE FÉMINISME LIBÉRAL ET LA NATURE HUMAINE.....	20
1.2.2.1 L'exposé de la théorie de la nature humaine	20
1.2.2.2 Critique de la théorie libérale de la nature humaine	23
1.2.2.2.1 Le dualisme normatif	23
1.2.2.2.2 L'individualisme abstrait	24
1.2.2.2.3 La rationalité libérale.....	25
1.2.2.2.4 L'androcentrisme libéral	26
1.2.3 LES POLITIQUES DU FÉMINISME LIBÉRAL.....	28
1.2.3.1 Les valeurs politiques du féminisme libéral.....	28
1.2.3.2 L'analyse de l'oppression.....	30
1.2.3.2.1 Les législations	30
1.2.3.2.2 L'éducation sélective	30
1.2.3.2.3 Les standards de sexualité blessants	31
1.2.3.3 Les propositions de réformes	32
1.2.4 CRITIQUE DES POLITIQUES FÉMINISTES LIBÉRALES	34
1.2.4.1 La somatophobie.....	34
1.2.4.2 Le traitement préférentiel	35
1.2.4.3 La méritocratie et l'égalité des chances	36
1.2.4.4 La vie privée et le domaine public	39
1.2.4.5 L'État.....	40
2. LE FÉMINISME MARXISTE	42
2.1 FRIEDRICH ENGELS : <u>L'ORIGINE DE LA FAMILLE, DE LA PROPRIÉTÉ ET DE L'ÉTAT</u>	42
2.1.1 L'ÉVOLUTION DE LA FAMILLE.....	43
2.1.2 L'ÉVOLUTION DE LA PROPRIÉTÉ	46
2.1.3 L'AMOUR	48

2.2 MARX, ENGELS ET LE MARXISME TRADITIONNEL	51
2.2.1 LA NATURE HUMAINE	52
2.2.1.1 Le moteur de l'évolution	52
2.2.1.2 La nature sociale de l'homme	53
2.2.1.3 L'antagonisme des classes	54
2.2.1.4 L'abolition des classes	55
2.2.2 LA THÉORIE POLITIQUE	56
2.2.3 LA CONCEPTION MARXISTE DE LA NATURE FÉMININE	59
2.2.4 CRITIQUE DE LA CONCEPTION MARXISTE DE LA NATURE HUMAINE	64
2.2.4.1 La valeur probante de <u>L'Origine de la famille, de la propriété et de l'État</u>	64
2.2.4.2 Le déterminisme biologique	66
2.2.4.3 La production et la reproduction	67
2.2.4.4 La réalité sociale contemporaine	68
2.2.4.5 L'androcentrisme du marxisme	69
2.2.5 LES POLITIQUES MARXISTES	70
2.2.5.1 Les valeurs politiques	70
2.2.5.2 L'analyse de l'oppression	73
2.2.5.2.1 Le cadre conceptuel	73
2.2.5.2.2 L'oppression de la femme	74
2.2.5.2.3 Les causes de l'oppression selon le marxisme traditionnel et la critique de Jagger	75
2.2.5.3 Les projets de réformes du marxisme traditionnel	77
2.2.6 CRITIQUE DES POLITIQUES DU MARXISME TRADITIONNEL	81
2.2.6.1 L'organisation de la révolution en U.R.S.S.	82
2.2.6.2 Les stratégies révolutionnaires	84
2.2.6.3 Les «Women's issues»	85
2.2.6.4 Les politiques de vie personnelle	87
3. LE FÉMINISME RADICAL	90
3.1 SHULAMITH FIRESTONE : <u>LA DIALECTIQUE DU SEXE</u>	90
3.1.1 LA RADICALISATION DU FÉMINISME AMÉRICAIN	93
3.1.2 L'APPORT DU FREUDISME	95
3.1.3 LA FAMILLE ET L'ENFANCE	97
3.1.4 L'AMOUR DÉFIGURÉ	99
3.1.5 LA DIALECTIQUE DES CIVILISATIONS	101
CONCLUSION	104
3.2 LE FÉMINISME RADICAL D'APRÈS JAGGAR	106
3.2.1 LA NATURE HUMAINE	108
3.2.1.1 Les rôles sexuels et l'androgynie	108

3.2.1.2 La biologie de la femme : le problème	110
3.2.1.3 La biologie de la femme : la solution	113
3.2.1.4 La théorie : «On ne naît pas femme».....	117
3.2.2 LA THÉORIE POLITIQUE : LES POLITIQUES SEXUELLES.....	119
3.2.3 CRITIQUE DE LA CONCEPTION FÉMINISTE RADICALE DE LA NATURE HUMAINE	123
3.2.3.1 Le déterminisme biologique.....	124
3.2.3.2 La psychologie du féminisme radical	130
3.2.3.3 L'universalisation et la catégorisation sociale	133
3.2.4 LES POLITIQUES DU FÉMINISME RADICAL	136
3.2.4.1 Les valeurs politiques du féminisme radical	136
3.2.4.2 L'analyse de l'oppression (contrôle mâle du corps de la femme)	138
3.2.4.2.1 Maternité forcée	139
3.2.4.2.2 L'esclavage sexuel	140
3.2.4.2.3 Le contrôle du corps de la femme.....	142
3.2.4.3 Les réformes proposées	145
3.2.4.3.1 Le lesbianisme	145
3.2.4.3.2 La culture féminine	147
3.2.4.3.3 La confrontation avec le patriarcat	150
3.2.5 CRITIQUE DES POLITIQUES DU FÉMINISME RADICAL.....	152
3.2.5.1 Une pratique sans théorie.....	152
3.2.5.2 Le contrôle du corps	154
3.2.5.3 Le séparatisme.....	155
4. LE FÉMINISME SOCIALISTE	158
4.1 LA NATURE HUMAINE	158
4.2 LA THÉORIE POLITIQUE	162
4.2.1 LE CADRE CONCEPTUEL.....	162
4.2.2 LE FONDEMENT ÉCONOMIQUE DE LA SOCIÉTÉ.....	164
4.2.3 LA SÉPARATION DES DOMAINES.....	168
4.3 CRITIQUE DE LA THÉORIE POLITIQUE DU FÉMINISME SOCIALISTE	171
4.3.1 LA PSYCHOLOGIE ET LA RÉTICENCE AU CHANGEMENT	172
4.3.2 LA PRODUCTION DE L'ÊTRE HUMAIN.....	173
4.3.3 LE NOM DU SYSTÈME	175
4.3.3.1 Les problèmes d'ordre conceptuel	176
4.3.3.2 L'analyse de la division du travail	177
4.3.3.3 La relation dominant-dominée	177

4.4 LES POLITIQUES DU FÉMINISME SOCIALISTE	179
4.4.1 LES VALEURS POLITIQUES DU FÉMINISME SOCIALISTE.....	180
4.4.2 L'ANALYSE DE L'OPPRESSION.....	183
4.4.3 LES PROJETS DE RÉFORMES	187
4.4.3.1 La procréation libre	188
4.4.3.2 L'organisation du travail rémunéré.....	190
4.4.3.3 L'organisation de l'indépendance.....	193
4.4.4 LES STRATÉGIES	195
4.4.4.1 L'élargissement de l'horizon.....	196
4.4.4.2 Les foyers alternatifs.....	198
4.4.4.3 L'organisation du travail	199
4.5 CRITIQUE DES POLITIQUES DU FÉMINISME SOCIALISTE	200
4.5.1 L'INSUFFISANCE DE L'ORGANISATION DE LA DÉMOCRATIE	202
4.5.2 L'INSUFFISANCE DE L'ANALYSE DE L'OPPRESSION.....	204
4.5.3 LE DÉCHIREMENT PAR LE MILITANTISME	204
5. ÉPISTÉMOLOGIE DE CHAQUE TENDANCE ET PRÉFÉRENCE ACCORDÉE AU FÉMINISME SOCIALISTE	207
5.1 L'ÉPISTÉMOLOGIE LIBÉRALE	208
5.2 L'ÉPISTÉMOLOGIE MARXISTE	209
5.3 L'ÉPISTÉMOLOGIE DU FÉMINISME RADICAL.....	213
5.4 L'ÉPISTÉMOLOGIE DU FÉMINISME SOCIALISTE	217
UNE THÉORIE ADÉQUATE DU POINT DE VUE DE LA FEMME.....	222
CONCLUSION.....	231
NOTES	236

INTRODUCTION*

Depuis la Renaissance, une série de révolutions a secoué l'Occident et substantiellement modifié des styles de vie et des modes de pensée qui avaient eu cours depuis des millénaires. Renversant la monarchie, la Révolution française a initié la démocratie en Europe. La Réforme a séparé les chrétiens, les uns demeurant fidèles à l'autorité pontificale, les autres s'en rapportant directement à Dieu comme seul maître de leur vie spirituelle. La révolution scientifique et la révolution industrielle ont ensemble fondé le capitalisme, devenu subséquemment la cible de la révolution des prolétaires.

La révolution féministe est la toute dernière de cette série. Multiforme, le féminisme n'en a pas moins comme objectif commun à toutes les femmes d'éliminer leur subordination à l'homme.

En 1983, la philosophe américaine Alison M. Jaggar, sous le titre de Feminist Politics and Human Nature^{B-1}, a publié un traité sur les idéologies particulières des féminismes libéral, marxiste, radical et socialiste. Ce mémoire a pour objet de rendre compte de cet ouvrage qui, autant par l'expression des idées personnelles de son auteure que par l'abondante littérature féministe sur laquelle elle s'appuie, développe merveilleusement bien tous les aspects de la révolution féministe. Depuis 1983, date de la publication de Feminist Politics and Human nature, le féminisme a fait beaucoup de progrès. La conjoncture mondiale n'est

* Comme ce mémoire résume le travail d'une auteure, il sera référé à sa bibliographie par simple chiffre. Celle de l'auteur de ce mémoire figurera sur une page distincte et les références porteront la lettre B et le chiffre.

plus la même, notamment depuis l'échec du communisme en U.R.S.S. Ce mémoire doit donc être lu comme s'il avait été écrit à l'époque.

Bien que l'histoire du féminisme n'y fasse pas l'objet d'un traitement isolé, elle se dégage de l'ensemble de l'oeuvre, et il paraît utile d'en résumer les grandes lignes.

On sait que, de tous temps, des femmes se sont illustrées dans toutes les sphères de l'activité sociale. Peut-être y eut-il une époque où la femme a contrôlé l'activité politico-économique, mais la leçon de l'histoire nous apprend que, depuis très longtemps, l'homme s'est imposé comme chef de toutes les formes de communautés humaines. À toutes fins pratiques, le féminisme est né en même temps que la démocratie. Jusqu'à la Révolution française, la voix des féministes, hommes ou femmes, n'avait pas eu l'oreille des classes dirigeantes. Les nouveaux démocrates eux-mêmes ont rejeté sur la femme le fardeau de prouver qu'elle avait un potentiel rationnel égal à celui de l'homme.

En 1792, une Anglaise, Mary Wollstonecraft^{B-2}, a relevé le défi par une émouvante thèse sur l'égalité rationnelle de l'homme et de la femme. Elle l'a publiée sous le titre de A Vindication of the Rights of Women. Cette thèse a donné le coup d'envoi au féminisme réformateur qui a permis à la femme d'obtenir le droit de vote et de représentation au Gouvernement. Plus tard, au 19^{ème} siècle, Karl Marx et son collaborateur Friedrich Engels ont redéfini l'homme. Il devenait un être

biologique évoluant par son travail producteur. Dans L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État^{B-3}, Engels a retracé le moment historique du début de la division de la société en deux classes économiques et politiques, l'une dominant l'autre. La révolution marxiste a pour objet la solution de l'antagonisme de ces deux classes et cette solution doit régler l'oppression injuste des femmes par les hommes.

Dans The Dialectic of Sex, publié en 1970, Shulamith Firestone^{B-4} a soutenu que le marxisme, tout acceptable qu'il était pour la solution de l'antagonisme des classes économiques, ne réglait aucunement l'antagonisme plus fondamental des sexes. Biologiquement déterminée à porter l'enfant, la femme n'avait pu agir politiquement, d'où sa subordination à l'homme. Grâce à la science, elle a accru graduellement son indépendance et peut espérer le jour où elle n'aura plus à porter l'enfant.

Ce rappel historique des grandes figures marquantes de l'évolution du féminisme avait pour but de souligner l'apport incontestable de ces quatre grandes figures que sont Wollstonecraft, Marx, Engels et Firestone. Jaggar s'y réfère si abondamment que l'essentiel de leur pensée servira d'introduction aux chapitres qu'elle consacre respectivement aux féminismes libéral, marxiste et radical. Pour en arriver à isoler ces quatre tendances féministes, elle a éliminé certaines formes de féminisme trop particulières pour offrir un projet de transformation de la société susceptible de dégager un point de vue partageable par la majorité des femmes.

Dans son traitement de chaque féminisme, Jaggar expose la conception que chacun se fait de la nature humaine, sa théorie politique, ses politiques et ses stratégies révolutionnaires. Elle en fait la critique et termine par un exposé de son épistémologie, pour en arriver à justifier la préférence qu'elle accorde au féminisme socialiste. Ce féminisme est "grosso modo" une synthèse des féminismes radical et marxiste, en sorte que son traitement ne sera pas introduit par une partie consacrée à un auteur particulier.

Ainsi qu'il a été mentionné plus avant, depuis longtemps, l'homme, et non la femme, a géré les différentes communautés humaines. Ajoutons qu'il a codifié un langage qui reflète son hégémonie et affecte la terminologie. Il y aura donc lieu, dans la mesure du possible, de préciser ponctuellement le sens de certains mots tels "homme", "patriarcat" et "androgynie".

Ainsi, lorsqu'il n'y aura pas lieu de distinguer l'homme de la femme, on parlera de l'être humain. S'il y a lieu de le faire sous l'angle de leur simple inégalité, on utilisera le vocabulaire courant. Par contre, si l'accent doit être mis sur la domination injustifiée, on emploiera le vocable "mâle" pour désigner l'homme. Par ailleurs, l'émancipation de la femme a amené certains féminismes à promouvoir l'androgynie. Or ce terme, d'après le répertoire dressé par Guy Bouchard^{B-5}, prête à 56 conceptions différentes. Au mieux, il y aura un effort pour relier chaque conception particulière à ce répertoire. Enfin les abondantes références au patriarcat doivent s'entendre d'un système de contrôle universel par

la gent masculine de tous les aspects de la vie sociale, mais une fois de plus, le contexte peut parfois ouvrir à une distinction entre le patriarcat ancien et ce patriarcat de contrôle qui, en un sens, s'exprimera par un néologisme.

Enfin, Jaggar utilise souvent le vocable "nurturance". Hurtig et Pichevin le rendent en français par "nurture" et s'en expriment ainsi :

"Enfin, ce n'est pas par un goût prononcé des anglicismes ou du franglais que nous avons conservé le terme de "nurture" pour le NURTURE anglais, passé dans les habitudes langagières des psychologues, même si certains préfèrent opposer à nature le terme de "culture". Nurture comme culture désignent l'influence du milieu par opposition à l'apport héréditaire, opposition que l'on retrouve dans le couple inné/acquis. Mais le terme de "nurture", plus imagé, nous semble plus propre à rendre compte de la totalité des apports du milieu, dont l'individu est nourri et se nourrit; lait de la nourrice comme langue maternelle participent de la nurture."^{B-6}

1 LE FÉMINISME LIBÉRAL

1.1 MARY WOLLSTONECRAFT: "DÉFENSE DES DROITS DE LA FEMME"^{B-7}

Si le féminisme contemporain a des racines aussi profondes que l'humanité elle-même, il faut attendre jusqu'au milieu du deuxième millénaire pour que des femmes revendiquent une consécration législative de la parité des droits de l'homme et de la femme. On doit à Mary Wollstonecraft d'avoir publié en 1792 un réquisitoire qui affirme cette proposition révolutionnaire: «la femme est l'égale de l'homme». La philosophe anglaise contredisait une autre philosophie communément acceptée qui avait fait de la femme un être inférieur parce que, par exemple, pour emprunter à Aristote, elle serait incapable de délibérer avec autorité.

Si ce réquisitoire, intitulé A Vindication of the Rights of Women, attaque violemment L'Émile de Rousseau dans son portrait de l'archétype féminin, on aurait tort de le réduire à cette dimension. Marie-Françoise Cachin, dans sa préface à la traduction française de l'ouvrage, écrit : «[...] de nombreux critiques et écrivains reconnaissent à Mary Wollstonecraft un rôle de pionnière dans l'histoire du féminisme britannique».

D'autres, plus audacieux, reconnaissent en elle une philosophe dont la pensée est assez forte pour prêter à une reconstruction de la philosophie occidentale.

Wollstonecraft traite de l'infériorité de la femme à la fin du 18^{ème} siècle, de la philosophie qui la sous-tend et de la réforme de l'éducation. En 1792, la femme ne pouvait accéder à la profession. Elle n'était ni électrice ni éligible, et, mariée, elle était soumise à la tutelle de son époux. Faute d'instruction, les seuls débouchés qui s'offraient à la célibataire étaient la prostitution, le métier de sage-femme ou quelque emploi de gouvernante ou de domestique. Mariée, elle ne pouvait ester en justice sans l'autorisation de son époux. Son mariage lui assurait une sécurité économique au prix de la perte de sa liberté. La femme occidentale, de tradition judéo-chrétienne, croyait que l'un des buts du mariage, sinon le principal, était la procréation. Elle élevait une famille, mais, faute d'instruction, elle ne pouvait le faire avec la compétence requise.

Wollstonecraft ne trouvait, de cette infériorisation de la femme, aucune justification en droit naturel. La femme, à son avis, devait pouvoir acquérir l'indépendance économique, juridique et politique, et, pour tout dire, obtenir la reconnaissance de son égalité avec l'homme dans tous les aspects de la vie. L'obstacle à vaincre était l'autorité des hommes, comme celui des démocrates avait été l'autorité du Prince despotique. Puisque l'autorité des hommes se fondait sur une philosophie écrite par des hommes, Wollstonecraft, a reconstruit cette philosophie. Il est vrai que l'homme est un animal raisonnable, mais il est aussi un être moral, et la femme est un être

raisonnable et moral au même titre que l'homme. Il est faux de penser qu'elle n'a pas la capacité de délibérer avec autorité.

Une ontologie qui ne distingue l'homme de l'animal que par sa rationalité rend problématiques les rapports de la morale et de la raison. Dans la promotion qu'elle fait de la capacité rationnelle égale de l'homme et de la femme, Wollstonecraft peut paraître séduite par un courant de pensée qui assujettit la morale au contrôle de la raison. «En fait, c'est une plaisanterie que d'appeler vertueux un individu dont les vertus ne résultent pas de la raison», écrit-elle [p. 58]. Un tel extrait doit cependant être replacé dans un contexte où elle veut amener son lecteur à comprendre que l'instruction de la femme est nécessaire à une appréciation juste que l'homme doit s'en faire. Instruite, elle n'aura plus à cultiver des pseudo-vertus, ces astuces et ces mensonges qui lui attireront la faveur des mâles. Dieu n'a pas voulu que la femme soit immorale. Elle doit correspondre à l'être rationnel et moral qu'il a conçu. À ce Dieu des judéo-chrétiens, elle adresse cette supplique :

«Dieu miséricordieux, Créateur de toute la race humaine! N'as-tu créé pour aucune fin supérieure un être comme la femme qui peut découvrir ta sagesse dans tes oeuvres et sentir que Toi seul de par ta nature es au-dessus d'elle? Peut-elle croire qu'elle fut créée à seule fin de se soumettre à l'homme, son égal, envoyé, comme elle, dans le monde pour y acquérir la vertu? Peut-elle accepter de ne chercher qu'à lui plaire, de n'être qu'un ornement de la terre quand son âme est capable de s'élever jusqu'à Toi? Et peut-elle se résoudre à n'avoir de raison qu'autant que l'homme veut bien lui en accorder quand elle devrait gravir avec lui les marches ardues du savoir?» [p. 118]

Elle s'appuie donc sur la morale et sur la raison pour contester la puissance maritale et aussi l'androcentrisme de la philosophie traditionnelle. Affranchie de la tutelle de son époux, rationnellement égale à lui, la femme doit pouvoir accéder au Gouvernement et proposer des révisions ou des abrogations des législations qui méconnaissent l'égalité de l'homme et de la femme, notamment celles qui empêchent la femme d'accéder à la profession : «[...] je suis vraiment convaincue, écrit-elle, que les femmes devraient avoir des représentants au lieu d'être gouvernées arbitrairement sans avoir de participation directe aux délibérations du gouvernement».

[p. 190]

Socialiste avant l'heure, elle dénonce la propriété privée et le cumul des richesses. En atteste cet extrait :

«La plupart des maux et des vices qui donnent de ce monde un spectacle affligeant découlent comme d'une fontaine empoisonnée du respect qu'on a pour la propriété. Car c'est dans la société la plus raffinée que des reptiles nuisibles et des serpents venimeux se cachent sous l'herbe fétide; et l'air étouffant, oppressant, est gorgé de volupté et toutes les bonnes dispositions se dissipent avant d'avoir pu se transformer en vertus.

Une classe en opprime une autre; car toutes visent à inspirer le respect en raison des biens qu'elles possèdent; et les biens que l'on a pu acquérir procurent le respect qu'on ne devrait porter qu'aux talents et à la vertu. Les hommes négligent les devoirs qui incombent à l'homme, et cependant on les traite comme des demi-dieux; la religion aussi est séparée de la morale par un voile de cérémonie, et pourtant les hommes s'étonnent que le monde soit à peu de choses près une caverne de brigands ou d'opresseurs.» [p. 181]

Il est jusqu'à la propriété héréditaire qu'elle conteste :

«Mais comment pouvons-nous espérer que les hommes soient fiers de la vertu tant que l'on n'aura pas supprimé les biens héréditaires? Et, d'ici là, les femmes régneront sur eux par les moyens les plus directs et négligeront leurs tristes devoirs domestiques pour courir après le plaisir éphémère.» [p. 114]

Enfin, elle touche à la racine la plus profonde de l'oppression de la femme dans cet autre extrait :

«Il est vain d'espérer que les femmes soient vertueuses tant qu'elles ne seront pas dans une certaine mesure indépendantes des hommes; bien plus, il est vain d'espérer qu'elles aient cette force d'affection naturelle qui ferait d'elles de bonnes épouses et de bonnes mères. Tant qu'elles seront totalement dépendantes de leur mari, elles seront rusées, mesquines et égoïstes, et les hommes qui peuvent se satisfaire d'une tendresse servile et d'une affection semblable à celle d'un chien n'ont guère de délicatesse car l'amour ne doit pas être acheté, en aucun sens du terme.» [p. 182]

Après avoir décrit la condition féminine et contesté l'idéologie qui sous-tend la subordination de la femme, elle en vient à la réforme en profondeur du système d'éducation.

Puisque la femme est aussi rationnelle que l'homme, elle a droit de connaître tout ce qu'il a le privilège de connaître, ce qui, forcément, modifie substantiellement les relations amoureuses traditionnelles de l'homme et de la femme, et le mode d'éducation des enfants. Si le portrait est achevé, passons à la moraliste.

Wollstonecraft est en effet une moraliste qui dépeint avec beaucoup de talent l'amour illusoire et faux dont se sont contentées des générations d'hommes et de femmes qui se sont entre-exploités. Lorsqu'il sera possible à la femme de s'instruire, le mariage reposera d'abord sur l'amitié et le respect, mais il demeurera monogamique, la polygamie étant une forme de dégradation physique qu'il faut dénoncer car, si, comme ses adeptes le prétendent, elle était nécessaire et imposée par la nature, alors la femme devrait être considérée comme «inférieure à l'homme et faite pour lui». [p. 122]

Fidèle à ses principes religieux, Wollstonecraft croit toujours à la procréation comme à l'un des buts du mariage, mais la procréation ne s'arrête pas à la naissance, elle se poursuit dans la formation de l'enfant. La mère frivole et ignorante ne peut donner plus que ce qu'elle a. L'élimination de la puissance maritale entraîne celle de la puissance paternelle. Égale à son époux, la femme modifiera les règles du jeu. L'enfant ne devra plus obéir aveuglément aux décisions prises par son seul père. Un dialogue s'établira entre lui et ses deux parents, car cette dialectique est nécessaire au développement de sa raison. Il ne percevra plus sa mère comme une personne exclusivement émotive, mais comme une associée de son père, chacun de ses parents contribuant à équilibrer sa rationalité et son émotivité.

Le discours de Wollstonecraft attaque donc un patriarcat plus que millénaire avec une verve que redécouvre chaque génération de féministes. Il inaugure en quelque sorte le féminisme qu'on a ensuite appelé libéral.

1.2 LE FÉMINISME LIBÉRAL D'APRÈS JAGGAR

Le Libéralisme a suivi le renversement des valeurs politico-économiques ayant prévalu jusque-là. La démocratie des hommes libres et égaux a succédé à la monarchie tyrannique, et le capitalisme des hommes libres capables de s'enrichir a succédé au régime des restrictions féodales sur le commerce et l'industrie.

La théorie libérale de la nature humaine fonde sa théorie politique. L'être humain est essentiellement raisonnable et libre d'agir comme il l'entend. Vivant en société, il exige qu'elle soit juste, et elle l'est dans la mesure où elle délègue à l'État le pouvoir de protéger la liberté et l'égalité de ses ressortissants.

Ces principes ont été formulés par des hommes, et non par des femmes. Ils étaient héritiers d'une tradition philosophique dualiste et hiérarchiste. Dualiste, cette philosophie définit l'homme comme un animal raisonnable. Hiérarchiste, elle soutient que l'homme est rationnellement supérieur à la femme. Entre autres poussières dans l'engrenage, le caractère hiérarchiste de cette philosophie use davantage l'appareil. Le couple humain est-il formé d'un maître et d'une servante? Mary Astell a répondu négativement à cette question dès 1700 :

"If absolute Sovereignty be not necessary in a State how comes it to be so in a Family? or if in a Family why not in

a State? since no reason can be alleg'd for the one that will not hold more strongly for the other?

If all Men are born free, how is it that all Women are born slaves? As they must be if the being subjected to the inconstant, uncertain, unknown, arbitrary Will of Men, be the perfect Condition of Slavery?"¹

Le féminisme libéral peut-il adhérer sans réserve à la philosophie fondamentale du libéralisme? Jaggar en doute :

"Yet although liberal feminism has always begun from liberal principles, it has operated always on the progressive edge of liberal thought, pushing those ideals to their logical conclusion. In doing so, it has found itself forced to challenge not only the currently accepted interpretation of liberal principles but also liberalism's underlying assumptions about human nature. Thus liberal feminism contains contradictions that threaten ultimately to shatter its own philosophical foundation."

Cette mise en garde colore toute l'interprétation du féminisme libéral que nous propose Jaggar.

D'une part elle traite de la conception libérale de la nature humaine et de la théorie politique en découlant, et d'autre part, de la conception féministe libérale de la nature humaine et des politiques du féminisme libéral. Elle termine par une critique de ces politiques.

1.2.1 LE LIBÉRALISME TRADITIONNEL : NATURE HUMAINE ET THÉORIE POLITIQUE

Après avoir mis en place le cadre conceptuel du libéralisme, Jaggard signale les différences de points de vue entre les théoriciens concernant la nature humaine, elle décrit la pratique rationnelle qui l'anime et la théorie politique en découlant.

1.2.1.1 Le cadre conceptuel

Une métaphysique concevant l'homme comme essentiellement raisonnable est dualiste. Jaggard appelle dualisme normatif l'adaptation libérale du dualisme métaphysique. Par ailleurs, certains théoriciens fondent leur théorie sur le fait que l'individu précède la société: ce sont les théoriciens de l'individualisme abstrait. De plus, le libéralisme reconnaît à chaque personne une capacité rationnelle qui lui permet de distinguer le vrai du faux et, par conséquent, lui confère le pouvoir de bien ou mal se conduire.

Puisque la raison guide l'individu, en quoi consiste-t-elle? Comment réconcilier la bonne conduite, qui relève de la morale, et la raison, qui relève des moyens à prendre pour atteindre une fin? Telles sont les questions qui divisent les théoriciens libéraux.

1.2.1.2 Les différents points de vue et leurs conséquences

La raison peut opérer à partir de critères d'ordre moral sur les moyens et les objectifs poursuivis, ou à partir de critères relatifs au seul lien logique entre les moyens et la fin poursuivie; d'où, d'une part, une rationalité d'ordre moral ou instrumental, et, d'autre part, un compromis qui associe morale et rationalité dans un jugement sur la valeur de la fin et des moyens. Rousseau et Kant conçoivent la rationalité comme une aptitude à saisir les principes rationnels de la morale. Plus instrumentalistes, Hobbes et Bentham la conçoivent comme portant sur les moyens, et ils écartent la fin poursuivie comme critère d'appréciation d'un agir. Locke, Rawls et Nozick, instrumentalistes, réconcilient la morale et la raison lorsque, par exemple, ils jugent que l'État est acceptable parce que moralement justifiable et désiré pour le bien des individus.

Que la rationalité soit morale ou instrumentale, elle est toujours liée à un rapport de moyens et de fins. Certains conçoivent la fin comme raisonnable ou déraisonnable, alors que d'autres ne voient d'exercice rationnel que dans les moyens. Les moralistes utiliseront des critères d'ordre moral pour apprécier des désirs individuels, alors que d'autres ne s'attacheront qu'au lien logique entre les moyens et la fin sans porter de jugement de valeur sur le désir, ce qui fait dire à Bertrand Russell :

*" [...] reason has a perfectly clear and precise meaning.
It signifies the choice of the right means to an end that you*

wish to achieve. It has nothing whatsoever to do with the choice of ends."²

Ces différentes conceptions de la dialectique de la morale et de la raison fondent celle de l'individu et de la société. L'individualisme abstrait engendre l'égoïsme et le refus de définir ce que seraient des désirs objectivement moraux ou raisonnables. L'État est voulu pour protéger les intérêts de ses ressortissants et ne l'est donc pas par altruisme. Malgré tout, les désirs individuels sont considérés comme rationnellement justifiables s'ils portent sur l'accumulation de biens et de propriété. Ces désirs sont théoriquement réalisables indépendamment du contexte social mais, dans la pratique, l'environnement y impose des limites. Encore là cependant, ce ne sera pas par altruisme qu'on diminuera son ambition, mais par un calcul des probabilités de tout perdre ou de tout gagner. Même si des individus s'associent pour la réalisation d'un objectif commun, ce sera, d'après John Stuart Mill, de " l'égoïsme à deux, à trois ou à quatre ".³

L'égoïsme est-il si profondément ancré dans l'être qu'il ne laisse aucune place à l'altruisme? Le moins qu'on puisse répondre, c'est que la raison ne répugne pas à l'idée de placer l'intérêt collectif au-dessus de son intérêt personnel. Jagger en conclut :

"In general, even those liberal philosophers who believe in the human capacity for altruism or benevolence see human beings as confronted typically by a conflict between duty and inclination; in conditions of scarcity, one is forced often to choose between furthering one's own interests or furthering those of others, and one's natural inclination is

invariably to favor what one perceives to be one's own interests. ” [p. 31]

1.2.1.3 La pratique rationnelle

Si la rationalité est le propre de l'être humain, les individus n'actualisent pas leur potentiel rationnel de façon uniforme. On est plus ou moins réceptif aux diktats de la raison. On attache plus ou moins d'importance à la moralité de ses actes. On a des besoins différents selon le sexe, l'âge et la conscience. Enfin, on peut développer son potentiel rationnel ou s'abstenir de le faire. On peut même en être incapable. Ces remarques conduisent à une interrogation sur les conditions d'acquisition des droits civils.

À l'innéisme cartésien de la rationalité, Locke oppose une “ tabula rasa ” de la rationalité à la naissance, en sorte que l'acquisition de droits sera corrélative au développement intellectuel. Qui plus est, ce développement cible l'accumulation de biens et de propriétés. Ce sont les propriétaires seuls à qui on accordera des droits, et c'est eux seuls qu'on appellera au gouvernement. Ceux-ci sont pleinement humains alors que les autres sont déficients.

La rationalité n'est donc plus seulement normative. Elle est aussi descriptive. On verra plus loin comment la mise en oeuvre de telles conceptions de la nature humaine a pu défavoriser la femme. C'est pourtant

à partir de cette conception que le libéralisme traditionnel écrit sa théorie politique.

1.2.1.4 La théorie politique du libéralisme traditionnel

La théorie politique du libéralisme traditionnel repose sur la séparation des domaines public et privé, ce qui n'a pas empêché le libéralisme de s'adapter aux circonstances. Il a effectivement assoupli certains de ses principes, mais jusqu'où peut-il le faire tout en restant lui-même? Au plus profond de son idéologie, le libéralisme est individualiste. Il est donc très important que les restrictions qu'impose la vie sociale ne briment pas les libertés individuelles. Chaque individu a droit de poursuivre une fin et de prendre les moyens nécessaires à l'atteindre. À cet égard, la rationalité morale le protège par la non-imposition de paradigmes de moralité. La rationalité instrumentale le protège en n'offrant aucun schème de valeur de ce qui serait une fin raisonnable. Ces paramètres sont cependant fragiles. L'autonomie rationnelle de l'individu peut déséquilibrer l'égalité des ressortissants de l'État. Historiquement, le rôle de celui-ci a été limité à la paix intérieure et à la défense du territoire. Par la suite, il a dû garantir les grandes libertés civiles d'association, d'expression, de presse, d'opinion et de conscience. Il est devenu " Providence " lorsqu'il a adopté des législations de bien-être social.

Il ne faut cependant pas penser que cette socialisation du libéralisme l'oriente vers le socialisme, car la théorie socialiste sur la nature humaine



contredit celle du libéralisme, ainsi qu'il en sera traité dans une autre partie de ce mémoire. La question se pose maintenant de savoir si le féminisme libéral, par ses aspirations, est compatible avec le libéralisme traditionnel.

1.2.2 LE FÉMINISME LIBÉRAL ET LA NATURE HUMAINE

Jaggar ouvre son chapitre sur la conception féministe libérale de la nature humaine par un énoncé de la principale revendication des féministes libérales :

“ The overriding goal of liberal feminism always has been the application of liberal principles to women as well as to men. Most obviously, this means that laws should not grant to women fewer rights than they allow to men. ” [p. 35]

1.2.2.1 L'exposé de la théorie de la nature humaine

Ce n'est pas tant par rapport à la question de la rationalité égale de l'homme et de la femme que le féminisme libéral a pu obtenir la satisfaction de plusieurs de ses revendications, que par rapport à la reconnaissance d'un standard minimum de capacité rationnelle. On lui avait imposé le fardeau de prouver que la femme rencontrait un standard de rationalité qu'on avait toujours reconnu aux hommes. Jaggar cite un certain nombre de philosophes qui ont soutenu que la femme était rationnellement inférieure à l'homme, dont Rousseau, Hume, Kant, Hegel, Freud, voire même Thomas d'Aquin. Or preuve a déjà été faite, à leur encontre, qu'elle pouvait délibérer avec autorité.

La preuve apportée par la femme de sa capacité rationnelle de délibérer coïncide, à toutes fins pratiques, avec la naissance du libéralisme. L'une des plus ardentes féministes de cette époque a été Mary Wollstonecraft. Jagger reconnaît son mérite dans ce passage.

“In A Vindication of the Rights of Women (1792), Mary Wollstonecraft argued forcefully that women had the potential for full rationality and consequently were as capable as men of complete moral responsibility.” [p. 36]

À la fin du 19^{ème} siècle, John Stuart Mill dans “ On the Subjection of Women ”⁴ a souligné cet aspect très important d'un manque d'opportunité comme cause d'un développement inférieur du potentiel rationnel de la femme. Plus tard, en 1963, Betty Friedan, dans The Feminine Mystique⁵, explique ce développement inférieur par un système d'éducation sélectif qui a développé l'enfant en fonction de son sexe, et privilégié la formation intellectuelle des garçons.

C'est au compte-gouttes que les femmes ont obtenu les droits qui leur avaient été refusés. Elles ont réclamé et obtenu le droit de vote et ceux de propriété, d'égalité juridique des époux et de formation intellectuelle semblable à celle des hommes. Elles ont réussi à faire adopter des mesures antidiscriminatoires, et la liste s'allonge toujours de leurs revendications, certaines relevant de la condition féminine proprement dite. Ont-elles pour

autant une capacité rationnelle égale à celle de l'homme? Il est peut-être trop tôt pour conclure, ce que Jaggar exprime comme suit :

“ [...] in the absence of equal educational opportunities for boys and girls, it is impossible to determine conclusively whether women and men have an equal capacity for reason – or, indeed, for anything else. ” [p. 37]

Force est quand même de constater que, par l'actualisation de son potentiel rationnel, la femme exerce des métiers et des professions exigeant des compétences qu'on croyait propres à l'homme. Grâce à une uniformisation maximale de l'éducation, il pourrait y avoir atténuation, sinon disparition de comportements et d'aptitudes jusqu'à maintenant jugés typiquement masculins ou féminins. C'était l'idéal de Mary Wollstonecraft, que la différence biologique entre l'homme et la femme ne serve qu'à l'amour. Accentuant cet idéal, le féminisme libéral entrevoit le jour où les genres ne seront plus identifiés aux sexes. L'être humain serait androgyne, et son sexe ne serait plus qu'un accident de son essence. Il ne devrait plus en être tenu compte dans la course à la promotion. Ainsi le réservoir des compétences s'enrichirait par la quantité et la qualité. Jaggar en conclut ceci :

“ By claiming that gender constitutes an arbitrary and oppressive constraint on the freedom both of women and men, liberal feminists argue simultaneously that gender is unjust and that its abolition is in the general human interest. If this argument can be substantiated, liberal feminists will have strengthened that optimistic strand of liberal theory which holds that, in the good society, moral rightness and individual self-interest invariably coincide. ” [p. 39]

1.2.2.2 Critique de la théorie libérale de la nature humaine

Nous voici donc parvenus à cette altitude vertigineuse où on ne distingue plus l'homme et la femme que par leur sexe. L'idéologie libérale traditionnelle peut-elle supporter cette conception de la nature humaine? Si on s'en tient à Jaggar dans sa critique de la théorie libérale de la nature humaine, il semble que le féminisme libéral est trop ambitieux pour demeurer dans le giron de cette orientation. Sa critique porte sur les faiblesses de la philosophie libérale et sur le biais de son androcentrisme.

1.2.2.2.1 Le dualisme normatif

Le dualisme normatif conduit au solipsisme et au scepticisme.

Le solipsisme est " cette doctrine idéaliste affirmant que rien n'existe en dehors de la pensée individuelle et que seul existe le sujet " (Petit Larousse 1988). L'individualisme abstrait explique le solipsisme et l'égoïsme. Or il est irréaliste de croire que l'être humain puisse se passer de la société. Le seul fait biologique de la procréation exige une société minimale de deux personnes interdépendantes de sexes opposés. En outre, la société elle-même comprend une multitude de personnes dépendantes : les enfants, les infirmes, et les débiles mentaux, pour n'en nommer que quelques-unes, ne sauraient vivre par la seule opération de la pensée.

L'égoïsme est le défaut de plusieurs mais non de tous. Le solipsisme explique l'égoïsme des riches. Il est dans leur intérêt de freiner la création

d'institutions susceptibles de normaliser ce qui est bien et raisonnable. La liberté individuelle est donc protégée par le scepticisme libéral.

Le scepticisme et le solipsisme ne peuvent, selon Jagger, fonder une théorie philosophique parce que le libéralisme méconnaît le fait biologique :

“ No adequate philosophical theory of human need can ignore the facts of human biology: our common need for air, water, food, warmth, etc. Far from being irrelevant to political philosophy, these facts must form its starting point. ” [p. 42]

1.2.2.2 L'individualisme abstrait

L'individualisme abstrait est, écrit-elle, “ the assumption that the essential human characteristics are properties of individuals and are given independently of any particular social context ”. [p. 42]

C'est déjà un postulat du féminisme libéral que le contexte social conditionne les individus sexuellement et sociologiquement. Le “ sex role control conditioning ” et le “ sex role socialization ” consistent, comme au théâtre, à distribuer des rôles à ceux qui vivent en société. Naomi Scheman⁶, plus radicale que libérale, rejette l'individualisme abstrait et lui substitue une théorie à l'effet que l'individu est modelé par une société qui lui impose des schèmes de valeurs et qui conditionne ses émotions et fixe ses besoins. Jagger résume ses conclusions comme suit :

“ Scheman concludes that humans have “emotions, beliefs, abilities and so on only in so far as they are embedded in a social web of interpretation that serves to give meaning to the bare data of inner experience and behavior”

(page 12). For this reason, Scheman claims that the liberal conception of human individuals as existing outside a social context is logically as well as empirically impossible. It is a conceptual as well as an empirical truth that human interests are acquired only in a social context. ” [p. 43]

La vapeur est complètement renversée. Si on accepte les conclusions de Scheman, l'État ne peut plus demeurer neutre face aux désirs individuels, puisque c'est la société qui les provoque. Dans ces conditions, une bonne philosophie politique doit être dynamique et, pour prendre les mots de Jagggar, “[...] an unending process, and one that must rely on a much closer examination of actual social conditions than liberals, traditionally, have thought it necessary to undertake. ” [p. 44]

1.2.2.2.3 La rationalité libérale

Le paradigme de la rationalité ne peut non plus fonder une théorie politique acceptable. Autonome, libre du choix des moyens et des fins, l'être humain serait en effet fondamentalement égoïste et ne pourrait s'épanouir si sa liberté était entravée par quelque agent extérieur, et les retombées économique-politiques de son travail ne seraient plus qu'une conséquence de son égoïsme.

Comment le féminisme libéral peut-il logiquement donner son aval à une telle conception de la rationalité ? Outre qu'il existe un nombre incalculable d'altruistes, la femme l'est naturellement. Peut-être faut-il penser que le libéralisme n'écarte pas le fait qu'il y ait des altruistes chez les hommes, tout

en considérant qu'il n'y a rien de rationnel dans l'altruisme. Par ailleurs, le féminisme libéral met un bémol sur l'indépendance des désirs individuels. Ils sont conditionnés par le contexte social. En ce sens, ils peuvent être bons ou pervers selon que la société est bonne ou perverse. Enfin, l'égoïsme, reconnu comme une fatalité par le libéralisme, a des incidences politico-économiques. La liberté qui permet d'accumuler des richesses a créé "l'homme économique". Pour remplacer cet archétype, Amartya K. Sen⁷ en propose un qui considère raisonnable de placer l'intérêt collectif au-dessus de l'intérêt personnel. Par ailleurs, il n'y aurait aucune relation de cause à effet entre la satisfaction des désirs individuels et le degré de perfection d'une société. Selon R.P. Wolff⁶, la bonne société n'est pas le fruit de la somme des désirs individuels satisfaits. Pour toutes ces raisons, Jaggar récuse un libéralisme qui fonde une théorie politique sur l'égoïsme naturel de l'être humain. Elle considère la femme comme naturellement altruiste, ce qui peut laisser entendre que les mâles ont été, dans leur ensemble, des égoïstes en biaisant par leur culture tous les aspects de la vie sociale.

1.2.2.2.4 L'androcentrisme libéral

Le dualisme normatif réduit la dimension de l'être humain en ne le concevant que sous l'angle de sa rationalité. Une ontologie écrite par des mâles a hiérarchisé la capacité rationnelle, d'où une échelle de valeurs dans le travail. Le travail mental est plus noble que le travail manuel et, noblesse

oblige, le travail mental est propre au mâle tandis que la femme n'accède en général qu'au travail manuel.

Jaggar considère que le dualisme normatif occulte l'interaction et l'interdépendance du travail mental et du travail manuel. Il assimile trop confortablement le mâle à l'intellect et la femme au corps. L'individualisme abstrait, source d'autonomie et d'égalité, provoque le solipsisme et le scepticisme. Certes, la reconnaissance législative de droits égaux indépendamment du sexe, de l'âge et de la race, marque-t-elle un progrès, mais elle méconnaît des inégalités de fait, comme celles attribuables à l'enfance, à des déficiences physiques ou mentales et à la constitution biologique de la femme.

Ces inégalités ne peuvent être compensées dans le cadre d'une théorie politique si hostile à toute intervention de l'État que les correctifs possibles sont jugés discriminatoires. Jaggar cite en exemple la cause de "Gilbert vs General Electric Co"⁹: la Cour suprême des U.S.A. y a jugé que l'addition, dans un contrat d'assurance collective, d'une incapacité temporaire attribuable à une grossesse serait discriminatoire et que seules les incapacités touchant l'intégrité du corps, sans égard au sexe, pouvaient ouvrir à une indemnité.

L'exposé de Jaggar sur la théorie libérale de la nature humaine et sur la théorie politique en découlant, démontre donc que le féminisme libéral ne saurait cohabiter avec le libéralisme traditionnel sans en supprimer bon nombre de principes.

1.2.3 LES POLITIQUES DU FÉMINISME LIBÉRAL

Jaggar expose en trois parties les politiques du féminisme libéral. Une première est consacrée à ses valeurs politiques, une seconde à son analyse de l'oppression, et une troisième à ses projets de réformes.

1.2.3.1 Les valeurs politiques du féminisme libéral

Jaggar introduit le chapitre qu'elle consacre aux valeurs politiques du féminisme libéral par cet extrait :

“ In this chapter, I shall show how liberal feminists have pushed the concept of equality so far that its instantiation threatens other liberal values and its interpretation threatens the basic structure of liberal political theory and even the liberal conception of human nature. ” [p. 173]

L'égalité est donc au cœur du féminisme libéral et, si le libéralisme traditionnel ne permet pas à la femme d'atteindre son but, il n'y aura plus de féminisme libéral. Ceci dit, la femme a profité jusqu'à maintenant du libéralisme.

D'une part, le rôle confié à l'État, de garantir les libertés individuelles, a favorisé l'essor du capitalisme au point qu'il est devenu incompatible avec

l'égalité de ses ressortissants. D'autre part, les capitalistes ont été des mâles et il ne faut pas s'en surprendre. Le dualisme libéral est hiérarchiste : l'intellect est supérieur au corps, il y a plus de noblesse dans le travail mental que dans le travail manuel. Dans cette veine, les libéraux ont d'abord été philosophes, mais la révolution industrielle avait besoin d'hommes instruits et pratiques pour organiser la production, et ce sont eux qui ont brisé l'égalité. L'État, en principe neutre, a dû adopter un système de taxation des riches pour assurer aux démunis un standard minimum de vie et leur permettre d'accéder gratuitement aux tribunaux.

Puisque le libéralisme s'est montré capable de souplesse, le féminisme en a profité pour tirer son épingle du jeu en exigeant un interventionnisme toujours plus musclé puisque, en fait et en droit, l'égalité n'est pas encore atteinte entre la gent masculine et la gent féminine.

Puisque l'être humain est essentiellement rationnel et que la femme a prouvé son potentiel rationnel, il ne devrait plus y avoir de discrimination fondée sur des différences d'ordre sexuel, et pourtant, la discrimination demeure monnaie courante. Elle est causée par des agents humains et elle est injuste, car elle empêche la femme de poursuivre son développement. Un homme est apprécié à son mérite alors que la femme l'est à cause de son sexe. La discrimination se pratique par des législations et par l'éducation sélective. De plus, les standards de sexualité sont blessants.

1.2.3.2 L'analyse de l'oppression

1.2.3.2.1 Les législations

Les lois sur le mariage ont trop longtemps infériorisé la femme en la subordonnant à la puissance maritale. De plus, une forme de discrimination idéologique apparaît dans les mesures protectrices envers la femme, mesures qui tiennent d'une conception erronée et périmée de la faiblesse féminine et qui l'écartent de métiers et de professions qu'on croyait ne pouvoir être exercés que par des hommes.

1.2.3.2.2 L'éducation sélective

L'éducation sélective a préparé les garçons à un travail professionnel bien rémunéré, et les filles à un travail de subalternes. Il en résulte une situation telle que, dans ses relations d'affaires, la femme souffre d'un préjugé qui entrave sa liberté de contracter.

Toujours sur cette base de discrimination sexuelle, on fera la différence entre le travail proprement masculin et celui proprement féminin. Le travail masculin sera hiérarchiquement supérieur et mieux rémunéré que le féminin. L'enseignement illustre bien cette forme de discrimination : plus élevé est le niveau de l'enseignement, plus on trouve d'enseignants masculins.

Cette discrimination est économiquement malsaine car elle pousse la femme au mariage et prive la société de l'apport précieux d'une compétence

qu'elle ne peut développer à cause de sa formation intellectuelle déficiente et aussi à cause de la discrimination pratiquée par les employeurs. Il est essentiel que la femme puisse avoir libre et égal accès au marché public pour en arriver à une indépendance économique. John Stuart Mill en fait un impératif :

*"The power of earning is essential to the dignity of a woman, if she has not independent property."*¹⁰

1.2.3.2.3 Standards de sexualité blessants

Dans l'état actuel des choses, les standards de sexualité blessent la femme dans son honneur, son égalité et sa liberté. Sa sexualité est ordonnée au plaisir de l'homme. Elle est blessée dans sa dignité parce qu'on la considère comme un simple objet sexuel. Elle ne peut circuler librement, car elle est toujours exposée à une agression. Son éducation la porte au mariage. Subordonnée à un époux, elle doit se livrer sexuellement à lui bon gré mal gré, mais si une grossesse s'ensuit, c'est elle qui accouchera dans la douleur. Quelle que soit son orientation sexuelle, son éducation la pousse au mariage pour s'assurer une sécurité économique.

Des normes de standard sexuel pourraient être adoptées par l'État, mais le scepticisme libéral y répugne. La séparation des domaines est telle que l'État doit respecter les alcôves. Tout au plus a-t-il légiféré sur le viol, l'avortement et la pédophilie, mais le féminisme libéral souhaite qu'il criminalise le viol de l'épouse et qu'il élargisse le droit à l'avortement.

La pornographie cependant demeure problématique. Fidèle aux principes libéraux de la liberté d'expression, le féminisme libéral, même si certains de ses adeptes peuvent en penser autrement, la considère comme relevant de la morale, et on sait que le libéralisme n'ose pas imposer de normes de bonne conduite.

1.2.3.3 Les propositions de réformes

Les propositions de réformes du féminisme libéral ont trait à l'éducation et à un accroissement substantiel du rôle de l'État.

Au nom d'une justice reconnaissant la liberté et l'égalité de tous, le féminisme libéral souhaite que la femme puisse poursuivre la carrière qu'elle aura librement choisie. C'est d'abord par un militantisme alerte que le féminisme libéral a entrepris de faire l'éducation de la femme en la sensibilisant à l'oppression dont elle est injustement victime.

Le travail se fait par les médias de communication comme la littérature, l'art et le théâtre. Il se fait aussi par des associations de femmes qui analysent leurs expériences avant de passer à l'action. Ces moyens sont nécessaires mais insuffisants. Des réformes législatives s'imposent pour assurer à la femme la reconnaissance de ses idiosyncrasies et pour contrer sa dépendance économique. Ces réformes doivent briser le cercle vicieux qui l'infériorise. Sa constitution biologique et sa pauvreté en font un objet

sexuel et une porteuse d'enfants. La pauvreté la pousse au mariage ou à la prostitution. Si elle s'adonne à la prostitution, ce n'est pas librement qu'elle le fait, c'est plutôt à cause du peu d'ouvertures qui s'offrent à elle sur le marché du travail bien rémunéré, et aussi à cause des préjugés des employeurs : il faut être jeune et de belle taille pour se mériter un emploi.

Par ailleurs, le paupérisme empêche la femme d'exercer des droits accessibles aux mieux nantis, l'avortement et la contraception pour n'en nommer que deux.

La société renouvelée par les réformes proposées par le féminisme libéral aura aplani les inégalités par une victoire sur les préjugés et par de nouvelles législations. La femme jouira pleinement de sa liberté sexuelle. Elle sera active dans un emploi à la mesure de sa compétence et rémunérée en conséquence. Les enfants recevront la même éducation. Le ménage à la maison se fera par des spécialistes de l'entretien, tandis que les plus jeunes seront à la garderie.

Jaggar voit là de beaux projets, mais trouve qu'il y a loin de la coupe aux lèvres. La partie qu'elle consacre à la critique des politiques féministes libérales amène à penser que les libérales s'illusionnent beaucoup.

1.2.4 CRITIQUE DES POLITIQUES FÉMINISTES LIBÉRALES

Les problèmes du féminisme libéral à l'intérieur du libéralisme ont trait à la somatophobie, au traitement préférentiel, à la méritocratie, au domaine privé et au rôle de l'État.

1.2.4.1 La somatophobie

Jaggar emprunte à E. V. Spelman¹¹ la définition de la somatophobie et l'énonce dans ses propres termes :

"The word "somatophobia" was coined by E. V. Spelman. It refers to the hostility toward the body that is displayed throughout the western philosophical tradition and which liberalism expresses by identifying the human essence with the "mental" capacity for reason. Liberal feminism retains a number of somatophobic assumptions and these raise problems for liberal feminist theory and vitiate the liberal feminist vision of the good society. " [p. 186]

Tant que, d'accord avec le dualisme hiérarchiste, on persistera à assimiler l'homme à l'intellect et la femme au corps, la femme souffrira de discrimination. Le travail mental, supérieur au travail manuel, donne accès aux richesses. Le capitalisme a confié le développement scientifique à des hommes. Il en est résulté qu'une part du travail le plus naturellement féminin, comme la gestion de la grossesse et ses incidences, a échappé à la femme. Ce sont des hommes qui ont publié sur ces sujets.

La division du travail mental et du travail manuel est malsaine, car elle aliène les travailleurs. Une société juste doit permettre à tous de développer leur compétence naturelle ou acquise en vue de compétitionner dans

l'obtention des emplois les plus rémunérateurs. Ce ne doit plus être une affaire de prédispositions naturelles à l'un ou l'autre genre de travail.

1.2.4.2 Le traitement préférentiel

Le traitement préférentiel, d'abord connu aux U.S.A. comme " Affirmative Action ", désigne une politique issue d'un décret du président Johnson et sanctionné par le Gouvernement. Jaggar y réfère sous le titre Executive Order 14246, et en résume le texte comme suit :

" The order required that all colleges, universities and other institutions which did business with the federal government or which received federal grants should not only refrain from direct racial, sexual, or religious discrimination, but should also "take affirmative action to ensure that applicants are employed, and that employees are treated during their employment, without regard to their race, color, religion, sex, or national origin". " [p. 190]

"L'Affirmative Action " a suscité beaucoup de controverse dans sa mise en œuvre. On l'a interprétée de différentes façons et on l'a qualifiée de «discrimination inversée» ou de «traitement préférentiel». La politique du traitement préférentiel consiste à donner du travail à une personne moins qualifiée qu'une autre. Malgré que cette politique soit manifestement discriminatoire, le féminisme libéral y a donné son aval, assuré que ce traitement aurait la vie courte, simple affaire de rattraper le temps perdu. Il permet aux femmes de prouver leurs aptitudes au travail même si leur " curriculum vitae " est moins éloquent que celui de leurs concurrentes. Certes, les standards d'efficacité y perdent, mais la justice y gagne. À ceux qui prétendent que la discrimination n'a affecté que des individus, on répond

que ce sont toutes les femmes qui en ont souffert. Jamais on ne leur a donné la chance de développer leur compétence. Les jeunes qui plaident qu'ils sont innocents des pratiques discriminatoires de leurs ancêtres refusent le traitement préférentiel. À leur objection, le féminisme libéral répond que l'avance des hommes sur le marché du travail est telle que la libre concurrence ne ferait que perpétuer l'inégalité.

Évaluant les arguments avancés pour ou contre le traitement préférentiel, Jaggar en conclut ceci :

«Within the meritocratic framework of liberal political theory, I believe that the preferential treatment of women is required by justice. Yet I also think that serious questions can be raised about the whole meritocratic framework that structures the liberal feminist vision of the good society.»
[p. 193]

Son adhésion, on le voit, ne donne pas carte blanche à la méritocratie.

1.2.4.3 La méritocratie et l'égalité des chances

La méritocratie prônée par le féminisme libéral consiste à donner à chacun une chance égale de poursuivre l'objectif qu'il s'est fixé indépendamment de son sexe. Jaggar est d'avis que la méritocratie porte atteinte à la liberté et à l'égalité.

Par la méritocratie, le féminisme libéral se distancie d'une conception forte de l'égalité parce qu'elle n'est possible que par une nouvelle intervention de l'État. Il se distancie également d'une conception faible de l'égalité suivant laquelle le mâle est généralement plus rationnellement développé que la femme, ce qui fonde la discrimination.

Jaggar s'emploie à dégager l'ambiguïté inhérente à la méritocratie face à la liberté qu'a l'être humain de faire usage de sa rationalité morale et instrumentale. Comment demander à l'État d'intervenir pour créer des normes objectives de compétence ? Jaggar en pense ceci :

«To provide criteria for genuine choice that are sufficiently sensitive to the ways in which people's beliefs and feelings are determined by their social context, liberalism would have to abandon one of its central doctrines, namely, its pretensions to moral neutrality, and make precisely the kinds of value judgments about human fulfillment that it is committed to avoiding.» [p. 195]

Par ailleurs, l'égal potentiel rationnel de l'homme et de la femme ne s'actualise pas nécessairement dans une capacité rationnelle égale. Il n'est pas possible de prédire que l'intégration des sexes dans toutes les sphères de l'activité humaine aboutira à une égale capacité rationnelle. Tout ce qu'il est possible de mesurer d'ici là, c'est le succès ou l'échec de la méritocratie dans un secteur particulier, ce qui fait conclure à Jaggar:

«Thus, while liberal feminist theory professes agnosticism over the results of equalizing opportunities between women and men, liberal feminist practice assumes that those results can be predicted. Liberal feminism can avoid this contradiction only by finding an alternative standard

for measuring whether opportunities have been made equal, but it is not easy to formulate an appropriate alternative criterion.» [p. 195]

La mise en œuvre de l'idéal méritocratique présuppose une intervention de l'État créateur de normes. À l'objection que cette intervention brime la liberté, on répond qu'une seule génération en souffrira. Jaggard récusé cette réponse trop simpliste. Les plus compétents atteindront le sommet hiérarchique et fixeront des normes de compétence conformes à celles qui se sont appliquées dans leur cas. Qui alors, de celui qui a un talent naturel et de celui qui a développé sa compétence par le travail, se méritera un emploi ? Même en abolissant le droit à l'héritage, les enfants des dirigeants auront toujours une longueur d'avance sur ceux des dirigés. Il s'ensuit que la méritocratie ne saurait assurer l'égalité que par une révision récurrente des normes applicables. "Meritocracy, écrit Jaggard, can be maintained only by state intervention ". [p. 196]

Elle saisit l'occasion pour souligner comment la méritocratie est aux antipodes du marxisme en ce qu'elle reflète l'égoïsme libéral qui reconnaît à l'individu le droit de développer une compétence qui lui vaudra les honneurs et lui procurera les richesses.

1.2.4.4 La vie privée et le domaine public

Les domaines public et privé ne sont pas aussi tranchés qu'ils l'ont été dans le passé. La femme mariée a obtenu la reconnaissance de l'égalité juridique des époux dans le mariage, ce qui lui permet de posséder et de gérer ses biens, et même de conserver son nom patronymique.

Le féminisme libéral ne sera cependant satisfait que si l'égalité dans le mariage en vient, écrit Jaggar, à un " true partnership, legally and financially, as well as personally " [p. 199]. Ce qui reste de revendications touche des législations actuelles et des législations à venir.

La décriminalisation de l'avortement est un objectif visé tout autant que l'abrogation des lois de protection de la femme en tant que femme, donc supposément plus faible que l'homme. On voudra faire disparaître le contrat de mariage formulé par l'État au profit d'un contrat conclu entre les futurs époux. Plus positivement, la reconnaissance de la valeur économique de l'épouse au foyer pourrait se traduire par une rémunération ou par une évaluation susceptible de grever le droit de propriété des conjoints. L'éducation des enfants, nous l'avons vu, devrait être subventionnée par l'État de façon à permettre aux parents de consacrer leur énergie au travail professionnel. Enfin l'égalité des époux au foyer devrait être telle que chacun partagerait les responsabilités.

Jaggar est d'avis que l'extension du rôle de l'État dans la vie privée, telle que souhaitée par le féminisme libéral, est incompatible avec le libéralisme traditionnel.

1.2.4.5 L'État

Jaggar recourt aux féministes non libérales pour illustrer la naïveté des libérales dans leur assurance que l'État leur donnera satisfaction. Ces féministes sont d'avis que le féminisme libéral est incapable de neutraliser l'intelligentsia masculine dominant la finance et la politique. D'autres croient que le féminisme libéral en viendra tôt ou tard à avancer une théorie de l'État opposée à celle du libéralisme traditionnel. L'opinion particulière de Zillah Eisenstein¹² est résumée par Jaggar dans ce passage:

«Zillah Eisenstein argues that the practice of contemporary liberal feminists will force them eventually to develop a feminist theory of the state. This theory must recognize that the state is not a neutral arbiter between conflicting social groups, but rather "the condensation of a balance of forces," a balance in which one of the strongest forces is that of male dominance.» [p. 201]

Enfin, le féminisme libéral aurait intérêt à prendre connaissance des revendications féministes adressées à l'État au cours de la "Women's Conference"¹³ tenue à Houston en 1978. Jaggar en expose un certain nombre en page 201:

«These demands include: the elimination of violence against women, support for women's businesses, a solution to child abuse, federally funded nonsexist childcare, a policy of full employment, the protection of homemakers, an end to the

sexist portrayal of women in the media, reproductive freedom, a remedy for the double discrimination suffered by minority women, a revision of criminal codes dealing with rape, elimination of discrimination on the basis of sexual preference, the establishment of nonsexist education, and an examination of all welfare reform proposals for their specific impact on women.»

2. LE FEMINISME MARXISTE

2.1 FRIEDRICH ENGELS: L'ORIGINE DE LA FAMILLE, DE LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE ET DE L'ÉTAT*

Dans "Le paradis retrouvé" de Karl Marx et de Friedrich Engels, une société nouvelle réunira des humains égaux associés dans l'exploitation de l'environnement naturel. Ces deux philosophes ont collaboré étroitement à la préparation de la révolution des prolétaires, une classe de personnes assujettie à une autre qui s'enrichit à ses dépens. Il paraît utile de souligner dès à présent que l'idéologie désignée comme le marxisme postule que l'humanité évolue par la production de biens de consommation et par la procréation.

Très conscients de la subordination de la femme à l'homme, Marx et Engels soutiennent que la suppression de l'antagonisme des classes économiques entraînera celle de la subordination de la femme. La société post-révolutionnaire ne connaîtra pas les régimes étatiques actuels, ni la propriété privée. La famille persistera, mais l'union conjugale se fondera sur l'amour hétérosexuel de deux partenaires égaux.

* Les citations réfèrent aux pages de cette oeuvre

Puisque l'homme évolue, il leur a paru indispensable de comparer notre société à celles qui l'ont précédée, et d'identifier le moment historique où l'égalité originelle des êtres humains a été brisée. Engels s'en est chargé en publiant L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État. Il s'est largement inspiré, pour développer son sujet, des travaux de Bachofen, Morgan, Latham et Lubbock^{B-8}. Prise au pied de la lettre, sa thèse porte sur la dégradation des sociétés primitives communistes par la prise de contrôle de la production par une classe de producteurs, et sur le pouvoir qu'elle a exercé sur une autre classe de personnes limitée à la seule production. L'égalité entre l'homme et la femme aurait alors été rompue.

L'exposé d'Engels est court, mais extrêmement dense. Il en sera traité en trois parties : l'évolution de la famille, sa coïncidence avec l'accaparement des richesses par les hommes, et une critique du mariage monogamique, source de la subordination de la femme.

2.1.1 L'évolution de la famille

Les mœurs des sociétés préhistoriques sont conjecturales. Par contre, celles des sociétés barbares nous sont plus accessibles, car la barbarie a coexisté avec les premières grandes civilisations. On peut raisonnablement supposer qu'il a fallu des millénaires pour que la totale liberté sexuelle subisse des compressions qui l'ont réduite à celle que nous connaissons.

Dans sa toute première forme, la famille a été panuléenne. Des groupes d'hommes s'accouplaient avec des groupes de femmes. Comme les relations sexuelles étaient libres, seule la femme pouvait savoir qui étaient ses enfants. Ce fut une époque où, selon Engels, on avait beaucoup d'estime pour la mère :

«[...] l'économie domestique communiste signifie la prédominance des femmes dans la maison, tout comme la reconnaissance exclusive de la mère en personne, étant donné qu'il est impossible de connaître avec certitude le véritable père, elle signifie une très haute estime des femmes, c'est-à-dire des mères.» (p. 50)

On peut supposer que les enfants n'étaient pas tous viables ou vigoureux physiquement et intellectuellement, puisqu'on a progressivement interdit les unions consanguines, d'abord entre parents et enfants, puis entre frères et soeurs, et ce jusqu'à la troisième génération. Ces interdictions ont eu un effet bénéfique sur la santé mentale et physique :

«Les mariages entre gentes non consanguines engendrèrent une race plus vigoureuse, tant au point de vue physique qu'au point de vue mental ; deux tribus en voie de progrès s'unissaient, et les nouveaux crânes et les nouveaux cerveaux s'élargissaient naturellement, jusqu'à pouvoir contenir les facultés des deux tribus.» (Morgan cité par Engels, p. 49)

Ce que Morgan appelle “gentes”, ce sont, au sein d’une tribu, des groupes consanguins du côté maternel à l’intérieur desquels le mariage est interdit : les hommes prenaient leurs femmes à l’intérieur de la tribu, mais en dehors de leur gens. Celle-ci, à l’origine, est soumise au droit maternel en vertu duquel la filiation était matrilineaire puisque les enfants étaient ceux d’une mère connue mais d’un père inconnu.

Ce type de filiation a pris fin avec l’avènement de la famille appariée, caractérisée par le mariage d’un homme principal à une femme principale. Pour y arriver, il a fallu que la femme renonce à l’amour libre et qu’elle accepte cette mi-chasteté qu’était son union avec un seul époux. Celui-ci conservait cependant sa pleine liberté sexuelle. Le régime de filiation patrilinéaire a été instauré au terme d’une “révolution tranquille” qu’Engels résume ainsi :

“[...] cette révolution – une des plus radicales qu’ait jamais connues l’humanité – n’eut pas besoin de toucher à un seul des membres vivants d’une gens. Tous les membres de la gens purent rester ce qu’ils étaient auparavant. Il suffisait de décider qu’à l’avenir les descendants des membres masculins resteraient dans la gens, et que les descendants des membres féminins en seraient exclus et passeraient dans la gens de leur père. Ainsi, la filiation en ligne féminine et le droit d’héritage maternel étaient abolis, la ligne de filiation masculine et le droit d’héritage paternel étaient instaurés.” (p.56)

Limitée à un seul époux qui connaissait sa progéniture, la femme a, volontairement ou obligatoirement, contribué à créer le patriarcat, ce

système où un chef de famille devient maître de la femme. Pour tout dire, on était passé du matriarcat au patriarcat :

«Le pouvoir des hommes, une fois établi, son premier effet se fait sentir dans la forme intermédiaire de la famille patriarcale qui apparaît alors.» (p. 57)

Engels enchaîne avec une citation de Morgan^{B-9} :

«Ce qui la caractérise essentiellement, ce n'est pas la polygamie, mais l'organisation d'un certain nombre d'individus, libres ou non, qui constituent une famille sous l'autorité paternelle du chef de celle-ci. Dans la forme sémitique, ce chef de famille vit en polygamie, les esclaves ont une femme et des enfants, et le but de l'organisation tout entière est la garde des troupeaux sur un terrain délimité.» (p. 57)

Pour les fins de ce résumé, retenons que le patriarcat a instauré le mariage monogamique.

2.1.2 L'évolution de la propriété

Les barbares étaient d'anciens nomades. Devenus sédentaires, ils ont développé l'agriculture, domestiqué les animaux et inventé des instruments de travail, mais aussi de guerre pour défendre leur territoire ou s'emparer de celui des autres. Les travaux durs étaient vraisemblablement confiés aux hommes, mais il y a eu un rétrécissement constant du cercle familial. Engels y insiste :

«Le développement de la famille dans l'histoire primitive consiste donc dans le rétrécissement incessant du cercle qui, à l'origine, comprenait la tribu

tout entière, et au sein duquel règne la communauté conjugale entre les deux sexes. Par l'exclusion progressive des parents, d'abord les plus proches, puis des parents de plus en plus éloignés, et finalement même des parents par alliance, toute espèce de mariage par groupe devient pratiquement impossible, et il ne reste enfin que le seul couple, uni provisoirement par des liens encore fort lâches ; c'est la molécule dont la désagrégation met fin à tout mariage.» (p. 49)

Ce rétrécissement a favorisé la polarisation des richesses entre les mains des chefs de famille les plus habiles, mais, en contrepartie, la main-d'oeuvre proprement familiale est devenue si insuffisante qu'on a créé le marché des esclaves. Par ailleurs l'épouse, déjà celle d'un seul homme, était affectée à la production. Sous le matriarcat, tout était propriété de la gens des femmes, et les biens se transmettaient à l'intérieur de leurs gens. Doit-on comprendre que les producteurs affectés aux travaux durs ont pu devenir assez frustrés pour modifier le droit maternel ? Effectivement il a été modifié. La femme, après avoir sacrifié sa liberté sexuelle, a sacrifié la propriété de ses biens.

Si le passage du matriarcat au patriarcat a pu éliminer la frustration des hommes, il a certainement causé celle des femmes, ce qui amène à

la conception engélienne de l'amour conjugal vrai opposé à sa variante actuelle, fausse parce qu'elle asservit la femme.

2.1.3 L'amour

Puisqu'il a été question du travail dur des hommes, il doit aussi être question du travail dur des femmes comme procréatrices, et c'est là la problématique à la fois de la division sexuelle du travail et de l'antagonisme des sexes. «La première division du travail, écrivent Marx et Engels, est celle de l'homme et de la femme pour la procréation». Et Engels ajoute :

«La première opposition de classe qui se manifeste dans l'histoire coïncide avec l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage conjugal, et la première oppression de classe avec l'oppression du sexe féminin par le sexe masculin.» (p. 64)

Les antagonismes des classes et des sexes sont les deux grands maux qui séparent le paradis terrestre qu'ont connu les sociétés primitives et celui que souhaite retrouver le marxisme, mais qui de l'homme ou de la femme a croqué le premier le fruit défendu ? Le féminisme radical contemporain retient la responsabilité du mâle, mais le marxisme accuse l'être humain. Être biologique, il s'est scindé en deux êtres différents, le dominant et le dominé, le premier accumulant des richesses grâce au travail du second. En régime capitaliste particulièrement, mais depuis longtemps, les mariages n'ont pas été le fruit de l'amour pur. Ils sont devenus monogamiques parce qu'il y allait de l'intérêt économique des

classes dirigeantes. Engels conçoit l'amour hétérosexuel comme une relation amicale sincère entre deux égaux, ce qui sera impossible aussi longtemps que les classes économiques subsisteront. Ce genre d'amour était, à l'époque d'Engels, plus accessible aux prolétaires qu'aux bourgeois, car il n'y était pas défiguré par l'intérêt pécuniaire des parents ou des futurs époux.

La révolution marxiste a ceci de particulier qu'elle tend vers une mutation de l'être et de sa société, ce qui présuppose que la génération née des révolutionnaires n'aura pas connu l'ancien régime. Tout n'en reste pas moins conjectural. Ainsi le pense Engels :

«Donc, ce que nous pouvons conjecturer aujourd'hui de la manière dont s'ordonneront les rapports sexuels après l'imminent coup de balai à la production capitaliste est surtout de caractère négatif, et se borne principalement à ce qui disparaîtra. Mais quels éléments nouveaux viendront s'y agréger ? Cela se décidera quand aura grandi une génération nouvelle : génération d'hommes qui, jamais de leur vie, n'auront été à même d'acheter par de l'argent ou par d'autres moyens de puissance sociale l'abandon d'une femme ; génération de femmes qui jamais n'auront été à même de se donner à un homme pour quelque autre motif que l'amour véritable, ou de se refuser à celui qu'elles aiment par crainte des suites économiques de cet abandon. Quand ces gens-là existeront, du diable s'ils se soucieront de ce qu'on pense aujourd'hui qu'ils devraient faire ; ils se forgeront à eux-mêmes leur propre pratique et créeront l'opinion publique adéquate selon laquelle ils jugeront le comportement de chacun – un point, c'est tout.» (p. 79)

Par sa conception de l'amour hétérosexuel, Engels rejoint Wollstonecraft. La rationalité égale de l'homme et de la femme dilue les genres sans nuire à leur complémentarité psychique probable, mais certainement sexuelle. Engels apporte de l'eau au moulin du féminisme contemporain, mais sa théorie ne suffit pas à satisfaire certaines féministes radicales qui croient la femme supérieure à l'homme, et d'autres qui préconisent un retour au matriarcat.

2.2 MARX, ENGELS ET LE MARXISME TRADITIONNEL

On doit à Karl Marx et à son collaborateur, Friedrich Engels, d'avoir avancé une théorie susceptible de changer le visage actuel de la société humaine. Par le Manifeste communiste et par d'autres ouvrages auxquels Jaggar se réfère ponctuellement, ils soutiennent que la bourgeoisie du 19^{ème} siècle est incapable de solutionner le problème de l'inégalité pratique des êtres humains.

La solution de rechange consisterait dans l'abolition des classes économiques et le remplacement du système capitaliste par le système politico-économique de la dictature du prolétariat. Le fonctionnement de ce nouveau système dépendrait des initiatives de la société des producteurs. En pratique, le producteur serait asexué. Il sortirait de son foyer, confierait ses anciennes tâches d'éducateur aux éducateurs publics, et travaillerait à la production. Marx et Engels s'emploient à dénoncer l'oppression de la femme en régime capitaliste. Ils prétendent en connaître les causes lointaines et croient qu'une société socialisée éliminera son oppression.

Dans son introduction, Jaggar s'attarde sur l'évolution de l'idéologie de Marx et d'Engels, sur l'interprétation que le marxisme donne à leur idéologie et sur l'évolution de la société au cours du 20^{ème} siècle. La

foule d'adaptations du marxisme à des nouvelles conjonctures a permis d'en élargir le cadre.

La présente section du mémoire dégage l'essentiel de l'exposé de Jaggar en traitant de la conception marxiste de la nature humaine, de la théorie politique qui en découle, de la conception marxiste de la nature féminine, et des politiques du marxisme. À l'occasion, il résumera sa critique de certains aspects du marxisme.

2.2.1 La nature humaine

Le marxisme rejette le dualisme normatif et la conception libérale de l'individualisme abstrait. Les humains appartiennent à une espèce biologique fondamentalement sociale. Leur nature n'est pas fixe, elle se précise au cours des âges.

Puisque la nature humaine est en perpétuel état d'évolution, quel est le moteur qui la fait progresser, en quoi consiste le caractère social de l'être humain, quelles sont les causes qui ralentissent le progrès et comment les supprimer ?

2.2.1.1 Le moteur de l'évolution

Dans l'Idéologie allemande, Marx fait la différence entre l'homme et l'animal pur :

«Men can be distinguished from animals by consciousness, by religion or by anything else you like. They themselves begin to distinguish themselves from animals as soon as they begin to produce their means of subsistence, a step which is conditioned by their physical organization.»¹⁴

C'est au jour le jour que la nature humaine se développe par la production des nécessités de survie tels la nourriture, le gîte et le vêtement. Marx emprunte au vocabulaire de la Grèce antique le terme «praxis» pour caractériser l'acte par lequel l'être humain utilise et transforme la faune et la flore pour satisfaire ses besoins. Aussitôt un besoin satisfait, il en engendre d'autres. Contrairement à l'animal, déterminé à vivre à l'état de nature, l'être humain doit transformer la nature, et il le fait en suivant un plan préétabli approprié à une fin particulière. Par sa production et son instrumentation, il se transforme lui-même :

«As new needs emerge, people develop new means of satisfying those needs ; the new products, in turn, give rise to still further needs, until the original human nature is completely transformed. Engels' essay on «The Part Played by Labour in the Transition from Ape to Man» (1876) is a development of this idea that human beings create their own nature through productive activity.» (p. 54)

2.2.1.2 La nature sociale de l'homme

Marx trouve absurde cette idée que l'être humain puisse vivre seul. Il relie dialectiquement l'individu et la société. Cette dialectique fait l'objet du matérialisme historique. Cette méthode permet d'évaluer le degré

d'évolution d'une société et de ses composantes par sa production et son mode de production. Être social, l'homme façonne la société dans laquelle il vit et il est façonné par elle. Tant qu'il produit à son seul compte, il est à la fois concepteur et producteur, mais si plusieurs se partagent la conception alors que d'autres s'occupent de l'exécution, on a créé deux classes de producteurs.

2.2.1.3 L'antagonisme des classes

La grande société humaine comprend des regroupements de personnes poursuivant des objectifs divers. Dans l'optique marxiste, elle est divisée en deux classes antagonistes, celle des concepteurs et celle des travailleurs manuels chargés de matérialiser ce qui a été conçu. Aujourd'hui, la classe des concepteurs est capitaliste. Elle contrôle l'économie politique et impose ses propres schèmes de valeurs. À ce sujet, Jagger écrit :

«The specific character structures that typify a certain form of class society are reinforced both by the dominant ideology and, on a deeper level, by the very structure of daily life. The dominant ideology of a society is the framework of beliefs and values that is generally employed to explain and justify social experience.» (p. 57)

À son tour, l'idéologie est conditionnée par le mode de production car il reflète le mode de vie quotidienne. Alors que le travail devrait favoriser

l'épanouissement de l'être, il est envisagé comme un mal nécessaire. C'est là ce qui s'appelle la fausse conscience.

Une autre façon d'apprécier les effets négatifs du travail est dans une hyperspécialisation qui nuit au développement intégral de la personne. Dans ses premiers écrits, auxquels Jaggar entend revenir, Marx a utilisé le vocable «aliénation» pour caractériser ce phénomène, mais il s'est aperçu que ce vocable soulevait le problème de l'aliénation du concepteur tout autant que celle du travailleur manuel, l'un se limitant à un travail mental, et l'autre, à un travail manuel. Jaggar expose un autre aspect du problème soulevé par l'aliénation :

«In spite of its promise as a critical tool, "alienation" is a somewhat problematic concept for Marxists because it may be taken to presuppose a human essence from which people under capitalism are alienated, and the concept of a human essence seems quite at odds with the conception of human nature as a product of history.» (p. 57)

2.2.1.4 Abolition des classes

Puisque le capitalisme est cause de la coexistence de deux classes distinctes, les individus qui composent chacune de ces classes développent des natures différentes et forcément déficientes. En polarisant deux aspects de la production, son organisation et sa mise en oeuvre, le capitalisme libéral occulte l'interdépendance des personnes au sein de la société. L'être humain marxiste est social, on l'a dit. Seule une

société de producteurs unis peut organiser la production pour que le travailleur puisse développer de façon équilibrée ses facultés physiques et mentales.

Le matériel mis en place par Jagger sur les bienfaits du socialisme sous la présente rubrique sera abondamment utilisé dans son traitement du féminisme socialiste. Il suffit donc, à ce stade-ci de son exposé, de citer son ultime conclusion :

«Human nature would be created consciously by human beings. Rather than the accumulation of capital, indeed, the goal of social organization would be the full development of human nature.» (p. 59)

2.2.2 La théorie politique

Puisque le marxisme conçoit l'être humain comme une espèce biologique dont les individus sont interdépendants, sa théorie politique s'y ajuste et ne peut être que l'antithèse de la théorie politique libérale. Soulignons toutefois que les théoriciens marxistes ont interprété le concept de l'aliénation comme le fondement de toute la critique du libéralisme. À ce sujet, Jagger écrit :

*«In his earlier writings, notably the *Economic and Philosophic Manuscripts of 1844*, Marx uses the concept of alienation to characterize the particular manifestation of human nature that typifies capitalist society. For the "humanistic" interpreters of Marx, who emphasize his earlier work, the concept of*

alienation forms the basis of the Marxist critique of the capitalist system.» (p. 57)

Cette reconceptualisation de l'être humain conduit au rejet de tous les sous-produits du libéralisme, soit le scepticisme, le solipsisme et l'égoïsme, et à l'avènement de la société socialiste, propriétaire des moyens de production et distributrice des produits de consommation. Il est tout à fait acceptable que les moyens de production coïncident avec le perfectionnement de la pensée et de la langue. Ce ne sera plus exclusivement par sa raison que l'homme se distinguera de l'animal mais bien par sa constitution biologique et par ce qu'il produira. Il connaîtra ses besoins et la société coopérera avec lui pour les satisfaire. Ainsi aura-t-on résolu les problèmes inhérents au scepticisme. La norme du nécessaire sera celle des besoins collectifs.

L'individualisme abstrait ouvre au solipsisme et à l'égoïsme. Marx le rejette par sa conception de la solidarité des individus dans la poursuite de leur intérêt commun. L'antagonisme actuel des classes résulte de la reconnaissance de l'égoïsme qui porte à toujours prendre le plus gros morceau du gâteau.

Dans l'état actuel des choses, les membres des deux classes doivent compétitionner, les mieux nantis afin d'obtenir l'emploi le plus rémunérateur, et les travailleurs manuels afin d'éviter le chômage.

L'abolition des classes et l'avènement d'une société démocratique de producteurs enlèveraient toute justification à l'État, considéré par le marxisme comme faussement neutre puisque protecteur de l'intérêt des capitalistes. On a vu que le libéralisme refusait toute ingérence de l'État dans le domaine privé. C'est tout le contraire du marxisme, qui soutient qu'il n'y a pas de domaine assez privé pour écarter une forme appropriée d'intervention de la société dans le meilleur intérêt de ses membres. Jaggar l'explique :

«Marxist theorists believe that there are two reasons why it is impossible to provide a general characterization of those situations in which the state has legitimate authority. One reason is that the Marxist conception of human nature as a continuous social creation precludes the view that there is any aspect of an individual's life which, in principle, is of concern only to that individual. The other reason is that, in spite of the prevailing capitalist belief that Marxism requires the state to control every aspect of social life, Marxists in fact do not accept the ultimate legitimacy of any state power.» (p. 61)

L'économie libérale repose sur l'offre et la demande, et permet d'accumuler des surplus de production sur le dos des travailleurs. Ces surplus sont distribués sur les marchés internationaux et sur les marchés locaux accessibles aux mieux nantis. Une société socialiste n'accumulerait pas de surplus. Sa production dépendrait des besoins de ses membres et serait distribuée en conséquence. La société démocratique des producteurs saurait beaucoup mieux que celle du

libéralisme quoi produire pour satisfaire les besoins collectifs. Dans les termes de Jaggar :

«Marxists do not claim that even the socialist state would be neutral between classes. But because it would represent the workers who are the overwhelming majority of the population, Marxists believe that the socialist state would be more genuinely democratic than the capitalist state, which represents primarily the interests of the relatively minuscule capitalist class. This increase in democracy would mean that the socialist state would need to be far less repressive than the capitalist state, which must enforce the interests of a ruling minority. Under socialism, the state's administrative functions would gradually come to overshadow its police functions, and the latter would ultimately "wither away". Communism would have arrived.» (p. 61)

2.2.3 La conception marxiste de la nature féminine

Contrairement à la philosophie libérale qui fixe la nature humaine dans une définition, le marxisme la conçoit comme en perpétuel état d'évolution. C'est par la méthode du matérialisme historique qu'on peut évaluer dans le temps et l'espace le degré d'évolution d'une société. S'agit-il de la femme, il faut se rendre à l'évidence qu'elle est biologiquement différente de l'homme. Si elle est capable de produire, elle est plus naturellement préposée à la reproduction. Jaggar applique la méthode du matérialisme historique à la nature de la femme comme suit :

«This method presupposes the outline of a certain conception of women's nature: insofar as women are human beings, women's nature must be

formed by the dialectical interrelation between women's praxis, their biological constitution and their physical and social environments.» (p. 63)

À propos de l'ouvrage d'Engels dont nous avons rappelé les grandes lignes, elle attire l'attention sur le point suivant :

«The communistic household, in which most or all of the women belong to one and the same gens, while the men come from various gentes, is the material foundation of that supremacy of the women which was general in primitive times.»¹⁵

Cette forme de société aurait ainsi existé jusqu'à ce qu'une révolution la divise en deux classes économiques, l'une subordonnant l'autre et instituant le mariage monogamique, ce qui fait écrire à Engels :

«The first class antagonism that appears in history coincides with the development of the antagonism between men and women in monogamous marriage, the first class oppression coincides with that of the female sex by the male.»¹⁶

Ce mariage monogamique n'avait rien à voir avec l'amour. Il aurait été institué par les contrôleurs de l'économie dans leur seul intérêt, et ces contrôleurs sont aujourd'hui les capitalistes. Puisqu'il en est ainsi, tuons le serpent capitaliste, et son fruit, le mariage monogamique, et jetons les bases d'une société sans genre, enrichie par la présence active d'une productrice aussi anonyme que les autres dans son uniforme de producteur. Ainsi, présente sur le marché du travail, elle sera libérée. C'est ce qu'écrit Engels :

«[...] the first condition for the liberation of the wife is to bring the whole female sex back into public industry.»¹⁷

Certaines tendances féministes ne voient pas les choses du même oeil. Dans sa réplique aux féministes qui ciblent la gent masculine comme cause de l'oppression de la femme, Engels fait la distinction entre la bourgeoise au foyer et la femme prolétaire. L'oppression de celle-ci est moindre, car elle partage avec son conjoint l'intérêt de la classe laborieuse d'abattre le capitalisme, alors que la bourgeoise est opprimée par son sexe et sa dépendance économique. Il n'y aurait d'amour heureux qu'entre prolétaires.

Jaggar écoute le discours marxiste, mais elle y entend des contradictions et des ambiguïtés. Dans le Capital Marx écrit :

«However terrible and disgusting the dissolution, under the capitalistic system, of the old family ties may appear, nevertheless modern industry, by assigning as it does an important part in the process of production outside the domestic sphere to women, to young persons, and to children of both sexes, creates a new economic foundation for a higher form of the family and of the relationship between the sexes. ... Moreover, it is obvious that the fact of the collective working group being composed of individuals of both sexes and all ages, must necessarily under suitable conditions, become a source of human development.»¹⁸

Elle interprète cet extrait comme une volonté d'abolir les genres sur le marché public et par conséquent l'anticipation d'une société androgyne. Cette société, version Marx, aura-t-elle mis fin à la division sexuelle du travail ? On se souviendra que cette division est fondée sur la différence biologique. Pourtant, il semble que non si on s'en rapporte à un autre passage, tiré de sa Critique du programme Gotha :

*"The standardization of the working day must include the restriction of female labour insofar as it relates to the duration, intermissions, etc., of the working day; otherwise it could only mean the exclusion of women from branches of industry that are especially unhealthy for the female body or objectionable morally for the female sex."*¹⁶

Force est de conclure que Marx conçoit la femme comme moralement et biologiquement inférieure à l'homme, et que, par conséquent, même sur le marché public il ne saurait y avoir l'égalité que commande l'abolition des genres.

Par ailleurs, nous verrons que le féminisme radical fait dépendre toutes les formes d'antagonisme de classe de l'antagonisme des sexes. À moins de mal comprendre Engels et Marx, le mariage monogamique a été institué par une classe économique déjà en place. Pourquoi écrit-il que le premier antagonisme des classes est apparu avec le mariage monogamique ?

Jaggar interprète Marx et Engels comme imbus de l'idée que la division sexuelle du travail a toujours existé et qu'elle existera toujours à cause de la différence biologique. Elle n'a aucun espoir que la société sans genre envisagée par le marxisme empêche une division du travail corrélative à la différence biologique :

«This radical call to abolish sexual distinctions in the market (and, apparently, distinctions based on age as well) represents the dominant tendency in traditional Marxist theorizing about women. But another side to Marxist theory does emphasize the significance of the biological differences between women and men. On this view, expressed mainly in «asides» rather than in explicit argument, the biological differences between the sexes have not only determined a sexual division of labor in the past, but mean that the future can never be totally androgynous.» (pp 67-68)

Ni Marx ni Engels n'expliquent sur quoi exactement porte la division sexuelle du travail, comment elle se traduit dans les faits, et pourquoi elle ne pourrait disparaître.

Outre que la division du travail serait d'ordre biologique et moral, elle serait ineffaçable. Peu importe les progrès réalisés en matière de déssexualisation du travail sur le marché public, le naturel reviendra toujours au galop.

Ce déterminisme biologique est dénoncé par certaines tendances féministes qui anticipent une société androgyne, ou pourquoi la femme

est supérieure à l'homme. Ces tendances attribuent à l'éducation l'orientation sexuelle des hommes et des femmes, et comptent sur sa réforme pour dessiner le prototype de l'être humain nouveau. Même la différence biologique pourrait ne plus être l'unique moyen d'assurer la survie de l'espèce. C'est donc l'une des thèses les plus fondamentales du marxisme qui est contestée.

2.2.4 Critique de la conception marxiste de la nature humaine

Jaggar critique la conception marxiste de la nature humaine par une mise en doute de la valeur probante de L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État. Elle poursuit par une contestation des concepts marxistes de production et de reproduction et de déterminisme biologique. Elle termine par l'évocation de la réalité sociale contemporaine et condamne l'androcentrisme du marxisme.

2.2.4.1 La valeur probante de L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État

La révolution marxiste a pour objectif la solution de l'antagonisme des classes économiques. Cet antagonisme, selon Engels, remonte à l'époque où le patriarcat a succédé à ce qui a pu être le matriarcat. À cette époque, les hommes, seuls producteurs, auraient pris le pouvoir. Les plus habiles d'entre eux auraient assumé le contrôle de la production, d'où division de la société en classes économiques, les contrôleurs et les contrôlés. Ce contrôle de la production aurait entraîné le contrôle de

l'homme sur la femme. Marx et Engels admettent que la subordination de la femme remonte à cette époque sans reconnaître pour autant que la femme soit un être inférieur à l'homme. Différente de lui, elle est naturellement préposée à un travail différent.

Malgré son grand intérêt, L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État a de telles lacunes qu'on ne saurait y adhérer sans réserve. Jaggar y trouve des erreurs, des incohérences et des affirmations gratuites.

Les anthropologues contemporains contredisent Engels dans son affirmation que, dans les sociétés primitives, l'homme était le seul producteur. La femme aurait inventé l'agriculture et l'horticulture. Certes, il est plausible que la subordination de la femme soit liée au mariage monogamique, mais comment et pourquoi aurait-elle sacrifié son ascendant sur l'homme et son indépendance ? Aurait-elle volontairement renoncé au matriarcat ou l'y aurait-on forcée ? Ne faut-il pas, sans un meilleur éclairage, croire qu'elle est devenue l'esclave de son maître ? N'a-t-on pas ravi des femmes en période de pénurie de main-d'oeuvre ? Enfin on ne trouve pas, dans L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État d'explication de ce qui fut le travail propre à la femme et le travail propre à l'homme.

Sur l'ensemble, Jaggar conclut :

«What Marxist theory lacks is a convincing account, in historical materialist terms, of the reasons for the sexual division of labor. Why are women responsible for some types of work and men for others? Without such an account, women's subordination is unexplained and we have no indication of how, if at all, the situation may be changed.» (p. 73)

2.2.4.2 Le déterminisme biologique

Selon la théorie marxiste, la biologie particulière de l'homme et de la femme fonde les domaines de la production et de la reproduction. L'homme s'extériorise en dehors du foyer comme producteur, et la femme y demeure comme reproductrice. La subordination de la reproduction à la production implique la subordination de la femme à l'homme. Si elle veut atténuer sa subordination et même l'éliminer, le marché de la production s'ouvre à elle. Ainsi contribuera-t-elle à la promotion d'une société sans genres. Cependant, cette société sans genres ne peut se passer de la reproduction, et, par conséquent, il reviendra toujours à la femme de porter l'enfant, ce qui est considéré par le féminisme radical comme la source de sa subordination et de son oppression. Jaggar souligne l'insuffisance du marxisme à expliquer l'oppression de la femme :

«I shall argue that this failure to look closely at reproduction, especially at procreation, deprives Marxism of the conceptual resources necessary to understanding women's oppression. Indeed, it

actually obscures that oppression and so contributes to maintaining it.» (p. 74)

Ailleurs, elle est d'avis que le marxisme est incapable de distinguer, dans le domaine de la production, ce qui est un travail de femme et ce qui est un travail d'homme :

«The gender-blind categories of Marxist theory, however, obscure rather than reveal this fact. Even more seriously, the central Marxist categories hardly apply at all to the household, which is the traditional area of women's work.» (p. 74)

2.2.4.3 La production et la reproduction

Le marxisme traditionnel distingue, dans la reproduction, la procréation et la consommation, mais la consommation elle-même ne commence que lorsque le panier de provisions est déposé dans la cuisine. Les différentes opérations qui l'ont acheminé jusque-là relèvent de la production. La procréation n'est production que dans le sens restreint de celle d'un futur producteur.

Puisque la production est la cheville ouvrière de l'évolution, la reproduction reste nécessaire, mais elle est politiquement sans intérêt. Tel n'est pas l'avis des féministes de certaines tendances, mais le plus grave, c'est que la femme, productrice d'occasion, mais naturellement reproductrice, n'a pu évoluer comme l'homme. Biologiquement

déterminée à la reproduction, elle est, à cet égard, inférieure à l'homme, ce qui fait déduire à Jaggar que :

«[...] women, who are the primary procreative laborers, are biologically determined to a greater extent than men. Consequently, the hidden implication of Marxist theory is that women are less fully human than men.» (p. 76)

Anticipant sur son traitement de certaines tendances féministes, elle est d'avis que le féminisme actuel élargit considérablement le cadre marxiste étroit de la procréation, et elle cite en exemple la fécondation «in vitro», le contrôle des naissances par la femme, une participation plus active du mâle à tout ce qui entoure la naissance, la gestation éventuellement extra-utérine. Jaggar conclut sa discussion comme suit :

«The general concern of all these feminists is to conceptualize procreation as a historical process constituted by the ever-changing dialectical relationship between human reproductive biology and the forms of social organization.» (p. 76)

2.2.4.4 La réalité sociale contemporaine

La société nouvelle envisagée par le marxisme en est une de producteurs, et les producteurs n'ont pas de sexe. Une fois le capitalisme vaincu, la femme s'intégrera au marché public. Ce qui l'opprime, c'est sa dépendance économique. Jaggar y voit une occultation des problèmes de la femme en tant que membre d'une classe distincte de la classe des prolétaires.

La solution proposée par le marxisme traditionnel est simpliste. Une entrée massive des femmes sur le marché du travail n'a aucunement diminué leur oppression au travail et au foyer.

2.2.4.5 L'androcentrisme du marxisme

Le marxisme ne donne aucune explication d'ordre historique sur la division sexuelle du travail. Il occulte une oppression qui a toujours existé. Il réduit l'agression sexuelle à des cas individuels que la société nouvelle devrait régler par l'élévation de la femme à un degré supérieur de l'échelle humaine. Le déterminisme biologique est tel qu'il échappe au matérialisme historique. Tout se passe comme si les hommes producteurs ne jouissaient d'aucun privilège, robotisés qu'ils sont par l'anonymat de l'être biologique forcé de produire. Il en résulte une conception de la nature féminine comme d'un simple instrument de reproduction échappant au matérialisme historique.

Toutes les pièces du casse-tête assemblées, Jaggar dénonce l'androcentrisme de la théorie marxiste de la nature humaine :

«The traditional Marxist account of human nature is in fact androcentric and constitutes the conceptual basis for a political theory that is profoundly gender-biased.» (p. 79)

2.2.5 Les politiques marxistes

Des conceptions différentes de la nature humaine fondent des théories politiques et des politiques différentes. Le marxisme a une conception dynamique de la nature humaine alors que le libéralisme en a une statique. Si on opte pour la conception marxiste, le libéralisme apparaît comme un accident de parcours sur la voie de l'évolution, et celle-ci ne pourra reprendre sa vitesse de croisière que par une révolution qui éliminera tous les obstacles qui la ralentissent, le principal étant le capitalisme.

Quelles sont donc les valeurs politiques du marxisme, comment analyse-t-il l'oppression, et quels sont ses projets de réformes ? Tels sont les trois thèmes que Jaggard développe dans son traitement des politiques marxistes.

2.2.5.1 Les valeurs politiques

La nature humaine évolue par la "praxis". La "praxis" est une forme honorable de travail, car elle vise le bien-être d'une collectivité de personnes libres et égales. On a trop généralement reconnu et accepté que le travail soit une contrainte. Le judéo-christianisme le conçoit comme une conséquence du péché originel. Cependant, par la réforme protestante, des chrétiens ont remplacé la conception médiévale d'une séparation du spirituel et du temporel par le travail comme justification

devant Dieu. Des philosophes, des politicologues et des historiens ont saisi l'occasion pour faire dériver le capitalisme du protestantisme.

Quoi qu'il en soit, Marx dénonce le capitalisme comme un système d'exploitation des classes laborieuses. L'abolition des classes économiques et de la propriété privée est essentielle au développement intégral de la personne. À ce sujet, Engels écrit :

«The possibility of securing for every member of society, by means of socialised production, an existence not only fully sufficient materially, and becoming day by day more full, but an existence guaranteeing to all the free development and exercise of their physical and mental faculties – this possibility is now for the first time here, but it is here.»²⁰

La liberté libérale est négative en ce que le libéralisme n'admet pas d'interférence dans la poursuite des désirs personnels. La liberté marxiste est positive. Elle est essentielle, non seulement au niveau du pratico-pratique, mais à celui du développement physique et mental de la personne. La dialectique individu-société favorise l'épanouissement des talents particuliers. La société socialiste sera donc juste, mais la justice sociale marxiste diffère de la justice sociale libérale. Le libéralisme voit la justice sociale comme la carte blanche donnée par l'État à l'individualisme abstrait. Chaque individu est seul juge du caractère moral ou raisonnable des fins qu'il poursuit. À cette forme d'individualisme, le marxisme oppose que les normes de vie et de justice sociale se précisent dans le

temps et l'espace. En d'autres termes, ce qui était admissible hier ou à un endroit particulier ne l'est plus demain ou ailleurs.

De toute façon, les marxistes sont imperméables aux leçons du libéralisme et tiennent les libéraux responsables de la pauvreté et de l'aliénation des prolétaires.

Nous sommes habitués à vivre dans une société où tout est hiérarchisé. Aussi ne devons-nous pas nous surprendre que les détracteurs du marxisme aient cru que l'égalité des producteurs en ferait autant de fourmis dans la fourmilière de la production. C'était juger à partir de la motivation libérale du travail, soit l'accumulation de richesses. Jaggar remet les pendules à l'heure :

«Under communism, people would be equal in the sense that the fundamental structure of society would not allow some individuals to control the conditions of others' lives, and in that all would participate in making important social decisions. In this situation, however, individual talent would not be suppressed; rather, communism would be the precondition for the full flowering of human individuality.» (p. 215)

Dans ses premiers écrits, Marx explique ce qu'est le communisme. Jaggar en reproduit un extrait qui résume en peu de mots une thèse qui défie une conception si ancienne de l'homme qu'elle se perd dans les brumes du passé :

*“Communism is the positive abolition of private property, of human self-alienation, and thus the real appropriation of human nature through and for man. It is, therefore, the return of man himself as a social, i.e. really human, being, a complete and conscious return which assimilates all the wealth of previous development.”*²⁰

2.2.5.2 L'analyse de l'oppression

Le marxisme établit une relation de cause à effet entre le capitalisme et l'oppression de la femme. La victoire du prolétariat entraînerait la suppression de cette oppression. L'analyse et la critique de Jaggar concernant l'oppression générale et particulière de la femme se résumera ici en trois parties, soit le cadre conceptuel, l'oppression particulière de la femme, et les causes de l'oppression telles que décelées par le marxisme.

2.2.5.2.1 Le cadre conceptuel

L'oppression, l'aliénation et l'exploitation sont des concepts auxquels le marxisme donne un sens précis dans le développement de sa thèse fondamentale sur l'abolition des classes et de la propriété privée.

L'aliénation consiste dans la séparation du producteur et de son produit. Elle affecte tous les prolétaires. Marx en traite dans ses premiers écrits :

«[...] the work is external to the worker, ...it is not part of his nature ; ...consequently, he does not fulfill himself in his work but denies himself, has a feeling of misery rather than well-being, does not develop freely his mental and physical energies but is physically exhausted and mentally debased.»²²

L'industrie capitaliste aliène aussi le travailleur manuel par les conventions collectives sur lesquelles il n'exerce aucun contrôle. Il est étranger aux décisions prises sur la qualité et la quantité de la production. Il n'est qu'un simple manoeuvre sur la chaîne, encore chanceux de s'y trouver. Enfin il ne jouit aucunement du produit de son travail.

L'oppression résulte de la domination injustifiée d'un individu sur un autre ou d'une classe d'individus sur une autre. L'exploitation permet à ses auteurs de tirer le maximum de profit du travail des autres. Elle est sournoise et caractéristique du libéralisme économique.

2.2.5.2.2 L'oppression de la femme

La femme mariée, à la maison et au travail, est toujours opprimée, mais de façon différente. Au travail, elle partage l'aliénation et l'oppression de tous les salariés du commerce et de l'industrie. On limite son champ d'action à cause de son sexe et on lui donne un salaire moindre. À la maison, elle subit le sort de toutes les femmes, soit l'exploitation, puisque son travail n'est pas rémunéré. Malgré cela, si on s'en rapporte aux canons du marxisme, elle n'est pas aliénée car, à toutes fins pratiques, elle monopolise la reproduction.

De toute façon, le mariage monogamique traditionnel opprime les deux époux car il n'est pas un produit de l'amour. Engels le conçoit comme de la prostitution à deux, plus opprimante pour l'épouse :

«In both cases this marriage of convenience turns often enough into the crassest prostitution – sometimes of both partners, but far more commonly of the woman, who only differs from the ordinary courtesan in that she does not let out her body on piecemeal as a wage worker, but sells it once and for all into slavery.»²³

Jaggar poursuit par des références à des passages d'Engels où il expose que, dans nos mœurs, les conséquences sociales de l'adultère de la femme sont plus sérieuses que celles de l'adultère de l'homme, parfois considéré comme une belle preuve de sa force séductrice. En outre, Engels attribue la violence conjugale à la monogamie traditionnelle.

Enfin, en régime capitaliste, le mariage privatise le travail domestique, ce qui n'était pas le cas en période précapitaliste, alors qu'il s'exécutait collectivement et relevait d'un secteur de la production.

2.2.5.2.3 Les causes de l'oppression selon le marxisme traditionnel et la critique de Jaggar

Marx et Engels voyaient dans la monogamie bourgeoise une forme de prostitution parce qu'elle rendait la femme économiquement dépendante. Seule une intégration de toutes les femmes dans la

production pouvait leur restituer leur dignité. On sait que depuis Marx et Engels, la femme s'est taillé une place très importante sur le marché du travail. Conscient de ce fait, le marxisme doit maintenant expliquer pourquoi elle est encore du «cheap labor», pourquoi elle est moins bien rémunérée que l'homme, pourquoi elle est exposée à l'agression, et pourquoi elle continue de se prostituer. Enfin il doit expliquer pourquoi l'oppression de la femme n'a pas décliné.

Jaggar donne la réponse du marxisme dans cet extrait :

«In answering this question, traditional Marxism contends that, once women are fully integrated into wage labor, there is no material basis for the sex-specific oppression of women.» (p. 223)

Il faut comprendre que, dans l'optique marxiste, le capitalisme est un système d'exploitation qui fonctionne par la monogamie et le travail. La monogamie réduit la femme à l'état d'esclave. La pornographie est une industrie lucrative. Les législations restrictives sur l'avortement favorisent les naissances et conséquemment le renouvellement de la main-d'œuvre, aussi voit-on d'un mauvais oeil les stériles lesbiennes. L'embauche des femmes mal rémunérées fait partie de l'arsenal capitaliste. Enfin, la prostitution commerciale ne dépend pas du choix de la prostituée, c'est un marché qui rapporte et aussi un exutoire pour les travailleurs en leur faisant oublier momentanément leur travail abrutissant. En somme, la

femme est le bouc émissaire d'un système d'exploitation et d'aliénation sournoisement organisé par les capitalistes.

Prenant acte de ces arguments, Jaggar doit admettre que l'antagonisme des classes économiques est aliénant pour la femme, mais elle ne croit pas que son oppression y soit intimement liée. Le marxisme n'explique pas, hors du contexte économique, la violence faite à la femme. Il n'explique pas pourquoi sa subordination persiste malgré sa très forte représentation sur le marché public. Si, comme le soutient Juliet Mitchell²⁴, la domination mâle est idéologique, ce ne serait pas par une restructuration économique qu'on pourrait en venir à bout.

Il se dégage assez nettement de la critique de Jaggar que le marxisme traditionnel se méprend sur l'existence d'une classe d'opprimés, celle de la femme, soit la moitié de la population humaine.

2.2.5.3 Les projets de réformes du marxisme traditionnel

C'est une révolution de taille que celle de Marx et d'Engels. Sa matérialisation implique l'abandon de traditions millénaires. Il est impossible d'évaluer pleinement ce que serait la société socialiste, car ce sont les progrès réalisés dans le temps et l'espace qui détermineront les politiques à suivre pour mener la révolution à terme.

Dans le chapitre qu'elle consacre aux réformes préconisées par le marxisme traditionnel, Jaggar trace à grands coups de pinceau le portrait de l'éventuelle société socialiste, puis explique en quoi il diffère du modèle libéral. Elle termine en s'appesantissant sur la forme probante de l'argumentation marxienne et engélienne sur les moyens d'enrayer la subordination de la femme.

La société démocratique envisagée par le marxisme sera formée des producteurs des deux sexes. Elle sera propriétaire des moyens de production et organisera celle-ci pour satisfaire les besoins essentiels de ses membres et leur assurer un développement intégral qui tiendra compte des idiosyncrasies individuelles. Cette nouvelle société ne pourra se matérialiser sans une révolution économique et culturelle.

Le travail, avons-nous vu, a toujours été considéré comme un mal nécessaire. Le marxisme, tout en admettant qu'il sera toujours contraignant, le conçoit comme essentiel à l'évolution de la nature humaine. À son tour, l'évolution doit être harmonieuse, c'est-à-dire qu'elle doit affecter l'être biologique par un travail pour ainsi dire artisanal. Le contrôle de la production par les producteurs ne favorisera plus une caste d'exploiteurs. En ce sens, on ne se limite pas à une révolution économique. Elle doit aussi être culturelle, c'est-à-dire une prise de conscience collective de la solidarité humaine à l'opposé de la fausse

conscience qui fait accepter comme une fatalité la subordination d'une classe à une autre.

L'intégration de la femme dans la production est un bienfait pour elle et la société. Le développement intégral de son être ne peut se faire sans qu'une liberté lui soit reconnue de pouvoir sortir du foyer pour se joindre aux producteurs. La reproduction doit être socialisée.

On connaît déjà l'aversion d'Engels pour le mariage bourgeois, source d'oppression de la femme. Dans L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État, il écrit :

«With the transfer of the means of production into common ownership, the single family ceases to be the economic unit of society.»²⁵

Si la société prend charge des travaux domestiques, la famille ne sera plus soumise à la puissance paternelle et le père sera déchargé de sa responsabilité d'assurer le bien-être de la famille. On aura éliminé la domination oppressive du père-époux. L'autonomie financière de la femme au travail ouvrira à un mariage par amour. Ainsi s'exprime Engels :

«Full freedom of marriage can therefore only be generally established when the abolition of capitalist production and of the property relations created by it has removed all the accompanying economic considerations which still exert such a

powerful influence on the choice of a marriage partner. For then there is no other motive left except mutual inclination."²⁵

Engels est donc favorable à la monogamie, mais à une monogamie qui se limite à l'amour et à la reproduction de l'espèce. Il n'accepte que le mariage hétérosexuel et condamne l'homosexualité.

Ce mariage monogamique et la présence active de la femme sur le marché public devraient la soustraire à la convoitise des mâles. Coéquipière dans la production, épanouie par son travail, elle sera appréciée pour ce qu'elle est, et non plus comme un objet sexuel. Elle sera moins sujette à l'agression et au harcèlement. Bien développée physiquement, on n'osera s'attaquer à elle sans risque. C'est, en définitive, la liberté de la femme sans égard à son orientation sexuelle qu'on recherche.

Les marxistes contemporains sont assez réalistes pour ne voir dans le socialisme que la plate-forme de lancement de la libération de la femme. Le chemin à parcourir peut être long et il est parsemé d'embûches. On n'abat pas de vieux préjugés et de vieilles traditions sans devoir lutter. La femme doit se conscientiser par une présence active dans les organisations féministes agissant en pays capitalistes. Bien sûr, on a déjà conclu, chez les marxistes, à l'impossibilité pour les féministes de modifier en profondeur le libéralisme. Malgré tout, Jagger

termine le chapitre qu'elle consacre aux projets de réformes du marxisme par cette conclusion :

«Nevertheless, contemporary Marxists believe that their involvement in women's struggles will provide them with an opportunity to introduce socialist ideas, convince women that socialism is necessary for their liberation and make the "contacts" necessary for recruiting women into the revolutionary party.»
(p. 228)

2.2.6 Critique des politiques du marxisme traditionnel

On se souviendra de ce projet mis de l'avant par le féminisme libéral de rémunérer le travail de la femme au foyer. Il n'a malheureusement pas eu l'heur de plaire à des femmes pour qui la libération exigeait bien davantage. Elles ont compris le sens profond de l'aliénation, elles ont opté pour la conception plus scientifique de la libération que leur offrait le marxisme et elles ont reconnu son caractère universel d'application. Il est jusqu'au marxisme lui-même que les féministes marxistes, dans les années soixante, ont dénoncé comme androcentrique.

Jaggar fait porter sa critique des politiques du marxisme traditionnel sur la mise en oeuvre en U.R.S.S. de la révolution, sur sa stratégie révolutionnaire, sur les «Women's issues», et sur la vie personnelle.

2.2.6.1 *L'organisation de la révolution en U.R.S.S.*

On doit à Lénine d'avoir actualisé le marxisme en s'entourant d'une élite vendue à l'idéologie marxiste. Jaggar souligne l'intérêt qu'avait ce grand révolutionnaire de centraliser la direction de la révolution et d'imposer à son entourage une discipline de fer. Elle résume l'organigramme d'une organisation centrale qui n'est pas parvenue à se donner un vrai visage démocratique :

«The system of democratic centralism requires that each branch of the party should elect delegates to the party congress, the supreme authority of the party. The delegates at this congress would decide on the main problems facing the party and finally would elect a central committee to govern the party until the next congress met. Between congresses, members were to be bound by the authority of the central committee, although in principle the committee was subject to recall at an emergency conference if enough branches expressed no confidence in it.»
(p. 231)

Jaggar s'en rapporte à Sheila Rowbotham pour caricaturer les fils de Marx :

«This individual militant appears as a lonely character without ties, bereft of domestic emotions, who is hard, erect, self-contained, controlled, without the time or ability to express loving passion, who cannot pause to nurture, and for whom friendship is a diversion.»²⁷

On a, dès les premiers pas de la révolution, reproché à ces austères dirigeants un centralisme en flagrante contradiction avec une

révolution que les prolétaires entendaient poursuivre démocratiquement. Le bâillon imposé aux dissidents permettait de tout contrôler et d'adopter des lignes de conduite compromettantes.

Contrairement au parti bolchevik qui opérait clandestinement, les marxistes-léninistes contemporains ont opéré à ciel ouvert dans les pays capitalistes, mais de façon beaucoup plus démocratique en acceptant de discuter avec une opposition. À leur tour, les femmes se sont senties inconfortables au sein des organisations révolutionnaires. On les jugeait inexpérimentées, trop émotives et trop centrées sur l'amélioration de leurs conditions d'épouses et de mères. Les seules militantes qui avaient pu s'élever au sein de la hiérarchie dirigeante étaient souvent les conjointes des dirigeants, ou alors des femmes pour qui la révolution était plus importante que la famille.

Jaggar n'hésite pas à croire à l'androcentrisme des clubs révolutionnaires. Dans le contexte de l'intérêt collectif des travailleurs, on écoutait avec une oreille plus attentive les griefs d'ordre racial que ceux des femmes.

Contre vents et marées, les féministes se sont organisées pour se concentrer davantage sur leur besoins et ont créé peu à peu, à côté de la classe des prolétaires opprimés, celle des femmes opprimées au sein

même du socialisme marxiste. On comprendra que cette nouvelle classe d'opprimés pouvait sembler créer une dangereuse diversion au moment où le combat devait se livrer sur un seul front. Jaggar approuve ce séparatisme, et en fait le cheval de bataille de sa critique des politiques marxistes.

2.2.6.2 Les stratégies révolutionnaires

Jaggar reproche au marxisme-léninisme une trop forte concentration sur le prolétaire comme paradigme de l'opprimé par le capitalisme. Sa révolution est trop exclusivement d'ordre économique. Ses militants sont tous des «cols bleus». La femme comme telle n'a aucune valeur révolutionnaire. Elle doit travailler sous la dictée d'un patron révolutionnaire.

Le personnel de la production a beaucoup changé depuis Marx et Engels. Le capitalisme a produit la bureaucratie étatique et tous ces cols blancs, hommes et femmes, qui oeuvrent dans la distribution des surplus de production. Les progrès de la technologie ont réduit le nombre des travailleurs manuels. Les femmes travaillent ailleurs qu'à l'usine. Elles sont majoritaires dans les occupations cléricales et sont exploitées.

Les prolétaires ne sont plus les seuls révolutionnaires. La santé, l'éducation et l'environnement sont autant de thèmes qui commandent

plus que des réformes, et le féminisme y attache une importance capitale. Ce féminisme entend élargir le front révolutionnaire, il exige des marxistes-léninistes qu'ils laissent tomber leur sexisme et qu'ils s'ouvrent à l'oppression universelle.

2.2.6.3 Les «Women's issues»

Jaggar définit les «women's issues» comme suit :

«These are issues that are seen to involve some sex-specific oppression of women, as opposed to issues that are thought to affect the working class in a gender-neutral way. As we shall see in Chapter 10, some feminists criticize the whole conception of women's issues because such a conception assumes that the domination of women is limited to certain areas of social life.» (p. 236)

Cette définition est au coeur de la contestation féministe du marxisme-léninisme économique et androcentrique. Les féministes trouvent trop étroit l'espace qui leur est réservé dans la révolution. En un sens, on peut même dire que les «enjeux féminins» sont aussi marginaux, sauf à conférer à cette expression une signification plus profonde :

«For those feminists [les radicales et les socialistes] every issue is a women's issue, just as, for traditional Marxists, every issue is a class issue. (p. 237)

La parité des «enjeux féminins» avec les «enjeux de classes» est de nature à jeter une douche d'eau froide sur les marxistes, jusque-là fiers

d'avoir inclus comme dernier item à leur agenda les problèmes particuliers des femmes. Ne leur avait-on pas reproché une concentration si forte sur l'économie qu'elle leur avait fait oublier l'oppression subie par la moitié de la population humaine?

La reconnaissance des «enjeux féminins» a imposé aux marxistes l'obligation de lier partie avec les organisations féministes, mais avec une réserve que les féministes ont désapprouvée. On veut bien épauler celles-ci en matière d'avortement et de stérilisation, mais on craint de s'impliquer plus profondément eu égard à des problèmes tels que le harcèlement, les agressions sexuelles et la violence faite aux enfants. On évitera de s'afficher publiquement sur la pornographie et sur l'homosexualité. L'androcentrisme marxiste, en effet, ne saurait se laisser distraire de son objectif premier en ajoutant une classe d'opprimés à celle des travailleurs : il s'en rapporte donc aux organisations féministes pour solutionner les «enjeux féminins». Il reçoit leurs rapports sans se départir de cette arrière-pensée que les «enjeux féminins» sont entièrement une conséquence du libéralisme capitaliste. On aura beau expliquer que la solution des «enjeux féminins» favorise aussi bien les hommes que les femmes, les marxistes orthodoxes ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre. Peut-être sont-ils parfaitement conscients de la domination de la femme par le mâle, mais les féministes ne voient aucune relation de

cause à effet entre la victoire de la révolution et la libération de la femme.

C'est sur cette note que Jaggar conclut :

«Feminists do not see contemporary Marxism as being energetically committed to challenging male dominance, either in its theory or in its practice; consequently, they see no reason to believe that the traditional Marxist commitment to feminism will be any stronger in the future. They are sceptical that socialism, at least as it has been envisioned by traditional Marxists, will ever liberate women.»
(p. 239)

2.2.6.4 Les politiques de vie personnelle

La fin des années soixante a été marquée en Europe et en Amérique du Nord par une très forte réaction contre l'impérialisme économique et les politiques étrangères. La jeunesse s'en est prise à l'autorité dictatoriale des éducateurs. Elle a contesté les valeurs politiques libérales axées sur la compétition, la hiérarchie, et l'éducation. On a tenu le capitalisme responsable d'un malaise ressenti dans le sexisme, le racisme, la morale sexuelle, les inégalités de classes et d'individus, et l'aliénation. On a attaqué la famille traditionnelle, pierre angulaire du système économique libéral. Les coups furent portés par les féministes, les homosexuels, les tenants de l'union libre, et tous ceux que la discrimination défavorisait.

Puisque la réalité sociale était fonction de la famille traditionnelle, on a voulu lui substituer de nouvelles formes de vie commune fondées à

la fois sur un intérêt économique et sur des relations interpersonnelles librement acceptées. On a fait l'essai des communes regroupant des membres de différentes familles cohabitant avec des pratiquants de l'amour libre, mais ce bel idéal s'est heurté à des législations et à des réglementations restrictives. On a aussi vécu beaucoup de désenchantements issus des conflits de personnalités et d'intérêts au sein des communes.

Le marxisme traditionnel s'est tenu à l'écart de ce «boum», mais il a applaudi à l'éclatement de la famille monogamique, à cette réserve près qu'il ne pouvait renoncer à une monogamie hétérosexuelle indispensable à la reproduction. On sait qu'Engels souhaitait des mariages fondés sur l'amour et le respect mutuel des partenaires. Et on se souviendra que le rejet de la famille traditionnelle par le marxisme relève d'une motivation différente selon qu'il s'agisse d'une famille bourgeoise ou d'une famille prolétarienne : dans le premier cas, on aura voulu éliminer la subordination oppressive économique de la femme mais, dans le deuxième, on aura voulu éliminer le double emploi de la femme au foyer et au travail.

Jaggar rappelle que le marxisme traditionnel est issu des classes moyennes, et qu'il résiste à la tentation de prendre en considération le

biais de la domination mâle. Il persiste à croire que la victoire du socialisme réglera le problème de la subordination de la femme.

Dans les conclusions de sa critique des politiques marxistes, elle annonce la révolution animée par le féminisme radical. Pour n'en retenir qu'une proposition :

«Radical women are developing a vision of liberation that goes far beyond workers' control over the means of production, as traditionally defined. They pursue the abolition of sex-class as well as of class in the Marxist sense, and they see that classes must be abolished not only in the so-called public sphere but also in the private.» (p. 244)

«Le personnel est politique» : tel est le slogan de ces radicales qui focalisent sur l'abolition de la domination mâle, tout comme Marx l'avait fait par rapport à la domination des classes possédantes.

3. LE FÉMINISME RADICAL

3.1 SHULAMITH FIRESTONE : LA DIALECTIQUE DU SEXE^{B-10}

Moins d'un siècle sépare Marx et Engels de Shulamith Firestone, auteure de The Dialectic of Sex. Cet espace de temps a suffi pour que l'évolution de la nature humaine atteigne ce point critique où la dialectique du sexe se superpose à celle de l'être biologique et de son environnement. La constitution de la femme en fait une porteuse d'enfant, mais la fécondation «in vitro» la dispense de l'obligation de s'accoupler pour devenir mère. Cette possibilité, combinée avec la présence massive des femmes sur le marché du travail, modifie substantiellement les rapports traditionnels du couple humain. La science a mis à la disposition de la femme une technologie qui lui permet de se livrer à des tâches autrefois réservées aux hommes. On s'aperçoit aujourd'hui qu'on a surestimé les déterminismes. La thèse de Firestone repose en bonne partie sur le postulat que ce qui est naturel n'a pas forcément valeur humaine.

Le matérialisme historique, adapté par Firestone à la dialectique du sexe, lui fait retrouver ce moment historique de l'avènement d'un patriarcat qui a imposé la culture masculine comme la seule possible.

Ce moment historique marque le début de l'antagonisme des sexes, et cet antagonisme est attribuable aux rôles différents tenus par l'homme et la femme dans la procréation. Tous les antagonismes des classes y trouvent leur origine. La solution de l'antagonisme des classes économiques est donc subordonnée à celle de l'antagonisme des sexes. Optimiste, Firestone croit que la science mettra un terme à l'antagonisme des sexes par la gestation extra-utérine.

En outre, la cybernétique a permis au scientifique de pousser sa curiosité jusqu'au coeur de la matière. Ses découvertes sont génératrices d'autres découvertes, souvent par hasard. Les laboratoires enfoncent le mur de l'impossible. Le concevable doit devenir réalité. Ainsi la contraception et la fécondation «in vitro», impensables hier, sont-elles devenues réalité, et c'est là un premier pas vers la totale liberté sexuelle de la femme. D'ici là, comme la gestation est encore utérine, l'obligation contractuelle de la porteuse mercenaire lui procure des revenus, mais elle souhaite probablement pouvoir se trouver un emploi qui ne déformera plus son corps. Le jour où la gestation extra-utérine deviendra une réalité, on aura vaincu le déterminisme biologique, source de la subordination de la femme.

Dans le cours normal de son évolution, l'être humain se soustrait à des impératifs de la loi naturelle, mais il constate aussi que certains

comportements qu'on avait cru imposés par la loi naturelle n'étaient qu'imposture. Ainsi l'autorité du père sur la femme, l'enfant et l'esclave, contrairement à ce que prétendait Aristote, est-elle contre-nature, tout autant que celle du patriarcat capitaliste mâle blanc sur la femme, le prolétaire et les autres races. Ce patriarcat, déjà attaqué par le prolétariat, est maintenant la cible d'une culture féministe qui lève le voile sur les aspects négatifs de la masculinité. Les conséquences de ce dévoilement sont de taille. La famille traditionnelle n'étant pas une institution naturelle, l'enfance étant une création toute récente, comment ne pas voir dans cette nouvelle idéologie le prélude à une transformation radicale, pour ne pas dire une mutation de la vie sociale où l'amour, défiguré par le patriarcat hiérarchiste, retrouvera son véritable fondement dans l'amitié sincère entre deux partenaires sexuellement libres?

Américaine, blanche, instruite, et de classe moyenne, Firestone consacre tout un chapitre au problème des Noirs. Malgré l'intérêt certain de ce chapitre, il n'en sera pas question dans ce mémoire. Les Noirs sont un groupe d'opprimés différent du groupe des femmes et, comme il en a été traité plus avant, l'antagonisme primordial est celui des sexes. Le féminisme radical, par contre, a des idiosyncrasies ouvertes à la critique. Le radicalisme de Firestone ne s'est pas imposé intégralement au féminisme radical, ainsi que nous le verrons ultérieurement.

La Dialectique du Sexe comprend dix chapitres, mais comme bon nombre de thèmes amplement développés se retrouvent dans l'exposé de Jaggar sur le féminisme radical, ce mémoire se limitera à résumer la thèse de Firestone en cinq parties, soit : la radicalisation du féminisme américain, l'apport du freudisme, la dislocation de la famille, l'amour défiguré, et la dialectique des civilisations.

3.2 La radicalisation du féminisme américain

La radicalisation du féminisme américain s'est opérée par l'éveil graduel de la conscience féminine à l'aspect oppressif du patriarcat capitaliste mâle et blanc. Si l'indépendance des U.S.A. a été la première victoire des démocrates sur le despotisme monarchique, elle n'en a pas été une sur l'autorité religieuse. Le caractère sacro-saint de la famille monogamique, cellule de la société, obligeait la femme à se soumettre à son époux. On a brûlé des sorcières pour avoir désobéi à ce qu'on croyait la loi de Dieu. Le «Boston Tea Party» dénonçant l'absence de représentation au gouvernement a refait surface, et a incité les premières féministes à réclamer le droit de vote, et l'accès à l'instruction. Le «lobbying» a favorisé les rencontres. Les femmes ont échangé sur leur vécu et ont découvert que leurs aspirations dépassaient le cadre étroit de la mère de famille. Après un long combat, elles ont obtenu le droit de vote et l'instruction, réservée à quelques privilégiées, est progressivement devenue accessible à toutes les femmes.

La montée du féminisme a provoqué une réaction patriarcale. À partir de 1920, le patriarcat a hypocritement glorifié la femme, non sans réduire sa désirabilité à son anatomie. Il y eut alors deux types de femmes, l'une passive créée par le mâle, cultivant les fausses vertus dénoncées par Wollstonecraft, et l'autre, marginale, qui a épousé la cause des opprimés de tous acabits. À la façon du cheval de Troie, ces dernières ont infiltré l'univers de ces opprimés et se sont rendu compte qu'il fallait aller au-delà des réformes à l'intérieur d'un système qui n'offrait au malaise social que des antidépresseurs. Elles se sont tournées vers les regroupements de gauche, mais, nouveau désenchantement, il y régnait un insupportable androcentrisme révélateur du monstre à deux têtes qu'était le patriarcat capitaliste et mâle.

Malgré son schématisme, ce survol de l'évolution du féminisme américain permet de saisir pourquoi Firestone en est venue, en 1970, à donner au féminisme radical sa première formulation théorique d'envergure. Il s'agissait là d'une prise de conscience des oppressions multiformes, d'isoler dans ses idiosyncrasies l'oppression propre à un être qui représente la moitié du genre humain. Son oppression est plus fondamentale que toutes les autres parce qu'elle est causée par son partenaire mâle. Tout part du domaine privé considéré jusque-là comme apolitique, mais en fait, plus politique que tout autre. «Le personnel est politique», tel sera le slogan des féministes radicales.

3.2.1 L'apport du freudisme

Le patriarcat voit dans la montée féministe une sérieuse menace à l'ordre social dont le sommet hiérarchique est le mâle blanc occidental. Ce patriarcat a d'abord perçu la théorie freudienne sur le phénomène de la répression comme le fondement du traitement clinique des névroses, mais dès qu'il s'est aperçu que le féminisme s'en servait pour mousser une totale liberté sexuelle, il l'a utilisée pour distinguer la femme «bien», affectueuse, mère de famille, de la femme perverse. Mais, en fin de compte, la nature n'avait-elle pas déjà fixé les traits de ces deux types de femmes? Firestone ne voit que machiavélisme dans cette distinction empruntée à la loi naturelle. Certes, la nature veut que la femme porte l'enfant, mais elle n'a pas donné mandat exclusif à l'homme de gérer la procréation. L'être humain naît libre de se servir de sa sexualité à sa guise. Les restrictions qui lui sont imposées par les institutions patriarcales sont contre-nature. Le retour à l'ordre naturel, selon Firestone, justifie l'inceste, et son interdiction crée les complexes d'Oedipe et d'Électre.

Enfant, le garçon est attaché à sa mère, mais plus il avance en âge, plus il tend à s'identifier à son père. Il en est admiré s'il réussit mais ses échecs en font une mauviette. Son détachement de sa mère va jusqu'au mépris d'un être inférieur soumis à la puissance maritale.

Refoulant ses sentiments, il cultivera sa raison. Devenu père, il perpétuera le paradigme du mâle dominateur.

Comme le garçon, la fillette, d'abord attachée à sa mère, la percevra plus tard comme une rivale dans l'amour qu'elle éprouve pour son père. Elle ressentira aussi la frustration de ne pas être libre comme son frère. On la consolera en lui donnant des poupées pour l'inciter à se résigner à être femme et à devenir mère. Ainsi réprime-t-on sa liberté et l'oblige-t-on à perpétuer le rôle pseudo-naturel de la femme soumise. La répression ainsi comprise, les rapports entre les enfants et leur mère se restreindront à l'affection.

Une femme ne sera «bien» qu'en tant que mère affectueuse mais, si elle est passionnée, elle sera jugée perverse, d'où deux cultes différents, ceux de l'amour sacré et de l'amour profane. La femme, objet de ces deux types d'amour, n'a pas le droit de s'y soustraire car ils sont une création du mâle et elle y est naturellement soumise.

Le combat du radicalisme révolutionnaire tend à détruire cet ordre social supposément voulu par la nature. On réussira en redéfinissant l'enfance et en abolissant la famille monogamique, source première de la répression sexuelle.

3.1.1 La famille et l'enfance

L'éducation, depuis l'avènement du patriarcat, n'a pas changé. On destine le garçon à la paternité et la fille à la maternité. Ce qui a changé, c'est l'idée qu'on a pu se faire de l'enfance. Aujourd'hui, on sépare la tendre enfance de la période de formation intellectuelle et physique du futur adulte. On est d'abord nourrisson entièrement dépendant, puis on devient étudiant. L'enfance couvre donc ces deux phases, et elle est mythique en ce que l'enfant est perçu comme membre d'une classe inférieure à celle des adultes. Se reposant sur les travaux de Philippe Ariès^{B-11} pour exposer l'évolution de la formation de l'enfant, Firestone le conçoit comme un mini-adulte, et non pas comme cet être qu'on gave comme une oie en le soumettant à un régime disciplinaire répressif.

Au Moyen Âge, un système d'éducation comme le nôtre était impensable. Très tôt, les enfants étaient soumis à des travaux d'apprentissage à l'extérieur de leur famille biologique. L'école n'admettait que ceux qui se destinaient à la vie religieuse, et on incitait les autres à adopter les métiers accessibles dans leur milieu social. L'origine de notre système d'éducation remonte à l'époque où les religieux ont fondé des écoles ouvertes à ceux qui envisageaient une carrière professionnelle profane. C'est à la fondation de ces écoles qu'on doit le mythe de l'enfance. Les jouets, autrefois destinés à l'apprentissage d'un art ou d'un métier, sont devenus des instruments culturels. La fillette a sa

poupée et le garçonnet ses soldats de plomb, deux symboles de la mère de famille et de l'homme en perpétuelle compétition. On emprisonne ces enfants dans les écoles et les pensionnats où ils sont soumis à la discipline de maîtres qui parlent «ex cathedra». De retour à la maison, on leur impose le bâillon sur tout ce qui a trait aux préoccupations des adultes. Cette dichotomie entre la classe des enfants et celle des adultes a comme pendant celle entre la classe des hommes et celle des femmes. La femme occupe un espace intermédiaire entre l'enfant et l'adulte : elle est l'affectueuse mère de famille soumise à un époux à qui elle doit concéder l'autorité suprême en matière d'éducation.

Ainsi donc, les formes changent sur une même toile de fond. La domination patriarcale a pu, autrefois, être oligarchique, aristocratique, monarchique, tyrannique : elle est, aujourd'hui, économique. Le patriarcat organise la vie sociale en fonction de son intérêt. Les consommateurs sont les enfants qui se procurent les poupées «Barbie»

et les jeux Nintendo, et les femmes qui se maquillent pour mieux ressembler à «Barbie».

Puisque la famille monogamique institutionnalisée par le patriarcat crée de telles caricatures de la femme et de l'enfant, elle doit être abolie. On doit socialiser la procréation et l'éducation avec d'autant plus de raison que ce n'est pas l'amour qui unit les couples, mais bien l'opportunisme des partenaires. L'amour vrai présuppose le libre exercice de la sexualité et de l'affectivité par deux ou plusieurs personnes éprises d'une amitié sincère.

3.1.2 L'amour défiguré

Aux coups portés par Firestone, le patriarcat riposte en administrant ses somnifères à la femme pour la maintenir dans le mariage monogamique. Déjà défiguré par le complexe de supériorité du mâle, l'amour conjugal est artificiellement maintenu en vie par la culture masculine. Or la culture est l'assimilation de l'extériorité, et le mâle inclut la femme dans son extériorité. Il est maître de la femme à qui il imprime les formes qui lui plaisent, et c'est là une façon narcissique d'aimer. Que l'amour de la femme pour l'homme soit aussi narcissique est tout aussi vrai, mais là où la femme ne retire qu'un seul profit, l'homme en retire deux. Il s'approprie une domestique qui échange le «bed and breakfast» contre sa sécurité économique. Ces amours sont faux et éphémères. Le

divorce est une porte de sortie facile en cas de lacunes dans l'échange des services.

Plus profondément encore, l'homme est viscéralement libertin et la femme viscéralement séductrice. L'homme se marie à reculons tandis que la femme attire et repousse jusqu'à ce qu'elle succombe au chant de la sirène qui la conduit jusqu'au Minotaure. Elle envisage le mariage à la fois comme un accomplissement et une déchéance. Par sa conquête, elle s'élève au-dessus de celles qui continuent de courir, mais elle perd son nom. Le mariage lui garantit une sécurité économique et émotionnelle qu'elle doit payer en devenant une mère soumise à un système qui la prolongera dans ses filles et qui l'obligera à laisser ses fils reproduire le profil de son époux. Devenue grand-mère, on dira d'elle qu'elle a reçu beaucoup d'affection de ses enfants, même si elle n'a jamais été aimée.

Telles sont les caractéristiques du mariage monogamique. Dans son radicalisme, Firestone maintient que l'amour est impossible hors l'égalité des partenaires. Aussi longtemps que le patriarcat réussira à maintenir son hégémonie, l'amour sera mutilé par la volonté de puissance du mâle. Or voici que la femme est devenue plus indépendante grâce à son travail hors du foyer, ce qui a ébranlé le fondement économique-social de sa subordination. Réagissant contre cet état de chose, le patriarcat s'est

employé à redéfinir la femme en évacuant son âme et en exaltant son sexe. Le sentimentalisme est ce somnifère qui endort la femme pour la piéger dans le mariage monogamique. Elle reçoit un débordement d'admiration sans se douter que cette admiration n'est que le vêtement de l'érotisme. Le séducteur se fait tout petit devant sa Gracieuseté, et sa Gracieuseté se croit aimée pour autre chose que son sexe.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Seules les formes changent. Attaquée, la culture masculine se défend astucieusement.

3.1.3 Le dialectique des civilisations

La révolution féministe de Firestone tend vers la construction d'une culture androgyne. Comme Engels, Firestone a ouvert la porte du paradis perdu, mais contrairement à lui, elle n'y a trouvé qu'un Adam androgyne. Sa thèse propose une solution à l'antagonisme des classes et des sexes. Si une culture féminine réussit à prendre son vol, la culture masculine devra lui céder l'espace qui lui revient. La dialectique du sexe en est donc une de deux cultures qui s'affronteront jusqu'à ce que le combat cesse faute de combattants. Il devrait en résulter une réunification de ce que le diable a dissocié.

En soi, la culture a deux volets : esthétique et technique. L'être humain se cultive en assimilant l'extériorité réelle ou fictive et en s'exprimant dans les arts libéraux et dans une technologie de soutien.

Esthétique, la culture est conceptuelle. Technique, elle transforme le concevable en réalité. La dialectique culturelle a ces deux moments de l'inspiration et de la matérialisation. Puisque la culture a été masculine, la femme a fait partie de l'extériorité et, comme telle, elle en a inspiré les deux volets. À ses premiers pas, la culture féminine a dégagé du stock de l'extériorité le double visage du mâle, à la fois oppresseur et amant. Elle a retenu celui de l'amant avec qui la femme aspire à s'associer pour ne laisser de l'extériorité que l'environnement naturel. Par la littérature et les beaux-arts, la femme a d'abord oeuvré à l'intérieur de la culture masculine, et par la suite elle a développé une culture esthétique originale.

Historiquement, la culture masculine a été davantage esthétique. Ainsi en a-t-il été jusqu'à ce que Francis Bacon initie la révolution scientifique. Dès lors la spéculation philosophique a pâli face à une science physique poussant sa curiosité jusqu'au coeur de la matière, et à une science exploratrice de l'âme humaine. Orientée par le patriarcat capitaliste vers les sciences humaines, la femme a pu à loisir prendre conscience des antagonismes des classes économiques et des sexes, et en rechercher les causes, notamment par le freudisme. La solution de ces deux antagonismes est au centre du radicalisme de Firestone. Il ne saurait y avoir de complémentarité culturelle sans la suppression du capitalisme contrôleur de la technologie. Les scientifiques doivent être en

mesure de poursuivre leurs recherches comme mandataires d'une société socialiste.

Firestone explique la verticalité hiérarchique du maître et de l'esclave. Affranchi, l'esclave a été bourgeois humaniste avant de devenir capitaliste maître de ce qu'il fait produire par cette nouvelle forme d'esclave qu'est le prolétaire, travailleur manuel ou scientifique isolé dans son laboratoire. À son tour, la femme émancipée a entrepris la promotion d'un dualisme délesté de sa hiérarchie pour ne laisser en présence que deux natures égales dans leur différence. La différence sexuelle fonde la différence culturelle.

La culture masculine a, historiquement et successivement, été esthétique et technique. Dans son ascension fulgurante en progression géométrique, la culture technique aurait complètement éliminé la culture esthétique, n'eût été la revitalisation de celle-ci par l'émancipation de la femme.

Ces deux cultures devraient donc finir par se neutraliser dans l'émergence d'une androgynie que Firestone décrit comme suit :

«La révolution culturelle future sera la réunification du Masculin (le mode technique) et du Féminin (le mode esthétique); ainsi sera créée une culture androgyne qui surpassera les sommets de chacun de ces deux courants culturels. Plutôt qu'un

mariage, ce sera l'abolition des catégories culturelles elles-mêmes, une annulation mutuelle – une explosion matière-antimatière, qui fera éclater la culture elle-même.

Elle ne nous manquera pas. Nous n'aurons plus besoin d'elle : l'humanité aura alors totalement maîtrisé la nature, aura réalisé ses rêves dans la réalité. Lorsque le concevable sera pleinement transformé en réel, le substitut culturel n'aura plus sa raison d'être.» (p. 272)

CONCLUSION

Le développement de la technologie dans l'intérêt du patriarcat économique ne s'est pas fait sans un abus de ressources naturelles. Un bon usage de ces ressources présuppose qu'on ne peut impunément provoquer des désastres écologiques. De même, un bon usage de la procréation présuppose que la femme ait pleine liberté de procréer ou de s'en abstenir. Or, non seulement la femme n'a pas souhaité la surpopulation mondiale, mais la procréation lui a été imposée par un système qui a profité de sa biologie pour diviser les rôles et valoriser la raison aux dépens de l'émotion.

La révolution féministe, inspirée de Firestone, avait besoin de la révolution marxiste pour abattre le capitalisme, mais ce n'était pas suffisant, car le socialisme marxiste maintient un mariage qui perpétue la subordination de la femme.

Par ailleurs, les expériences d'alternatives à la monogamie n'ont rien changé. L'optimisme de Firestone repose sur le matérialisme historique. Tout, dans le passé, a d'abord été conçu puis matérialisé. Le possible survient au terme d'une série de «devenus possibles» après avoir été «presque possibles». Peu importe qu'on soit d'accord pour détruire de vieilles traditions imposées par les religions et l'autorité séculière, elles ne sont que des formes variables et contingentes du vrai temple de l'amour. La différence entre l'homme et la femme doit faire naître l'amour et non la haine.

Le féminisme radical, a-t-il été mentionné plus avant, doit beaucoup à Firestone. Certaines radicales en ont épousé presque tous les thèmes alors que d'autres s'en sont servi comme plates-formes de lancement d'idéologies plus particulières. L'avenir dira si les disciples qui ont dépassé le maître auraient mieux fait d'être plus modestes.

3.2 LE FÉMINISME RADICAL D'APRÈS JAGGAR

Les féminismes libéral et marxiste se sont développés à l'intérieur des idéologies particulières du libéralisme et du marxisme, mais on a vu que si les militantes ont été actives dans les associations politiques, elles n'ont pas toujours eu l'écoute qu'elles souhaitaient. Il s'est graduellement développé assez de malaise pour que des féministes abandonnent la partie. L'exaspération a atteint son comble au cours des années soixante alors qu'on a rompu avec bon nombre de vieilles traditions. Dans la foulée des contestations, on s'est rendu compte que, malgré tous les efforts pour rendre justice à la femme, l'oppression persistait, ce qui a provoqué le regroupement de féministes cultivées. Elles ont mis sur table les expériences qu'elles avaient vécues dans leurs associations politiques, et elles ont conclu que la domination mâle, même occupée à des entreprises philanthropiques, tenait peu compte de leur opinion. Radical, ce féminisme, car il prétend aller jusqu'à la racine de l'oppression.

Les premières radicales avaient donc une formation intellectuelle suffisante pour dénoncer l'oppression par les médias artistiques et littéraires. Elles étaient des blanches de classe moyenne, et elles avaient une forte tendance à concevoir l'oppression universelle d'après le gabarit de leur propre oppression. Elles développèrent une thématique variée et illustrative de l'oppression sans perdre de vue l'idée fondamentale de

reconceptualiser la nature humaine et la réalité sociale. C'est Firestone qui a peut-être le mieux identifié le spectre du patriarcat par ces mots : «Sex class is so deep as to be invisible»²⁸. Selon cette auteure, la distinction des genres était à la base de toutes les formes d'oppression. On nous a tellement habitués à cette distinction que nous ne voyons pas que tous les aspects de la vie baignent dans une atmosphère polluée par les acariens patriarcaux. Tout nous a portés à croire que la femme est naturellement au service du mâle. Les genres ne font pas que différencier les sexes. Ils correspondent à la relation du dominant et de la dominée.

Ce radicalisme, observe Jaggar, a été tempéré par les nouvelles recrues. Elles n'étaient pas déformées par les idéologies libérale et marxiste. Elles ont compris qu'une trop forte généralisation de l'oppression de la femme occultait d'autres formes d'oppression, comme la race et la pauvreté.

L'exposé de Jaggar sur le féminisme radical dégage l'apport précieux de ce féminisme à la libération de la femme. Dans ses critiques, elle en démontre aussi les faiblesses, notamment son trop grand attachement au déterminisme biologique. Par ailleurs, la grande diversité des tendances au sein même du féminisme radical rend difficile l'adoption d'une théorie politique officielle, et par conséquent la mise en oeuvre de

politiques efficaces. Il sera traité en six parties de l'exposé de Jaggar sur le féminisme radical, soit les différentes conceptions de la nature humaine de ses militantes, la difficulté de dégager une théorie politique commune, les politiques et les projets de réformes. Deux parties seront consacrées à la critique de ses théories et de ses politiques.

3.2.1 La nature humaine

Au sein du féminisme radical, Jaggar distingue quatre approches différentes de la nature humaine, mettant respectivement en cause les rôles sexuels et l'androgynie, la biologie de la femme comme étant le problème, cette biologie comme étant la solution, et une théorie concluant qu'on ne naît pas femme.

3.2.1.1 Les rôles sexuels et l'androgynie

Les grandes réactions des années soixante ont favorisé une prise de conscience par les féministes d'un système universel de domination mâle. C'est par une reconceptualisation de la nature humaine que le féminisme libéral a cru pouvoir vaincre une domination qui violait le droit naturel. Cette conception inédite de la nature humaine s'exprime dans la théorie des rôles sexuels et de l'androgynie. Les libéraux, individualistes abstraits, reconnaissent l'autonomie fondamentale de l'individu. S'il accepte de vivre en société, il s'identifie comme homme ou femme et joue son personnage aussi longtemps qu'il lui plaît. En abolissant les genres,

on découvre que la société est formée d'androgynes, et que sexe et genre ne coïncident pas nécessairement dans un individu en particulier.

Les premières féministes radicales ont adopté cette théorie. Elles ont laissé tomber le rideau sur cette comédie où le mâle tient le rôle principal. Bonnie Kreps en fait un impératif :

«There shall be no characteristic, behavior or roles ascribed to any human being on the basis of sex.»²⁸

Le groupe «The Feminists» a été une organisation politique vouée à l'élimination des rôles sexuels; Jaggar cite un extrait de son discours :

«The sex roles themselves must be destroyed. If any part of these role definitions is left, the disease of oppression remains and will reassert itself again in new, or the same old, variations throughout society.

We need a new premise for society: that the most basic right of an individual is to create the terms of its own definition»³⁰

Le féminisme radical a subséquemment répudié ce modèle de l'androgynie, et les auteures auxquelles se réfère Jaggar illustrent par la caricature l'aspect monstrueux de l'androgynie libéral : pour Janice Raymond³¹, c'est unir «... master and slave language or imagery to define a free person», et, pour Mary Daly³², c'est ficeler Brigitte Bardot à John Wayne.

Il se peut, et c'est même une opinion partagée dans les milieux féministes, que l'éducation ait favorisé des comportements différents chez les êtres humains. On a éduqué la femme à être féminine, c'est-à-dire tendre et soumise, et l'homme, à être fort et dominateur. Le féminisme radical n'a que faire d'un collage de ces deux types. Si l'éducation a produit une femme faible, elle peut aussi bien en faire un être fort. Jaggard précise l'idéal du féminisme radical dans cet extrait :

«Radical feminists argue that, because men oppress women, feminists must struggle against men and so must acknowledge the need for separatism and a polarization of the sexes. The ideal of androgyny obscures the necessity of struggle and is simply a form of "cheap grace".» (p.88)

3.2.1.2 La biologie de la femme : le problème

La transcendance de la domination mâle dans le temps et l'espace a poussé le féminisme radical à en rechercher un fondement matériel. On s'est penché sur la biologie et on y a trouvé l'explication de la subordination. Les antiféministes, les féministes libérales et la radicale Firestone ont accepté l'explication biologique, mais y ont ajouté des considérations d'ordre social ou scientifique ouvrant ou fermant la porte à la subordination.

Les antiféministes absolvent le mâle, car il n'a fait que se conformer à la loi naturelle. La théorie avancée dans les années soixante par W.H. Masters et V.E. Johnson³³ attribue à la biologie de la femme sa

capacité d'atteindre plusieurs orgasmes successifs. Mary Jane Sherfey³⁴, prise d'enthousiasme par cette découverte, a tout de suite compris que la monogamie avait été instituée pour contenir l'érotisme de la femme et rassurer les enfants sur l'identité de leur père. Une pleine liberté sexuelle de la femme déstabiliserait la société. Faut-il comprendre que la nature, en plus d'imposer à la femme l'accouchement dans la douleur, la soumet à un contrôleur de ses passions?

Susan Brownmiller, étiquetée libérale par Jaggar, se repose aussi sur le déterminisme biologique pour expliquer la subordination, mais elle attribue l'oppression à l'énergie vicieuse du mâle. Il domine la femme par la crainte qu'il inspire, et elle vit dans la peur d'être violée :

«From prehistoric times to the present, I believe, rape has played a critical function. It is nothing more or less than a conscious process of intimidation by which all men keep all women in a state of fear.»³⁵

Cette auteure fait confiance à l'État pour punir sévèrement les agresseurs. Par ailleurs, les radicales optent pour le grand divorce de l'homme et de la femme et la création d'institutions qui feront l'objet d'un exposé dans un autre chapitre. À ce stade-ci, il convient de s'arrêter sur Firestone. Cette dernière fonde aussi la subordination sur le déterminisme biologique, mais en s'appuyant sur le marxisme et la psychanalyse, et elle entrevoit la possibilité d'y mettre fin grâce au

progrès de la génétique. Adepte du matérialisme historique, elle endosse donc la théorie marxiste de l'évolution de la nature humaine, mais en faisant dépendre cette évolution de la reproduction, et non pas de la production. À son tour, la reproduction assujettit la femme au mâle et la division sexuelle des tâches est d'ordre naturel. Firestone donne toutefois un sens différent à cette division : ce n'est plus l'antagonisme des classes qui est en cause, mais bien l'antagonisme des sexes, source de toutes les formes d'oppression par le mâle. Le moteur de l'évolution est la reproduction, et la production s'y ajuste. La famille est donc ce facteur invariable qui détermine la production, et Jaggar y insiste :

«She [Firestone] believes that the basic reproductive unit of male/female/infant has persisted in every society and throughout every transformation of what Marxists call the mode of production. The persistence of this unit is the result of two universal features of the human biological constitution: that women are physically weaker than men as a result of their reproductive physiology, and that infants are physically helpless relative to adults.» (p. 91)

De plus, Firestone a élargi la théorie freudienne de la création sociologique des genres en la fondant non plus sur le simple érotisme du mâle, mais sur sa soif du pouvoir. Outre qu'elle conçoit la famille traditionnelle et l'enfance comme des créations du patriarcat, elle affronte le déterminisme biologique avec les armes de la technologie. Elle s'en rapporte à la fécondation «in vitro» et aux recherches sur la gestation extra-utérine pour vaincre le déterminisme biologique.

Jaggar explique en fin de chapitre pourquoi les féministes radicales se sont dissociées d'une partie de l'idéologie de Firestone :

«The final problem with Firestone's theory, from the perspective of many radical feminists, lies perhaps in the fact that she does not hold men responsible for the system of male dominance. Instead, it is female biology that is at fault, and men appear in her theory as being ultimately women's protectors. Consequently, Firestone does not stress the need for a political struggle against male power; and her vision of the good society, as the full integration of women, men, and children into all areas of life, is clearly a version of the androgynous ideal. These politics do not fit comfortably with the increasingly militant and separatist tendencies of the grassroots radical feminist movement.» (p. 93)

Cet extrait introduit le chapitre qu'elle consacre à la biologie de la femme comme solution au problème de sa subordination.

3.2.1.3 La biologie de la femme : la solution

Les féministes des années soixante-dix ont jeté un regard nouveau sur les causes de l'oppression et de la subordination de la femme. Il est vrai que sa faiblesse relative a été une forme de handicap, mais subordination et oppression ne sont pas synonymes. On s'est interrogé sur la biologie du mâle dans l'espoir de découvrir ce à quoi tenait son tempérament dominateur, et on y a trouvé une réponse. Par contre, un regard introspectif sur la nature de la femme a amené à conclure qu'elle répondait mieux que le mâle à l'idéal du type humain. Jaggar expose une

première théorie sur les causes de la domination mâle, et une deuxième théorie selon laquelle le féminisme radical voit dans la biologie même de la femme une solution qui lui permet d'échapper à la subordination.

Dès les années soixante, on s'est aperçu que le mâle imposait le respect par la peur qu'il inspirait. La femme était une victime idéale. La violence conjugale, le harcèlement et les agressions sexuelles étaient monnaie courante. Terrifiée, la femme devait toujours et partout courber l'échine. Or, par une heureuse coïncidence, les conclusions d'une étude de Steven Goldberg³⁶, The Inevitability of Patriarchy, en arrivent sensiblement aux mêmes constatations qu'un document mimeographie et distribué en 1973 par les féministes radicales. La domination mâle était attribuable à une hormone, la testostérone. Puisqu'il en était ainsi, la femme devait s'éloigner de l'agresseur et bien se regarder dans le miroir, qui ne devait plus lui renvoyer l'image que lui avait tracée le patriarcat, mais celle d'une mère dotée du pouvoir exclusif de porter et d'allaiter un enfant. Jane Alpert va plus loin. La femme n'a nul besoin d'accoucher pour être mère, elle l'est génétiquement :

«Motherhood must be understood here as a potential which is imprinted in the genes of every woman; as such it makes no difference to this analysis of femaleness whether a woman ever has borne, or ever will bear, a child.»³⁷

C'est donc un tableau restauré du portrait de la femme qui passe au vernissage. On y a gratté avec un certain succès les tabous patriarcaux qui en modifiaient les traits. Ce qui apparaissait répugnant dans certaines parties de son corps est devenu source de beauté. Elle n'est plus un simple animal procréateur. Aucune de ses fonctions biologiques n'est méprisante. Elle est bel et bien plus proche de la nature que le mâle, mais c'est là un atout. Son émotivité n'est plus une cause d'infériorité : bien au contraire, elle devient une source de connaissance additionnelle. Jaggar se repose sur Susan Griffin³⁸ et sur Mary Daly³⁹ pour comparer ce tableau à celui du patriarcat, mais elle y jette un regard froid. Plus prosaïquement, loin de la galerie d'art, et sur le plancher de la rigueur intellectuelle, elle adresse aux radicales, et plus particulièrement à Griffin et Daly, ce reproche :

«None of these authors attempts to provide a systematic account of just what are women's special powers, other than their capacity to give birth, nor of the relation of these powers to female biology. Moreover, the authors' style of writing is invariably poetic and allusive rather than literal and exact.»
(p. 95)

Il va sans dire qu'un adepte du dualisme libéral verrait dans l'union femme-nature un bel aveu d'infériorité. Aussi Jaggar oppose-t-elle le discours de Simone de Beauvoir⁴⁰ à celui des féministes radicales. La première exalte la biologie du mâle, qui est à la base de son pouvoir de transcender la nature par sa culture. Non seulement le mâle contribue-t-il

à la survie de l'espèce, mais il renouvelle la face de la terre; il invente son instrumentation et modèle le futur. Les secondes répondent que la subordination de la femme est un produit de la culture mâle.

L'union femme-nature est le puits d'où la femme tire son eau vive. Mary Daly dénonce la culture mâle en ce qu'elle ne transcende pas la nature, et qu'elle s'active à la mutiler.

Le rejet par le féminisme radical du dualisme libéral ne le conduit pas à la vision d'une société d'androgynes, peu importe le sens qu'il faut donner à ce terme. On n'a que faire d'un androgyne issu de la culture patriarcale jointe à celle des libérales. La femme est riche. Elle n'a qu'à inventorier ce qui la compose pour s'en assurer. Pour témoigner de cette richesse, Jaggar appelle Sally Gearhart⁴¹ à la barre, mais elle ne la prend pas trop au sérieux :

«In The Wanderground, Sally Gearhart fantasizes that eventually women may develop the extraordinary mental powers of "mindstretch" and "lonth". A popular button sums up the ideal: "The Future is Female".» (p. 97)

L'avenir est donc à la femme, mais elle doit au préalable déraciner la flore patriarcale, et couper les liens qui l'ont jusqu'à présent confinée aux seules tâches auxquelles elle aurait été biologiquement préposée.

3.2.1.4 La théorie : «On ne naît pas femme»

Jaggar expose l'origine de la théorie qu'on ne naît pas femme, la nature de la thèse qu'elle sous-tend et sa réception mitigée par le féminisme radical américain.

On doit d'abord cette théorie à Simone de Beauvoir, dans Le deuxième sexe, puis à un groupe de féministes françaises et américaines, dont Monique Wittig et Andrea Dworkin. Elle a été exposée par Monique Wittig sous le titre : «One is not born a Woman» à la deuxième conférence sur le sexe, tenue à New York en 1979. Selon Wittig, on a toujours eu tort de croire que la différence des genres masculin et féminin reposait sur le sexe. Cette façon de voir a entraîné des conséquences fâcheuses pour la femme : sa biologie en faisait essentiellement une procréatrice, et sa faiblesse physique était la cause de sa subordination. Wittig rejette le déterminisme et soutient que la femme n'a aucune prédisposition naturelle à la maternité et que la maternité est un mythe entretenu par les mâles dans leur intérêt. Les catégories «homme» et «femme» sont artificielles. Nous sommes tous victimes d'illusions d'optique. C'est le discours de Wittig :

«[Women] appear as though they existed prior to reasoning, belonging to a natural order. But what we believe to be a physical and direct perception is only a sophisticated and mythic construction, an "imaginary formation" which reinterprets physical features through the network of relationships in which they are perceived. (They are seen black, therefore

they are black, they are seen women, therefore they are women. But before being seen that way, they first had to be made that way.)»⁴²

L'usage du verbe paraître n'est pas sans rappeler que les pontifes du dualisme philosophique ont trop souvent défini l'être par son agir. On est jugé par ce qu'on fait et non par ce qu'on est capable de faire. Il y a donc un potentiel dans l'être humain, et il ouvre à des possibilités qui n'ont rien à voir avec le sexe. C'est un peu dans cette veine qu'Andrea Dworkin appuie Wittig. Jaggar, en page 99, cite des extraits de son ouvrage intitulé Woman Hating avec indication des pages, et elle relie ces extraits avec ses propres mots :

«We are, clearly, a multisexed species which has its sexuality spread along a vast fluid continuum where the elements called male and female are not discrete" (p. 183; italics in original). What stops us recognizing this continuum is the fact that our gendered society is structured around the belief that "there are two polar distinct sexes" (p. 175), a belief that it is obviously in most men's interest to perpetuate. Dworkin believes that "we will discover cross-sexed phenomena in proportion to our ability to see them". (p. 181)»⁴³

Jaggar retient, du discours des féministes adeptes de ce qu'elles appellent le «féminisme matérialiste», que ce n'est pas un simple enduit de masculinité ou de féminité dont le mâle a recouvert l'être humain : ce serait les hommes et les femmes qu'il aurait créés de toutes pièces. Si c'était le cas, poursuit Jaggar, le séparatisme préconisé par certaines féministes radicales ne ferait que perpétuer la dualité des genres. Est-ce

donc un androgyne que l'être humain? Oui et non, répondront Wittig et Dworkin. Dans l'acception libérale de cette notion, l'homme et la femme montent sur les parois d'un cône pour s'unir ou se fusionner dans l'androgyne situé à sa fine pointe. Le féminisme matérialiste rejette cette conception de l'androgyne : il n'est pas un aboutissement mais un commencement.

Telle est la quatrième approche du féminisme radical sur la nature humaine. Or, puisqu'il y en a quatre à se disputer la meilleure conception de la nature humaine, il devient difficile d'en arriver à une théorie politique commune.

3.2.2 La théorie politique : Les politiques sexuelles

Une révolution est très différente d'une évolution où, à de vieux problèmes, on trouve des solutions nouvelles. Une révolution a déjà poussé la curiosité des révolutionnaires jusqu'au cœur d'un problème considéré comme générateur d'autres problèmes. Une fois le problème générateur identifié, on développe une philosophie politique inédite. Le marxisme a identifié l'antagonisme des classes économiques comme la cause fondamentale du malaise social. À son tour, le féminisme radical fait reposer ce malaise sur l'antagonisme des sexes. Tout nouveau, ce féminisme en est au stade de la description d'un phénomène afin de déboucher sur une théorie politique commune. C'est surtout par une analyse des différentes interprétations féministes radicales de la nature

humaine et des causes de l'oppression que Jaggar dégage le potentiel du féminisme radical, mais aussi les faiblesses et les lacunes qui l'empêchent de développer une théorie qui répondrait aux critères de la meilleure théorie. Elle traite de plusieurs sujets qui alimentent le débat, soit la description de l'opresseur, le caractère classial de l'antagonisme des sexes, les stratégies de combat et les pronostics d'une société future. Elle s'en rapporte à des théoriciennes pour le faire, et, à l'occasion critique leurs théories.

Ti-Grace Atkison⁴⁴ soutient que l'oppression est universelle et qu'elle transcende le temps et l'espace. Depuis toujours et partout, la femme a été préposée au domaine privé. Mary Daly⁴⁵ en appelle aux rites sexuels pour illustrer l'aspect cruel de la domination mâle. Elle donne en exemple les pieds comprimés par des bandelettes, le «suttee» indien, l'excision et l'exécution des sorcières par le feu. Kathleen Barry⁴⁶ évoque le contrôle mâle de la prostitution et la traite des blanches.

On s'est interrogé sur l'origine historique ou culturelle de la subordination. Jaggar répond à la question par cet extrait de «The Feminists» :

«All political classes grew out of the male-female role system, were modeled on it, and are rationalized by it and its premises. Once a new class system is established on the basis of this initial one,

the new class is then used to reinforce the male-female system...

The pathology of oppression can only be fully comprehended in its primary development: the male-female division. Because the male-female system is primary, the freedom of every oppressed individual depends upon the freeing of every individual from every aspect of the male-female system.»⁴⁷

Indépendamment de cette question, Jaggar est d'avis que les féministes radicales s'accordent à penser que la domination mâle est à la racine de plusieurs autres formes d'oppression affectant des individus et des classes d'individus. Cette oppression se maintiendra, selon le féminisme radical, aussi longtemps que la femme sera subordonnée, car sa subordination est génératrice de toutes les formes d'oppression. La domination mâle et le patriarcat sont synonymes dans le discours féministe radical. Du patriarcat antique, on a peut-être retenu quelques aspects, mais on conçoit le patriarcat comme désignant tous les systèmes de domination mâle. À partir de là, on diffère sur l'aspect que prendra la société reconstruite, et sur sa gérance. Le matriarcat offre sa candidature sous les traits de la Mère de la Nation. Autre visage : celui d'un système qui a «féminisé» les valeurs masculines. Pour Barbara Love et Elizabeth Shanklin, le matriarcat :

«...is "a society in which production serves the interests of reproduction; that is, the production of goods is regulated to support the nurturance of life." "By 'matriarchy' we mean a society in which all relationships are modeled on the nurturant relationship between a mother and her child.»⁴⁸

Cette vue du matriarcat est incompatible avec une société d'individus sans genre ni sexe, mais encore là, on se divise sur son aspect. Monique Wittig ne voit pas qu'on puisse encore parler d'une société d'individus sans sexe. Même la lesbienne n'est pas une femme. En somme, son idéologie tient de ce que le sexe n'a jamais existé. On est et on a toujours été purement et simplement des êtres humains. Supprimer le sexe, c'est présupposer qu'il ait existé à l'origine.

Face à ce qui divise les féministes radicales, il ne peut y avoir de stratégie commune de redressement; aussi en dénombre-t-on plusieurs. Développer une culture féminine exempte de graffiti mâles en est une. Mary Daly postule que l'une des conditions de l'éclosion de cette culture est le rejet de la féminité créée par le patriarcat. À côté de la culture, il y a le pratico-pratique, c'est-à-dire ce qui amène à penser que la femme devrait créer son propre commerce, sa propre industrie, son artisanat, sa littérature et ses médias de communication. Jaggar exposera plus en détail ces stratégies dans sa présentation des politiques du féminisme radical. Insistons quand même sur le déplacement qui se fait par rapport au centre de gravité marxiste de l'évolution : ce centre est désormais la reproduction, et la production se situe dans son champ magnétique. Sur ce sujet, Jaggar conclut :

«This view [la politisation du domaine privé] has obvious implications for feminist strategy. Rather than organizing around conventional political or economic issues, it implies that feminists should concentrate their main efforts on transforming sexual and procreative practices, since these constitute the material base of women's subordination. On this view, "sexual politics" means not only that the relations between the sexes are political; it means also that any permanent and far-reaching change in that political situation requires a transformation of human sexual arrangements.» (p. 105)

3.2.3 Critique de la conception féministe radicale de la nature humaine

Jaggar ouvre sa critique de la conception féministe radicale de la nature humaine par une reconnaissance de l'apport positif de cette orientation grâce à l'accent qu'elle met sur l'impact politico-économique de la différence des sexes. Par-delà certaines dissidences internes, la société qu'elle envisage en sera une composée d'hommes et de femmes et non pas d'androgynes. Bien que ce soit là un beau projet, il y manque, selon Jaggar, un recul historique essentiel à la compréhension que l'évolution de l'être humain se fait par la dialectique avec un milieu social. Elle utilise le différend qui a opposé Firestone et la relève radicale pour appuyer une thèse qu'elle développera dans son traitement du féminisme socialiste. Firestone reconnaît que le déterminisme biologique a favorisé la domination mâle, mais elle fait confiance à la technologie moderne pour modifier les règles du jeu. C'est précisément cette confiance en la science qui a effarouché la relève, car cette science était l'arme du mâle

dominateur pour détruire l'environnement et fabriquer des engins de guerre. On ne pouvait acheter cette marchandise, et on lui a préféré les épousailles avec la nature, et par conséquent une forme d'acceptation du déterminisme biologique. Selon Jaggar, une conception réaliste de la nature humaine refuse une démarcation nette entre la nature et la culture. Au surplus l'aversion des radicales pour les sciences prétendument mâles est de nature à perpétuer l'idéologie du caractère naturel de la domination mâle. Sa critique consistera donc à réfuter le déterminisme biologique tel que conçu par le féminisme radical, puis à souligner l'interaction de l'être et de son milieu, et, à partir de cette interaction, à suggérer une théorie politique favorable à la femme.

3.2.3.1 Le déterminisme biologique

Toute discussion sur le déterminisme biologique doit partir de ce postulat que la vie humaine est forcément déterminée par l'instinct de survie : on doit se vêtir, se loger et se nourrir, on doit aussi se reposer. L'extension qu'on a faite de ce matériel de base a porté sur des comportements antisociaux comme le crime, la pauvreté, l'ivrognerie et, bien sûr, la domination mâle. Sans doute ces comportements

intéressent-ils les sociologues et les politicologues. En autant qu'on travaille sur les causes qui ont provoqué ces comportements et sur les correctifs possibles et susceptibles d'atténuer leurs effets négatifs, tout va bien. Malheureusement, cet exercice reconnaît trop souvent dans ces comportements une forme de déterminisme et porte au fatalisme : on ne pourrait qu'atténuer ou neutraliser les effets d'un mal incurable.

Sur le plan plus universel de la domination mâle, il y a matière à contester le déterminisme biologique en adoptant la méthode de Margaret Mead⁴⁹ : si les anthropologues parviennent à découvrir une société qui échapperait à ce qui est tenu comme biologiquement déterminé, on aura réussi. Jaggar croit que la femme verrait mieux que l'homme une réalité qui s'oppose à celle communément perçue, et elle s'en explique :

«Without a feminist consciousness, investigators may simply fail to see that rape and warfare are not universal, or that primitive women and their children do not depend for survival on the food supplied by men.» (p. 107)

Par ailleurs, il y a danger d'universaliser une cause discutable, par exemple la relation de cause à effet qu'établit Goldberg⁵⁰ entre la testostérone et l'agressivité du mâle : c'est confondre la domination et l'agressivité. Beaucoup de femmes sont agressives sans pour autant vouloir dominer. Jaggar estime que Goldberg ne fournit aucune preuve de l'agressivité naturelle du mâle. Enfin, le comportement des animaux

donne lieu à tout un éventail de comparaisons avec celui des humains, mais ne peut servir de base à des conclusions sérieuses car tous ces comportements sont purement déterminés alors que ceux de l'être humain sont conditionnés par une énorme variété de facteurs extérieurs à sa constitution biologique.

L'acharnement des féministes à rechercher des failles dans le déterminisme biologique pour expliquer la subordination de la femme les fait le plus souvent tirer dans l'eau. Jaggar en dit ceci :

«No matter how successful feminists may be in identifying flaws in specific biological determinist arguments, a persistent worry always remains. For, no matter how decisive feminist refutations of specific arguments may be, they always leave open the possibility that a valid form of biological determinism may be invented.» (p. 108)

Ce serait, selon elle, dans ce qu'on appelle l'environnementalisme qu'on trouverait une approche plus conforme à la dialectique de l'être humain et de son milieu. Les environnementalistes conçoivent l'esprit humain comme une toile vierge sur laquelle s'impriment les expériences qui seront vécues. Il y aurait là une explication qui soulève plus de questions qu'elle ne résout de problèmes.

Toutes ces préoccupations sur le déterminisme biologique pourraient se résoudre par l'utilisation du matérialisme historique. Jaggar

s'en sert, mais elle l'élargit en faisant reposer l'évolution sur l'universalité des facteurs qui modifient spatio-temporellement l'être biologique. Elle illustre son propos par une série de considérations sur le sexisme, la taille des hommes et des femmes, l'alimentation, les pratiques de reproduction, et la liste de ces considérations n'est pas exhaustive. Les cas qu'elle expose aident à mieux comprendre la dialectique de l'être et de son environnement humain et naturel. Par exemple, il ne faut pas considérer les us et coutumes d'une société dont la fiche est tirée des archives de l'histoire comme fixés par ce qu'on croyait relever du déterminisme, alors que la fiche d'une autre société présenterait des us et coutumes tout à l'opposé. La morphologie du corps de la femme n'est pas un archétype. Ce corps a pu ressembler à celui du mâle au point de s'y méprendre. L'alimentation a pu déterminer la taille des individus et leur longévité à différentes époques. Leurs conditions de vie dans un milieu donné en ont fait des faibles ou des forts. Des circonstances favorables ou défavorables ont créé des êtres vertueux ou vicieux, courageux ou lâches. L'éducation est communément admise aujourd'hui dans les différentes tendances féministes comme cause du modelage de la femme et de l'homme. En somme, le déterminisme biologique n'exclut pas, comme chez les animaux, le généreux apport de l'être humain dans l'évolution de sa nature.

La réflexion ci-dessus est certainement marginale par rapport à celle de Jaggar, mais elle converge vers une thèse dont elle expose l'essentiel dans l'extrait suivant :

«A historical and dialectical conception of human biology sees human nature and the forms of human social organization as determined not by our biology alone, but rather by a complex interplay between our forms of social organizations, including our type of technological development, between our biological constitution and the physical environment that we inhabit.» (p. 110)

Il n'y a donc pas de cloison étanche entre la nature et la culture. Dorothy Dinnerstein, auteure citée avec approbation par Jaggar, va jusqu'à penser, aussi paradoxal que cela puisse paraître à première lecture, que l'être humain est naturellement non naturel. Un extrait de son discours vaut d'être reproduit :

«Humans are by nature unnatural. We do not yet walk "naturally" on our hind legs, for example: such ills as fallen arches, lower back pain, and hernias testify that the body has not adapted itself completely to the upright posture. Yet this unnatural posture, forced on the unwilling body by the project of tool-using, is precisely what has made possible the development of important aspects of our "nature": the hand and the brain, and the complex system of skills, language, and social arrangements which were both effects and causes of hand and brain. Man-made and physiological structures have thus come to interpenetrate so thoroughly that to call a human project contrary to human biology is naive: we are what we have made ourselves, and we must continue to make ourselves as long as we exist at all.»⁵¹

Forte de cette citation, Jaggar est d'avis que la thèse du déterminisme biologique est plus incohérente que fausse. Si on s'attarde au déterminisme ou à l'influence sociologique, on ne doit jamais perdre leur interaction de vue :

«It does mean [l'incohérence], however, that we cannot talk about human biology, any more than about any other aspect of human beings, in isolation from a social context. In ordinary life, the social context is taken for granted, but it must be identified explicitly when we attempt to make theoretical generalizations about men and women, their needs, abilities and limitations. For human needs, abilities and limitations exist only in a certain social context. Human nature is both historical and biological, and the two aspects are inseparable.» (p. 111)

Il est vrai que cette dialectique se heurte au mur du biologiquement impossible, mais ce mur s'écroule constamment sous les coups de la découverte de nouveaux moyens d'action.

Appliquée à la division sexuelle du travail, la dialectique être-environnement social inverse les rôles de la biologie et de la subordination. Pourquoi ne serait-ce pas la subordination plutôt que la biologie qui serait la cause de la faiblesse physique relative de la femme? Quoi qu'il en soit, la division du travail a certainement empêché la femme de développer une force physique comparable à celle de l'homme, et il reste beaucoup à réfléchir sur les causes de la subordination.

De tout ceci se dégage l'idée que la séparation des domaines public et privé s'inscrit dans le cadre de tous les phénomènes. Ils naissent du concours de la biologie et de la sociologie. La grande faiblesse du féminisme radical est donc une concentration si forte sur le déterminisme biologique qu'elle occulte l'apport sociologique à la subordination de la femme.

3.2.3.2 La psychologie du féminisme radical

Les féministes de la première heure ont oeuvré à une époque où l'oppression de la femme n'avait fait l'objet d'aucune théorie politique. Elle était même étrangère à la politique. Leur réflexion les a amenées à conclure à un système qui a toujours subordonné la femme à l'homme. À cet égard, on se souviendra que Jaggar estime qu'une trop forte généralisation d'un phénomène entraîne la méconnaissance de ce qui lui échappe ou de ce qui le contredit. Dans cette optique, elle soupèse le pour et le contre de l'archétype féminin créé par le féminisme radical : il permet de mieux comprendre le psychisme de la femme. Il n'en relève pas moins d'une psychologie simplifiée et politiquement inacceptable.

Malgré l'absence d'une théorie commune sur la nature de la femme, les radicales sont d'accord sur le principe que la domination mâle a atrophié son corps et son esprit. Peut-être serait-il plus juste de dire qu'elle a freiné l'évolution de ses facultés physiques et mentales. Quoi qu'il en soit, c'est un fait unanimement constaté que la culture mâle

s'insinue dans tous les aspects de la vie humaine. Toute tentative de lui enlever un peu d'espace pour y loger une culture féminine devient donc un tel défi que celles qui oseront le relever passeront aux yeux des conservateurs pour des lesbiennes, et même pour des démentes.

Ceci dit, Jaggar procède à l'analyse des théories avancées par le féminisme radical sur la psychologie humaine. Elle approuve la partie de sa théorie portant sur le potentiel psychique égal de l'homme et de la femme, puis elle examine les portraits psychiques exposés par ce féminisme.

C'est un monstre misogyne qui a servi de modèle au portrait du mâle. Jaggar trouve ce portrait irréaliste. Il y a trop d'exceptions pour en arriver à une telle horreur. On ne saurait reconnaître sans une preuve solide, que le mâle soit né monstre. Par contre, le portrait de la femme est plus réaliste malgré ses défauts. Son aptitude à la «nurture» y apparaît. On y a bien dégagé une énergie particulière longuement méconnue, mais le regard traduisant sa souffrance serait parfaitement réussi. Dans l'ensemble, il correspond davantage au modèle. On y retrouve la fausse conscience, mais aussi des traits de beauté dans certaines formes qu'on avait auparavant trouvées laides.

Ce portrait de la femme n'est pourtant pas complet. Il est celui de la bourgeoise blanche qui ignore la perception différente du monde par les femmes de classes et de races différentes. C'est aussi celui de l'innocente victime impuissante à opposer une résistance à l'oppression mâle qui la diminue. Jaggar résume sa critique dans l'extrait suivant :

«By portraying women as helpless victims, it seems to me that some radical feminists have overemphasized men's control over women's minds and in this way may have unwittingly reinforced the power of those whom they wish to subvert.» (p. 115)

On se souviendra aussi de la façon dont le dualisme métaphysique exalte la raison et lui subordonne l'émotion. Jaggar reproche aux féministes radicales d'identifier la raison à la dimension instrumentale qui a permis l'éclosion de la révolution scientifique du 17^{ième} siècle. Que la femme soit sensible, émotive, empathique, cela ne l'empêche pas d'être raisonnable. On ne peut substituer ces prédispositions naturelles à la raison, car elles sont trop liées à des normes sociales variables.

Conclusions :

«A more fruitful approach for radical feminism would be to reject the dominant conceptions of reason, of emotion and of the relation between them and instead to develop new conceptions that would be more coherent, comprehensive and appropriate to feminist values.» (p 116)

3.2.3.3. L'universalisation et la catégorisation sociale

Les apports positifs du féminisme radical sont mitigés par une négligence à tirer profit de la leçon qu'offre l'histoire. Ce féminisme aide à l'émancipation de la femme en politisant la reproduction et en dévoilant certaines causes de la subordination de la femme. Pourtant, il en est de sa théorie politique comme de celle de la nature humaine : le manque de recul historique et une trop forte adhésion au caractère naturel de la division du travail lui font donner au mâle tout le crédit de la culture.

Jaggar dénonce la généralisation à outrance de l'universalité de la domination mâle, et sa méprise concernant la nature du patriarcat ancien. De plus, elle est d'avis que l'unification par les radicales de toutes les femmes dans une seule classe d'opprimés a l'inconvénient de les priver du support des autres classes d'opprimés.

Le patriarcat ancien a été un système d'organisation spéciale propre aux nomades pastoraux. Le féminisme radical, ne retenant de ce système que le rôle qu'y jouait le mâle, lui a donné l'ampleur d'une domination mâle universelle : c'était méconnaître le contenu et la forme de l'hégémonie mâle patriarcale, et concéder au mâle des crédits injustifiés. Jaggar s'appuie sur plusieurs passages d'un ouvrage de M.Z. Rosaldo pour estimer que l'identification de la domination mâle au patriarcat sans tenir compte des contextes historiques particuliers amène

à justifier cette domination par le déterminisme biologique. Pourtant, l'histoire enseigne que des hommes et des femmes ont, tour à tour, ou ensemble, marqué la politique et l'économie. À certaines époques, on a pu reconnaître à la femme une force là où on n'avait auparavant vu que faiblesse. Et encore là, selon Rosaldo, le plus notoire c'est que, malgré sa présence ponctuelle sur la scène politique, la femme est demeurée assujettie à des systèmes qui l'ont privée de l'autorité, des privilèges et de l'estime dont ont toujours joui les hommes.

Toujours d'après Rosaldo, la subordination de la femme n'est pas un phénomène isolable, trop la généraliser conduit à une vaine recherche de son origine :

«To look for origins is, in the end, to think that what we are today is something other than the product of our history and our present social world, and, more particularly, that our gender systems are primordial, transhistorical, and essentially unchanging in their roots. Quests for origins sustain (since they are predicated upon) a discourse cast in universal terms; and universalism permits us all too quickly to assume – for everyone but ourselves perhaps – the sociological significance of what individual people do, or even, worse, of what, in biological terms, they are.»⁵²

Jaggar est d'avis que la domination mâle se maintient grâce au leurre du statisme des institutions mises en place dès l'origine de l'homme :

«In other words, if we attempt to abstract "patriarchy" from the specific social practices through which men dominate women, we lose the history and only an ahistorical biology seems to remain. Thus an ahistorical conception of patriarchy or male dominance and an ahistorical conception of human nature reinforce each other and together encourage biological determinism. The appearance of universality is in fact part of the ideology by which contemporary male dominance sustains itself.»
(p. 117)

Enfin, dans la mesure où le féminisme radical entend que la division classiale des hommes et des femmes profite au mâle, on n'a rien à dire si ce n'est que c'est réduire de beaucoup le problème de l'oppression universelle. Des hommes et des femmes sont opprimés par le racisme et par l'impérialisme économique. Ils le sont par l'intelligentsia mâle blanche. Il ne faut pas mettre tous les oeufs dans le même panier. Des classes de femmes en oppriment d'autres. L'oppression des noires et des démunies n'est pas la même que celle qui accable la bourgeoise blanche. Barbara Ehrenreich exprime bien ces nuances :

«There is something timeless and universal about women's oppression [but] it takes different forms in different settings, and . . . the differences are of vital importance. There is a difference between a society in which sexism is expressed in female infanticide and a society in which sexism takes the form of unequal representation on the Central Committee. And the difference is worth dying for.»⁵³

Jaggar termine en remarquant que le cadre du féminisme radical s'élargit par une prise de conscience d'autres phénomènes d'oppression

et par la reconnaissance de la solidarité de tous les opprimés en vue du renversement de l'intelligentsia qui détient le pouvoir et l'argent.

3.2.4 LES POLITIQUES DU FÉMINISME RADICAL

Il sera traité des politiques du féminisme radical en trois grandes parties, soit ses valeurs politiques, son analyse de l'oppression et ses projets de réformes.

3.2.4.1 Les valeurs politiques du féminisme radical

Le renouvellement d'une société ne peut s'opérer sans un renouvellement de l'être. L'éducation est donc au coeur de toute révolution sociale. Le féminisme radical s'est attelé à la tâche en partant de la procréation même. Le mâle a toujours été procréateur, mais ce fut toujours à la femme de s'occuper du nourrisson. Plus tard, l'enfant s'intègre dans un système d'éducation visant à en faire un père ou une mère. Au foyer, une hiérarchie s'est établie, où le père a subordonné la mère et l'enfant. Cette subordination, attribuable à la division des tâches, est à la racine de toutes les autres formes de subordination et de la division des cultures; la culture visible, où le mâle, indépendamment des nationalités, imprègne tous les aspects de la vie, et la culture invisible mais réelle de la femme au service de son conjoint et de la famille. On vit donc dans une société hiérarchisée dont le noyau se compose de deux

éléments d'inégale valeur. C'est ce noyau que le féminisme radical veut reconstituer en vue de renouveler la société.

La culture mâle a toujours cohabité avec la culture féminine, mais elle a toujours ignoré son véritable potentiel et elle en a fait l'accessoire du principal. Le féminisme radical ne peut plus supporter cet ostracisme. Il a entrepris une révision des valeurs humaines et une politisation du domaine privé, créé de toute pièce par le patriarcat. Une simple accession à la sphère publique, comme l'entendent les féministes libérales et les féministes marxistes, ne suffit pas à l'épanouissement de la femme . L'actualisation de ce potentiel ne s'arrête pas à faire ce que l'homme fait déjà, il consiste à faire ce que la femme, en tant que telle, peut accomplir en utilisant les richesses que la nature lui a prêtées. C'est par la mise à profit de ces richesses qu'elle doit développer une culture trop longtemps comprimée et limitée au domaine privé. Elle se développera par l'exploitation de valeurs humaines universelles. Tout n'est donc pas à rejeter dans la culture mâle. Ce qui importe, c'est l'autonomie des cultures, et on ne peut y parvenir sans écorcher au passage la culture traditionnelle. Une redéfinition des valeurs s'impose. La force, le courage et l'honneur sont des vertus communes à l'homme et à la femme, mais l'homme les a utilisées dans les exploits guerriers, dans le duel et dans la vengeance. Par ailleurs, des vertus comme la compassion, la soumission, le service et la nurture ont été considérées

comme des vertus typiquement féminines. La force, le courage et l'honneur de la femme consistaient à bien servir un seul maître. Sa révolution impose une sorte de retraite où la femme, isolée de la culture mâle, développera la sienne propre. La sororité envisagée par le féminisme radical est de nature à promouvoir les dons particuliers de chaque femme, elle est très différente des regroupements fraternels des hommes où chaque individu se fond dans l'idéologie prédominante.

Le slogan «le personnel est politique» s'oppose à ce machiavélisme qui sépare les vertus personnelles des vertus civiques.

3.2.4.2 L'analyse de l'oppression (contrôle mâle du corps de la femme)

Il semble bien que la loi du plus fort ait favorisé le patriarcat. Les classes dirigeantes sont issues de la compétition entre les forts, mais celle-ci a aussi profité de la capitulation des faibles. La paresse, l'ivrognerie, la débilité mentale et physique, l'immaturité, l'absence de culture et la barbarie sont autant de facteurs qui ont ouvert la voie aux assoiffés de pouvoir.

L'intelligentsia dominatrice est astucieuse. Elle exalte les vertus de la femme pour lui faire oublier son oppression. Il en résulte la réalité distordue de la femme essentiellement mère, esclave sexuelle dont le

visage correspond au sceau que le mâle a imprimé sur sa cire chaude. Maternité forcée, esclavage sexuel et contrôle du corps de la femme, tels sont les trois thèmes que Jaggar expose dans son analyse de l'oppression par le féminisme radical.

3.2.4.2.1 Maternité forcée

L'une des causes de l'oppression de la femme est sa réduction à la dimension de mère. Elle trouve donc son utilité dans la procréation, et il n'y aurait là rien de répréhensible si ce n'était que le système la force à procréer.

Certes, la femme est libre face au mariage. Elle se marie par amour, mais aussi, sinon exclusivement, pour s'assurer une sécurité économique. Si elle demeure célibataire, elle est mal vue.

Selon les us et coutumes qui ont longtemps prévalu, le but premier du mariage est la procréation. Ainsi découragera-t-on l'avortement et la contraception en rendant ces pratiques difficiles. Le patriarcat nous a habitués à concevoir la maternité comme la principale source d'épanouissement de la femme, ce qui peut être juste, mais ce bouquet de fleurs est offert pour faire oublier l'oppression.

La culture mâle accorde au père le contrôle de la famille. La «Reine du foyer» sera chérie de ses enfants jusqu'à ce qu'ils atteignent

l'âge de raison. Dès lors, la mère deviendra à son tour un enfant. On protégera sa faiblesse par une hypocrite galanterie, et on inculquera à l'enfant les valeurs d'une culture qui en fera la relève de son père ou de sa mère, selon qu'il est un garçon ou une fille. Il en résultera une coupure entre leur première formation et une éducation en fonction de leur sexe.

L'utilisation de la femme dans la perpétuation de cette idéologie se nomme, dans le vocabulaire féministe radical, du travail forcé.

3.2.4.2.2 L'esclavage sexuel

L'idéologie patriarcale divise la femme en deux personnes distinctes, la mère et l'être biologique. On a toujours, pour ainsi dire, sacralisé la mère et «profanisé» l'être biologique. Dans les rapports homme-femme, le féminisme radical exploite le thème de la relation dominant-dominé comme une relation maître-esclave. La femme est donc un objet sexuel dépouillé de sa personnalité. L'érotisme est permis au maître sans passer par un contrat d'échange librement consenti. Au travail, la femme doit se maintenir sexuellement attrayante, voire même provocante. Objet sexuel, elle excite la convoitise par une grande diversité de pratiques où le propriétaire utilise son objet comme il l'entend. On peut violer la femme, la prostituer ou s'en servir pour meubler un harem. Elle fait partie du butin de guerre que se partage l'armée victorieuse, mais on enseignera aux soldats comment éviter la contamination.

Croit-on ou veut-on croire que c'est l'appétit sexuel de la femme qui détermine ces pratiques? Certes, on les condamne par des législations, mais une vieille mentalité persiste. L'honneur de la femme n'est pas celui du mâle : il lui est subordonné. On exigera qu'elle soit chaste et fidèle à son conjoint. On protège son corps afin d'éviter de fournir au mâle un produit de seconde main. Le viol se commet constamment par la prostitution publique ou privée; publique dans le vaste marché organisé par le monde interlope, privé dans un mariage qui a longtemps permis au mâle d'imposer à sa guise et impunément des relations sexuelles.

Le mariage, tel qu'institutionnalisé par des législations qui ont longtemps eu cours, a démesurément restreint la liberté de la femme. Malgré leur abolition, la dépendance économique de cette dernière l'a souvent forcée à renoncer au divorce, et elle a continué de suivre son conjoint là où il jugeait à propos de résider.

Dans un autre ordre d'idées, la pornographie est interprétée par le féminisme radical comme l'arme dont se sert le mâle pour faire feu sur la femme. Pour certaines radicales, il sent un impérieux besoin de tout écraser sur son passage. Il est un sadique dont l'érotisme est satisfait par la cruauté et la mort. Kate Millett⁵⁴ a ainsi interprété les romans de D.H. Lawrence, Henry Miller et Norman Mailer : ces écrivains illustrent

comment le mâle se sert de sa sexualité pour déshonorer la femme et s'en rendre maître.

Certaines radicales en sont venues à considérer l'hétérosexualité même comme une forme d'oppression, car on exige de la femme qu'elle soit hétérosexuelle, et une lesbienne, quelle que soit sa valeur, est une anormale, une criminelle et une perverse.

Le point de vue des radicales est donc à l'effet que le patriarcat traditionnel n'accepte la femme que dans la mesure où elle fait partie de son patrimoine comme objet sexuel et esclave sexuel.

3.2.4.2.3 Le contrôle du corps de la femme

Le contrôle du corps de la femme, dans l'optique féministe radicale, signifie le contrôle mâle de la sexualité et de la fécondité de la femme. Il s'agit là d'un agir conforme à la perception que se fait le mâle de la réalité de ce qu'est un homme et de ce qu'est une femme. Cette perception a amené le patriarcat à considérer l'homme comme maître de la femme.

C'est précisément cette conception qui fait bondir le féminisme radical et qui lui inspire une terminologie fondée sur une perception différente de la réalité de ce qu'est l'homme et, bien sûr, de ce qu'est la femme. On peut la résumer en énonçant que l'homme s'est toujours

comporté comme un maître alors qu'il a toujours été un tyran. Il contrôle la fécondité et la sexualité de la femme par un réseau complexe mis en place par sa culture. Artemis March écrit :

«Feminist materialists (Griffin, 1971; Dworkin, 1974, 1977; Brownmiller, 1975; Morgan, 1978; Firestone, 1971) believe that the primary object of patriarchal control is women's bodies/sexuality. They view the exploitation of women as direct, and as physically violent and coercive. Their work points to the patriarchal inseparability of violence and sexuality and most of these writers find that behavior to be motivated by fear/awe/envy/hatred of women. These writers (and I include myself) are more likely to turn to religious and medical institutions and sources as the primary agencies solidifying, enforcing and reproducing male control and misogyny.»⁵⁵

Cet extrait nous montre l'envers de la médaille culturelle humaine. Admettant pour fins de discussions la vérité de ce qui y est écrit, on se demandera s'il s'agit là d'une théorie répondant à la notion qu'on s'est traditionnellement faite de la culture. À cette question, Jaggar répond que la pensée radicale ressemble à une théorie politique dans le sens qu'on lui a traditionnellement donné, mais qu'elle en diffère aussi. Les premières féministes radicales, Ti-Grace Atkinson et Shulamith Firestone, n'ont pas échappé à l'attraction de la culture masculine. Elles n'ont pas redéfini les réalités. Les radicales des années soixante-dix ont pensé autrement. Parce que la théorie relève d'une discipline intellectuelle typiquement mâle, elles ont préféré échapper à la force centripète de la culture mâle en rayant de leur dictionnaire le mot «théorie». Dans une

conversation qu'elle a eue (Jaggar, p. 267) avec Kathleen Barry, Susan Griffin écrit que Kathy (sic) n'aimait pas utiliser le mot "théorie" pour traduire la pensée des radicales, car ce terme impliquait une séparation par la culture mâle de la pensée, du sentiment et de l'expérience.

Au stade où elle en est de l'édification d'une culture féminine libérée des tabous de la culture traditionnelle, la pensée des radicales n'est pas univoque. Elle est plutôt descriptive de la réalité de l'oppression centrée sur le contrôle de la fécondité et de la sexualité de la femme. Le processus ne va pas sans une reconceptualisation des deux réalités masculine et féminine.

Au sein même du radicalisme, le mâle se voit affublé de différents costumes sur la scène de l'humaine comédie : assassin, tortionnaire, sanguinaire, vampire, eunuque de harem, etc. La poésie et la métaphore s'épuisent à décrire ce qu'il est.

C'est donc un jugement des valeurs patriarcales que rend le féminisme radical. Ce jugement les rejette. Il reste à les redéfinir et à dissiper toute fausse conscience. Catherine A. MacKinnon a ces mots qui sortent du cœur de la révolution radicale :

"Sexuality is to feminism what work is to Marxism: that which is most one's own, yet most taken away..."⁵⁶

3.2.4.3 Les réformes proposées

L'analyse de l'oppression par le féminisme radical décrit les frustrations de la femme et commande des correctifs appropriés à la nature et à l'ampleur de ces frustrations. Elles ont pour cause une idéologie sociale désuète et périmée. Il faut lui insuffler un nouvel esprit. Au plus urgent, il faut libérer la femme du contrôle de son corps par le mâle et lui faire prendre conscience de ce qu'elle est et de ce qu'elle vaut. On ne saurait y parvenir sans l'isoler, dans la mesure du possible, de la gent masculine, même sur le plan individuel. L'union fait la force. La culture féminine se développera à la faveur de toutes sortes de regroupements. On doit lessiver les cerveaux pour les disposer à une prise de conscience de la véritable identité de la femme comme être pleinement humain.

Les trois grandes réformes qui font l'objet de la révolution des radicales sont le lesbianisme, la culture féminine et la confrontation avec le patriarcat.

3.2.4.3.1 Le lesbianisme

Dans le vocabulaire féministe radical, «lesbianisme» signifie tout aussi bien les rapports sexuels entre femmes que, plus politiquement, l'abstention de rapports hétérosexuels. Cet isolationisme devrait régler le

problème de la domination faite de dominés. Le lesbianisme a donc un incontestable impact politique et il donne son plein sens au slogan que le personnel est politique. Ne perdons jamais de vue que, pour le féminisme radical, ce sont les relations hétérosexuelles qui fondent l'asservissement de la femme. À cet égard, on considérera même le lesbianisme sexuel comme un défi au patriarcat. On bénira le divorce et le célibat, car le mariage isole la femme et l'empêche de participer aux activités révolutionnaires.

Certes, il y a des dissensions au sein du féminisme radical sur l'image que doit projeter le lesbianisme, mais il faut éviter une extension de sa définition telle qu'on pourrait le confondre avec le féminisme radical. Comme tout part de la sexualité, il ne faut pas la noyer dans une mer idéologique. Il n'est pas question de reléguer le lesbianisme dans les alcôves privées, et de ne le voir que dans une affaire d'individu à individu. Bien au contraire, il doit être reconnu publiquement comme toutes les institutions qui ont pignon sur rue, mais cela ne va pas sans peine. On a voulu remplacer le foyer par les communes de femmes, mais cette initiative était prématurée. Des femmes en sont sorties meurtries. Les autorités publiques y ont dressé l'obstacle de règlements de toutes sortes. On s'est donc rendu compte qu'il fallait y aller graduellement dans l'infusion d'idées et de pratiques nouvelles. Certaines de ces pratiques sont même discutables, notamment le sado-masochisme. Pour certaines

radicales, le sado-masochisme est purement et simplement de la perversion. Pour d'autres, il ne s'agit que d'un jeu qu'on est libre d'interrompre. Il n'y aura de solution à cette question que si on en arrive à conclure sur la pertinence de cette pratique à la stratégie révolutionnaire. Le problème est d'autant plus complexe que le féminisme radical se veut pacifiste. Il lui faut éviter ce qu'il reproche au patriarcat au chapitre de la violence, et à celui de la création de limites d'ordre moral à la sexualité.

3.2.4.3.2 La culture féminine

La culture féminine a ses racines dans les idiosyncrasies de la femme. Le programme révolutionnaire du féminisme radical a pour principal item à son agenda de la faire éclore, condition «sine qua non» du succès de sa révolution. Dans son processus, cette révolution reconstruit l'économie et la politique. Au capitalisme, on substitue un système inspiré du mouvement coopératif, et à l'État, on substitue un système anarchiste d'inspiration socialiste.

Jaggar [p. 276] dresse une liste non exhaustive d'institutions de nature à promouvoir la révolution culturelle entreprise par le féminisme radical. Ces institutions sont nombreuses et ont des objectifs très variés. Outre les communes, dont il a déjà été question, il y a les refuges, les cliniques médicales, le «counselling» et les entreprises commerciales et industrielles. Toutes ces institutions ont en commun de pouvoir répondre à plus que des besoins immédiats. On saisira

toutes les occasions pour conscientiser la femme sur son potentiel et pour lui donner les moyens de l'actualiser.

S'agit-il de refuge pour des victimes de violence, on ne se contentera pas de l'essentiel. On instruira la victime sur des sujets comme la nutrition, et on verra à restaurer sa dignité momentanément perdue. Les cliniques médicales offriront d'avantage à des tarifs réduits. On avisera sur les contraceptifs, l'avortement et la santé physique et mentale. Le " counselling " portera sur les problèmes afférents à la vie en société et en offrira des solutions. On encouragera la femme à devenir commerçante. Son commerce offrira une marchandise qu'on ne trouve pas dans les entreprises commerciales traditionnelles. Enfin le commerce lui assurera l'indépendance économique. L'industrie s'inspirera du mouvement coopératif. La femme y exercera en rotation des tâches administratives : on évitera ainsi une polarisation de la direction, même si des inconvénients risquent d'en résulter. L'important sera d'initier toutes les participantes à toutes les phases de la production et de leur assurer une distribution équitable des profits. Ces quelques exemples illustrent l'idée que chaque rouage institutionnel contribue à former un engrenage destiné à promouvoir la révolution culturelle. Dans son esprit, elle en est une de vie montante et non de stagnation.

Ces modifications profondes de l'économie ne vont pas sans une modification de la politique traditionnelle. L'État a toujours été au centre de la dialectique des besoins et de leur satisfaction. Les institutions qu'il reconnaît reflètent la culture de la majorité de ses ressortissants. Il s'agit donc d'un agent culturel dont le féminisme radical entend se passer. Il se déclare anarchiste. C'est par des institutions opérant à ciel ouvert qu'il entend réformer l'être humain. Son anarchisme reprend à son compte certains thèmes chers à l'anarchisme socialiste, celui de Proudhon qui perçoit l'État comme créateur de crimes et la propriété comme source du vol, et qui reconstruit la société par des communes et des coopératives où s'effectuent des échanges de services et de talents. Jaggar emprunte à Murray Bookchin ce passage :

«It is plain that the goal of revolution today must be the liberation of daily life. Any revolution that fails to achieve this goal is counter-revolution. Above all, it is we who have to be liberated, our daily lives, with all their moments, hours and days, and not universals like "History" and "Society".»⁵⁷

L'être renouvelé ne sera pas l'androgynisme libéral, non plus que le producteur sexuellement anonyme marxiste. Bien au contraire, il sera la femme libre de son destin, être humain complet et politiquement actif.

À ce stade-ci de l'étude de la révolution radicale, on se demandera comment on remplacera l'édifice gouvernemental

hiérarchisé qu'on connaît actuellement. Jaggar en traite dans sa critique du féminisme radical.

4.1.4.3.3 La confrontation avec le patriarcat

Qu'on ait mis seulement dix années à être en mesure d'attaquer le patriarcat et d'espérer l'abattre, voilà de quoi réjouir certaines radicales. Jaggar, plus réaliste, tempère cet optimisme par une vue objective des choses. Le patriarcat a tellement et depuis si longtemps fixé nos mœurs qu'on le considère comme d'ordre naturel. Le féminisme radical n'en attaque pas moins sa forteresse en la minant dans ses fondations. Si on fait feu parfois sur sa muraille, c'est pour projeter un peu de lumière sur ce qui agit dans les ténèbres pour produire les effets que dénoncent les radicales.

La guerre ouverte en est une d'escarmouches. Ses armes sont la propagande et l'activisme. La propagande, par des manifestations, vise des symboles comme le voile islamique, symbole de la toute puissance du patriarcat en Islam, les concours de beauté, symboles de la femme objet sexuel, la pornographie, symbole du sadisme mâle, le Pentagone, symbole de la guerre, et le nucléaire, symbole de la destruction. L'activisme s'inspire des méthodes déjà éprouvées. Il agit par des cellules autonomes regroupant un petit nombre de femmes. On utilisera des acronymes comme raison sociale : "Witch", par exemple, est la "Women's International Terrorist Conspiracy From Hell". On a

critiqué l'absence de structures d'organisation interne de ces cellules, mais un mouvement comme «The Feminists» opère par une organisation démocratique et structurée où les militantes prennent des responsabilités sous la surveillance des plus expérimentées.

À côté de ces organisations opérant à ciel ouvert, il y a l'action individuelle. Le féminisme radical permet que le militantisme des employées s'exerce par des pratiques illégales comme le sabotage de l'outillage ou par des manœuvres visant à diminuer l'efficacité d'une entreprise. L'anarchisme radical ne reconnaît pas la légitimité de l'autorité des tribunaux établis par l'État. Il n'y a pas de désobéissance civile dans le sens traditionnel du mot. Les libérales recommandent la désobéissance civile lorsqu'il leur paraît que l'autorité les a exaspérées. Cette désobéissance ne mérite ce nom que pour celles qui acceptent la légitimité de l'État. Chez les radicales, les «Preying mantises» vouées à la lutte contre la pornographie, sont précisément de celles qui iront jusqu'à commettre ouvertement des actes illégaux.

Jaggar termine en prenant acte de l'espoir des radicales de venir à bout du patriarcat par les armes dont elles se servent, et entrevoit une possibilité que le patriarcat se détruise lui-même pour ouvrir la voie à une société renouvelée grâce aux valeurs politiques du féminisme radical.

3.2.5 Critique des politiques du féminisme radical

La prise de conscience de l'asservissement de la femme a inspiré des politiques isolationnistes jugées nécessaires à sa libération et à la maturation de sa personne, jusque-là mère et compagne de l'homme.

Jaggar reconnaît l'apport précieux des politiques du féminisme radical, mais elle juge qu'il faut d'avantage pour parvenir à la fin proposée. Sa critique porte sur l'absence d'une théorie politique, le contrôle du corps de la femme par le mâle, et le séparatisme.

3.2.5.1 Une pratique sans théorie

Autant par les arts et les lettres que par son analyse de l'oppression, le féminisme radical a bien situé le scénario de la domination mâle, cause de l'oppression universelle et systématique de la femme. Sur le plan théorique, il s'agit là de la phase descriptive d'un phénomène. La réalité y est bien saisie. On a enlevé le masque recouvrant le vrai visage du persécuteur. Son jeu avait toujours porté à croire que sa pénétrante domination était voulue par la nature. Il restait à passer à l'étape suivante, soit la formulation d'une théorie expliquant

comment, pourquoi, et quand le mâle était devenu prestidigitateur et avait hypnotisé la femme pour en faire son esclave et son objet sexuel.

Les premières féministes radicales ont cru que le marxisme pouvait expliquer les causes de l'oppression, mais plus tard, on s'est plutôt penché sur les cas concrets d'oppression et on a voulu s'y soustraire par le divorce, la séparation et le lesbianisme. En supprimant l'objet du rapt, on supprimait le ravisseur. Si, en plus, il fallait développer une théorie, elle ne saurait être formulée selon les critères traditionnels.

Jaggar voit là une lacune sérieuse. Une théorie inspirée par le ressentiment, l'émotivité, voir l'empathie avec la nature, n'atteint pas le mal à sa racine. Les solutions seront toujours ponctuelles. Elle reproche à Lynne Farrow [pp. 288-89] de s'épuiser à étudier les symptômes du mal au lieu de consacrer son énergie à travailler sur ses causes.

Jaggar est assez réaliste pour penser que la théorie et l'activisme ne peuvent libérer la femme. Pour autant que ce puisse être une théorie, celle du féminisme radical porte sur le diagnostic du mal et sur un traitement qui affaiblit le virus sans l'éliminer, en sorte qu'il peut toujours récidiver.

Sur le tout, elle conclut :

«Another way of putting this point is to say that the radical feminist analysis provides a redescription of women's reality, a redescription that is not theory-neutral but that is also not theoretically complete or adequate because it does not provide a causal explanation of the reality that it describes. It is static rather than dynamic; it presents a still rather than a motion picture.» [p. 289]

3.2.5.2 Le contrôle du corps

Le contrôle de son corps par la femme, selon le radicalisme, présuppose qu'elle soit libre de disposer de sa sexualité comme elle l'entend et tout aussi libre d'enfanter. Jaggar trouve cette notion du contrôle trop limitative. Un objectif plus valable est le contrôle de la vie, et elle s'en explique.

Toutes les femmes ne veulent pas ou ne peuvent pas s'isoler dans le lesbianisme au sens étroit ou large du terme. Des contraintes d'ordre économique ou classial les maintiendront dans le giron de ce que le féminisme radical nomme l'esclavage sexuel. Certaines femmes voudront être mères, et la maternité est non seulement un épanouissement, mais le résultat du libre exercice de leur sexualité. Le vase clos du lesbianisme n'est donc pas toujours souhaitable.

Pour toutes sortes de raisons, beaucoup de femmes continueront de vivre en milieu patriarcal et d'en subir tous les inconvénients. Le lesbianisme s'offre d'avantage aux jeunes et peu aux plus âgées trop dépendantes économiquement pour se séparer. Les cultures nationales et religieuses peuvent aussi décourager ou réprimer toute aspiration à l'évasion. Il ne saurait d'ailleurs y avoir pleine maîtrise du corps. Où qu'elle soit, la femme reste toujours exposée au viol et à la pollution.

Enfin, cette concentration sur la sexualité n'est pas de nature à briser l'image de la femme comme principalement sexuelle et peu encline à développer ses facultés supérieures. On n'est pas nécessairement au courant des louables efforts du féminisme radical pour libérer la femme et promouvoir sa personnalité.

3.2.5.3 Le séparatisme

Malgré l'apport positif du séparatisme à la culture féminine, il demeure très problématique. Sa réussite dépend d'une très forte adhésion au projet des femmes et, peut-être aussi, des classes défavorisées, mais cette adhésion est loin d'être acquise. On se divise même sur la question de savoir si oui ou non le recours à la force s'impose pour déloger la culture mâle.

Jaggar a recours à des féministes qui s'opposent à l'idée de généraliser l'oppression de la femme. Elles trouvent le féminisme radical sexiste et classial pour deux raisons : d'abord parce qu'il méconnaît l'intérêt commun des hommes et des femmes des classes laborieuses à lutter pour dépasser le seuil de la pauvreté, et celui des classes ethniques à lutter contre la discrimination.

Jaggar ne voit pas que le commerce et l'industrie tels qu'envisagés par le féminisme radical aient les reins assez solides pour abattre ce qui a depuis toujours fait ses preuves. La clientèle est restreinte, en sorte que les coûts de fabrication entraînent des prix de vente au détail trop élevés. Après l'échec de plusieurs commerçantes et industrielles, on en est venu à se demander s'il ne valait pas mieux s'enligner sur les pratiques traditionnelles.

Par ailleurs la production littéraire et artistique est de nature à éveiller la femme et à lui ouvrir de horizons, mais il s'agit là d'une arme peu efficace contre les préjugés qui ont fait la force du patriarcat.

Le féminisme radical a ce défaut de ne pas planifier systématiquement la réforme de la société et de croire qu'elle se renouvellera par la méthode empirique de la solution à la pièce des problèmes.

Par ses politiques actuelles, le féminisme radical est incapable de recruter suffisamment de sympathisants pour ébranler le patriarcat. Le séparatisme n'est efficace que s'il soulève un mouvement de foule chez les opprimés. Jaggar termine par l'opinion très à propos d'une noire, Pat Parker :

"Black people alone cannot make a revolution in this country. Native American people alone cannot make a revolution in this country. Asians alone cannot make a revolution in this country. Chicanos alone cannot make a revolution in this country. White people alone cannot make a revolution in this country. Women alone cannot make a revolution in this country. Gay people alone cannot make a revolution in this country. And anyone who tries it will not be successful."⁵⁸

4. Le féminisme socialiste

Dans les années '1970, des féministes de tendance marxiste se sont regroupées pour synthétiser les apports marxistes et radicaux à la libération de la femme. Elles ont développé une théorie de la nature humaine en utilisant l'outil du matérialisme historique. Les radicales avaient raison de superposer la reproduction à la production, mais elles avaient tort d'expliquer la subordination de la femme par le déterminisme biologique. En dépit des différents courants d'opinion qui divisent les socialistes, Jaggar accorde sa préférence à leur tendance à cause de son épistémologie marxiste.

Fidèle à sa méthode, elle traite d'abord de la conception féministe socialiste de la nature humaine, fondement de sa théorie politique, et en fait la critique. Dans un autre chapitre, elle expose les politiques et les projets de réformes du féminisme socialiste, et en fait également la critique.

4.1 La nature humaine

Marx et Engels ont élargi l'horizon de l'ontologie par leur thèse sur la constante évolution de la nature humaine. Le féminisme socialiste les suit sur cette voie jusqu'à l'endroit où il en emprunte une autre, plus large

et plus susceptible de pousser l'évolution de la nature humaine jusqu'à son accomplissement.

Selon la vision du marxisme, l'humanité a poursuivi son évolution par la " praxis ", cette interaction de l'être et de son environnement. La dualité de l'être humain a d'abord donné lieu à une division sexuelle, puis à une division classiale des tâches. Il y eut, et il y a encore une classe qui contrôle la production et une classe de producteurs soumise à ce contrôle. Comme cette division des classes est aliénante pour les membres de chacune, la solution marxiste a été de créer une seule classe de producteurs capable de gérer la production de façon à la rendre accessible à tous. Ces producteurs porteraient le même vêtement de travail indépendamment de leur sexe et, de retour au foyer, l'enlèverait pour en revenir à leur nudité essentielle et procréer. Force est de conclure qu'un tel système subordonne en importance la reproduction à la production.

La voie plus large sur laquelle s'est engagée le féminisme socialiste ne subordonne pas la production à la reproduction. Aussi longtemps qu'on avait marché sur le sentier battu par le mâle, on avait pu croire qu'en vertu de la constitution biologique de l'être humain, le mâle était naturellement préposé à gérer le domaine public et la production, et la femme, le domaine privé et la reproduction.

À ce prétendu déterminisme biologique, les socialistes et les radicales opposent que la division des domaines public et privé ne repose pas exclusivement sur la division sexuelle des tâches imposée par la nature. Elles constatent que la femme a toujours été présente sur le marché du travail et qu'elle l'est plus que jamais, en sorte que le seul domaine vraiment privé est celui de la stricte procréation.

Dans L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État, version en langue anglaise, Engels écrit :

«The social organization under which the people of a particular historical epoch and a particular country live is determined by both kinds of production: by the state of development of labor on the one hand and of the family on the other.»⁵⁹

Une première lecture de cette proposition semble consacrer la parité des déterminants. Quoi qu'il en soit, les socialistes et les radicales sont d'avis que le personnel est politique et qu'on doit inverser l'ordre de la subordination de la production et de la reproduction.

Engagé sur la voie large, le féminisme socialiste laisse les marxistes et les radicales se débrouiller avec une division sexuelle des tâches, fondement de l'antagonisme classial et sexuel, et découvre une division des tâches au sein même de la production. Ce sont les

mâles blancs qui contrôlent la production des producteurs recrutés chez les femmes, les groupes ethniques et les pauvres.

La fierté féminine, blessée par des tâches subalternes moins bien rémunérées, entraîne dans son sillon toutes les victimes de la discrimination pratiquée par le capitalisme mâle blanc. L'idéal est désormais le développement intégral de la personne et sa pleine liberté. Ainsi s'en exprime Jaggar :

«Consequently, the socialist feminist ideal of human well-being and fulfillment includes the full development of human potentialities for free sexual expression, for freely bearing children and for freely rearing them.» [p. 131]

Le visage naturel de la femme est celui d'un être humain libre. Elle a été doublement aliénée : au foyer, par son conjoint, et au travail par son employeur. C'est cet horizon de la liberté qu'elle voit se découper à l'aurore d'un jour nouveau. Le spectroscope décomposant la lumière blanche lui révèle une couleur qui avait échappé jusque là à l'observateur mâle, celle des immenses possibilités d'une technologie maintenant à la portée de la femme et qui lui permettra de renouveler une société hypothéquée en faveur du mâle blanc.

4.2 La théorie politique

Une théorie politique propose une médication appropriée au malaise qui a été diagnostiqué. Le malaise lui-même laisse voir des symptômes. Nous avons vu que celui de la subordination de la femme a fait l'objet de différents diagnostics. Pour n'avoir pas observé les mêmes symptômes de subordination, les diagnosticiens ont ouvert à des théories différentes. Jaggar expose la théorie politique du féminisme socialiste en la confrontant avec celles des autres tendances sur les trois thèmes du cadre conceptuel, du fondement économique de la société, et de la séparation des domaines.

Le cadre conceptuel

Selon le marxisme traditionnel, l'antagonisme des classes économiques a pour cause les surplus de production devenus possibles par l'assujettissement de la main-d'œuvre à ceux qui contrôlent la production. Ceux-ci s'enrichissaient aux dépens de la main-d'œuvre, et c'est ce que le marxisme dénonce comme de l'exploitation. En principe, le marxisme conçoit toutes les formes de travail comme une production, y compris la reproduction. En pratique cependant, seul le travail producteur de biens de consommation relève de l'économie. L'économie d'une société correspond et à l'organisation de la production et à l'interaction d'un

pouvoir politique donné avec cette organisation. L'infrastructure d'une société est donc un système d'organisation de la production : elle est essentiellement économique et la reproduction y est subordonnée.

Le féminisme socialiste ne voit pas les choses de cet œil. Il a entrepris de redorer le blason de la reproduction en restaurant sa dimension politico-économique. Il s'emploie à démasquer un patriarcat qui a toujours planifié les naissances en fonction de ses intérêts. Marx en était bien conscient lorsqu'il reprochait aux capitalistes de profiter du travail non rémunéré de la femme au foyer. La grossesse, l'allaitement et le nombre limité d'enfants que la femme peut enfanter sont considérés par les socialistes comme des facteurs très importants dans la production. On a tué des femmes pour n'avoir donné naissance qu'à des filles. L'histoire nous apprend qu'on a régularisé les naissances et que le mariage a été institutionnalisé pour les contrôler.

Enfin, élargissant l'idéologie marxiste par l'addition de la classe des femmes, le féminisme socialiste s'associe au féminisme radical pour démontrer que les classes dirigeantes sont dominées par les mâles. Aussi bien dans le domaine privé que dans le domaine public, il y a une subordination d'une classe de personnes à une autre. L'antagonisme classial des sexes apparaît désormais au grand jour, ce qu'exprime Jaggar dans ce constat :

«To the extent that women and men have stood in different relations to the productive resources of society, this struggle may be viewed as a class struggle.» [p. 136]

Contrairement au féminisme radical, le féminisme socialiste ne subordonne pas la production à la reproduction. La reproduction est en partie déterminante de la production et en partie déterminée par elle. La réalité que le féminisme socialiste observe à travers l'histoire est donc une double subordination de la femme en tant que membre actif de la classe des producteurs et membre actif de la classe des femmes. Il utilise la méthode du matérialisme historique pour expliquer la subordination. Il exploite la portée politico-économique de la reproduction et propose une réorganisation des systèmes en cours sur ces sujets.

4.2.2 Le fondement économique de la société

Quel est le fondement économique de la société ? La réponse à cette question divise la théorie politique en autant de théories particulières fondées sur des conceptions différentes des deux piliers sur lesquels repose la société, soit la procréation et la production. La première présuppose une relation intime de l'homme et de la femme, et la seconde fait abstraction de la différence des sexes. Historiquement, la différence des sexes a entraîné une division du travail, ce qui, en soi, n'est pas de

nature à briser l'égalité entre l'homme et la femme. Dans les faits cependant, il y a eu double subordination classiale. Une classe économique en a subordonné une autre, et la classe des hommes a subordonné celle des femmes.

Aujourd'hui, le féminisme socialiste attire l'attention sur l'exploitation par les capitalistes blancs des classes ethniques étrangères.

Le travail des théoriciens de la politique porte sur une explication des causes de la subordination, sur la définition du travail producteur et sur la relation entre la procréation et l'économie. Sur ces objets de la théorie politique, les marxistes, les radicales et les socialistes ont des points de vue différents, et sont convaincus de l'excellence de leurs conclusions. Dans son traitement de la conception féministe socialiste du fondement économique de la société, Jaggar expose d'abord l'approche socialiste et passe ensuite à la critique de celle du marxisme traditionnel.

L'approche socialiste

Le féminisme socialiste conçoit la procréation comme un travail de production, car elle intéresse l'économie politique et contribue à fonder la société. À l'origine, la division sexuelle du travail a consisté, pour la

femme, dans une production agricole, et pour l'homme, dans une production industrielle. Proche de son foyer, la femme s'est spécialisée dans tout ce qui a trait à la reproduction, ce qui a permis à l'homme de se consacrer à la production. Peut-être a-t-on, alors, considéré les travaux exécutés par l'homme et la femme comme tout simplement complémentaires, mais on a fini par concevoir le travail de la femme comme dépendant de celui de l'homme, et on s'est habitué à ne voir dans son travail que celui d'épouse et de mère. La femme n'en a pas moins occupé un espace toujours plus vaste sur le marché du travail producteur. L'un des facteurs qui a largement contribué à la rendre toujours plus présente sur ce marché a été l'invention du biberon, point de départ d'une florissante industrie pourvoyant à tous les besoins entourant la reproduction. La procréation n'est donc pas un simple fait biologique : elle a une portée historique, elle intéresse l'économie.

Par ailleurs l'histoire aide à comprendre l'interaction de la procréation et de la production comme source de deux cultures, l'une masculine et l'autre féminine, la première universelle, superstructure philosophique, politique et religieuse, et l'autre, atrophiée et étouffée par la première.

Critique de l'approche du marxisme traditionnel

Cette critique porte sur l'androcentrisme de cette approche et sur sa conception du fondement économique de la société.

La solution de l'antagonisme des classes économiques, idée maîtresse du marxisme traditionnel, lui fait sous-estimer la procréation comme fondement économique de la société, et noyer la femme dans l'anonymat sexuel des producteurs. Le féminisme socialiste, on l'a vu, y voit un intolérable androcentrisme partagé avec les classes dirigeantes et avec le mâle en général, indépendamment de la classe à laquelle il appartient.

Toutefois, il n'en aurait pas toujours été ainsi. Dans L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État, Engels expose que, dans les sociétés primitives, la production et la reproduction étaient l'infrastructure sociale, mais que les sociétés plus évoluées en ont graduellement éliminé la procréation, et l'ont fait reposer uniquement sur l'économie. Jaggar résume Marx et Engels à ce sujet :

«Engels' explanation is in accord with the view that he and Marx expressed thirty years earlier in The German Ideology: "The family, which to begin with is the only social relationship, becomes later, when increased needs create new social relations and the increased population new needs, a subordinate one". In more complex societies, therefore, Marx and Engels see the relations between man and women and between adults and children as being determined ultimately by the prevailing system of production,

defined so as to exclude sexuality and procreation.»
[p. 138]

Ce n'est là, selon Gayle Rubin, qu'une partie de la vérité :

«No analysis of the reproduction of labor power under capitalism can explain foot-binding, chastity belts, or any of the incredible array of Byzantine, fetishized indignities, let alone the more ordinary ones, which have been inflicted upon women in various times and places.»⁶⁰

Les socialistes ont pris acte de ce passage de Rubin et ont découvert que le mâle domine dans toutes les sphères de l'activité humaine et que la femme lui a toujours été subordonnée. Les recherches de ces féministes les ont amenées à conclure que la procréation, même subordonnée, dans l'idéologie marxiste, à la production, entraînait invariablement des effets d'ordre économique. Le féminisme socialiste s'est enrichi des différentes thèses. Il soutient que la procréation est un travail producteur qui intéresse l'économie politique et qu'il interagit avec la production, sans que l'une ou l'autre forme de travail soit subordonnée à l'autre.

4.2.3 La séparation des domaines

La séparation des domaines fait partie du répertoire idéologique des libéraux et des marxistes, mais non de celui des radicales et des socialistes car, pour ces deux tendances, elle est au cœur même d'un

système de division du travail créé par les mâles pour assurer leur domination.

Le féminisme socialiste entend supprimer le virus de la domination mâle dans les deux domaines, privé et public. Sa théorie politique tient compte du fait patent que la femme a toujours été présente sur le marché de la production et qu'en régime capitaliste, son mode de production a perdu son cachet semi-public pour en devenir un proprement public où la domination mâle persiste à respecter la division sexuelle du travail. Par ailleurs, il saute aux yeux des socialistes que la procréation est un rouage important de l'organisation de la production et que, par conséquent, on ne saurait encore la considérer comme une affaire strictement privée. Bien au contraire, elle intéresse la société, non seulement comme infrastructure, mais comme un facteur déterminant de la superstructure politique, philosophique et religieuse.

La révolution féministe socialiste repose sur un fondement plus universel que celle des autres tendances féministes, car elle prend le "bœuf par les cornes". Les radicales croient toujours à la domination naturelle du mâle et, pour y échapper, elles se réfugient dans une société féminine encore à définir. Réformistes, les libérales exigent la séparation des domaines en épousant la thèse libérale d'une séparation de la théorie économique et de la philosophie politique. L'État doit protéger les libertés individuelles, dont la vie privée. Hors du foyer, c'est le marché où la

femme, devenue androgyne, compétitionne en vue de cumuler honneur, richesse et prestige. Enfin le marxisme manque de transparence. Son opacité est même source de faiblesse :

«Unlike liberals, Marxists do not define the private realm as entirely outside the realm of politics, but they do think that it is less central, politically, than the “economic” realm. Socialist feminists charge that, by accepting even a modified version of the public/private distinction, traditional Marxists are accepting a basic feature of capitalist ideology. They add that this distinction is also part of an ideology of male dominance because it minimizes the importance of women’s work outside the market.» [p. 146]

Le maintien de la séparation des domaines perpétue la domination mâle, et les féministes favorables au maintien de cette séparation sont victimes d'un leurre astucieusement créé par le patriarcat. À ce sujet, Jaggar cite un passage intéressant de Joan Kelly :

«The conception of two social spheres existing side by side simply masked this more complex social reality. It did not describe the society in which it arose so much as reflect it ideologically. Wittingly or unwittingly, it served to legitimate certain of the bourgeois patriarchal practices of that society. At worst, by separating women out of production and making them “the Sex”, it drew a veil of Motherhood over the forms of women’s oppression that bourgeois society intensified: the economic super-exploitation of working women; gross abuse of the sexual advantage this gave middle-class men; subordination of bourgeois women to the property and personal interests of men of their class; and the subjection of women to the demand for ever-increasing population to meet the needs of war and production.»⁶¹

En somme, la séparation des domaines est considérée comme un obstacle à l'égalité et à la liberté sexuelle. La femme doit pouvoir décider seule d'enfanter ou de s'en abstenir, et elle doit pouvoir participer à l'économie et à la politique sans subir de discrimination.

4.3 Critique de la théorie politique du féminisme socialiste.

La subordination de la femme est-elle un impératif d'ordre naturel, ou la victoire du mâle dans une lutte où deux rivaux aspiraient à détenir les rennes du pouvoir ?

La réponse des féministes des quatre tendances exposées par Jaggar a été que la nature ne l'a pas voulu ainsi et que l'avance du mâle dans une lutte qui se poursuit reste précaire. Il est toujours possible de la supprimer en brisant le mur de résignation féminin qui favorise la subordination. C'est le défi que chaque tendance entend relever par sa conception particulière de la nature humaine et une théorie politique offrant le meilleur antidote.

Dans son appréciation de celui offert par le féminisme socialiste, Jaggar estime qu'il contient des éléments de solution préférables à ceux des autres tendances, mais encore insuffisants. Sa critique porte sur le mur de résignation, sur le concept de la production de l'être humain, et

sur les problèmes suscités par la synthèse qu'il prétend faire du marxisme et du radicalisme féministe.

4.3.1 La psychologie et la réticence au changement

Le féminisme socialiste apporte à la théorie politique une contribution précieuse par sa conception de l'aspect politique de la psychologie. C'est la réalité vécue au cours de l'histoire qui permet d'en arriver à circonscrire la psychologie. Elle ne saurait se définir par des concepts ou par un quelconque déterminisme. Aussi le féminisme socialiste refuse-t-il les rôles sexuels, le déterminisme biologique et la fausse conscience telle que conçue par le marxisme. Il ajoute à cette notion de la fausse conscience, celle de la femme face au complexe de supériorité du mâle.

Le féminisme socialiste construit une théorie politique avec l'apport de théoriciennes qui, en dépit de leurs divergences de vue, font ressortir des critères d'appréciation d'ordre psychologique non négligeables. Gayle Rubin épure la psychanalyse freudienne en lui enlevant son pessimisme. Elle admet que Freud décrit correctement la réaction des filles et des garçons à leur sexe, mais elle soutient qu'il ne tient pas compte du fait que cette réaction est conditionnée par des normes d'hétérosexualité imposées par le patriarcat à des fins économiques. Nancy Chodorow⁶² fonde la subordination sur l'organisation de la

procréation autour du concept patriarcal de la «femme-mère». Celle-ci est vénérée par ses enfants d'âge tendre jusqu'au temps où son fils la repousse pour s'affirmer comme mâle dominateur à l'image de son père, et où sa fille se résigne à devenir l'épouse soumise d'un dominateur. Ann Ferguson et Nancy Folbre⁶³ conceptualisent ce que Jaggar appelle le «sex affective production», qui comprend la gestation, l'éducation, la «nurture», l'amour sexuel et l'affection, c'est-à-dire un système où la femme est exploitée aussi bien au foyer que dans la sphère publique.

Tous ces apports enrichissent la partie descriptive de la subordination de la femme, mais ne suffisent pas au parachèvement d'une théorie politique adéquate. La passivité de la femme peut tenir à sa fausse conscience face à la supériorité du mâle. Il faut briser le mythe d'une culture mâle qui s'offre comme la seule possible, et en démontrer les aspects négatifs.

4.3.2 La production de l'être humain.

Il n'est pas déraisonnable de penser que la procréation soit un travail producteur si on la conçoit non simplement comme un fait biologique, mais comme auréolée par le réseau complexe de l'autorité qu'on doit exercer sur l'enfant, sur sa formation et sur sa présence dans la société. L'histoire démontre un éventail très large de pratiques variées

concernant le traitement de l'enfant, objet d'amour et de tendresse, ou objet de plaisir ou de haine.

Lynda Lange⁶⁴ conçoit la procréation comme un travail, mais répugne à l'idée que l'enfant soit un produit dont on aurait à déterminer à qui il appartient et de quelle autorité il relève. Compte tenu de la socialisation de l'éducation, un arrêt de travail aurait des effets désastreux sur le «produit» enfant. Pour Jaggar, la «production» de l'être humain est différente de la production d'un bien de consommation. On doit assimiler ce produit à la formation que le maître donne à son élève. Elle est différente du dressage d'un animal. Considérée sous cet angle, la formation du «produit-enfant» ne supprime pas l'autorité parentale. Le mandat que les parents donnent à la société de parfaire le produit doit cependant viser à son intégration comme membre à part entière de la communauté. La très grande concentration du féminisme socialiste sur la subordination de la femme lui fait négliger les effets négatifs de la subordination de l'enfant. On ne saurait encore tolérer qu'il ne devienne membre de la société qu'une fois parvenu à maturité. La radicale Firestone va jusqu'à «professer» l'abolition de l'enfance.

Enfin, Jaggar n'entend pas dicter un mode précis d'envisager l'aspect productif de la procréation, mais simplement alerter le féminisme

socialiste sur ce qui pourrait être oppressif dans les systèmes actuels de la formation des jeunes.

4.3.3 Le nom du système

Issu de dissidences au sein du marxisme et du radicalisme, le féminisme socialiste en retient des fragments idéologiques et en rejette d'autres. D'une part il adhère à la méthode d'analyse marxiste de l'évolution de la nature humaine, mais il en rejette le principe que la reproduction est subordonnée à la production. D'autre part, il adhère au principe des radicales que le personnel est politique, mais il rejette l'idée que la procréation soit exclusivement déterminante de la production. Faisant la part des choses, il en arrive au principe que le travail de la femme est à la fois producteur d'êtres humains et de biens de consommation, et laisse non résolue la subordination du travail féminin au travail masculin. À ce stade de son développement, la théorie politique féministe socialiste se mérite le crédit d'une description plus poussée de la subordination et de l'étendue de son terrain. Elle n'explique pas encore le quand, le comment et le pourquoi de la subordination. Des problèmes d'ordre conceptuel, d'analyse de la division du travail et d'interprétation de la relation entre les dominants et les dominés restent à résoudre.

4.3.3.1 Les problèmes d'ordre conceptuel

La politisation de ce que Marx concevait comme la reproduction, y inclus la procréation et les besoins familiaux, s'est effectuée sous la signe du travail doublement producteur de la femme dans la procréation et dans la production de biens de consommation et de services. Le féminisme socialiste abandonne donc le caractère marxiste instrumental et subordonné du domaine privé et il établit la parité dans la production de l'être humain et des biens matériels. Déjà les radicales y étaient arrivées, mais, faute de recul historique, elles se sont limitées à un seul système, assujettissant la production à la procréation.

La théorisation de cette double production ne doit pas négliger le fait que le mâle est aussi doublement producteur, et que l'ancienne polarisation dans la division sexuelle du travail ne correspond plus à la réalité vécue. Aujourd'hui, la femme occupe quantitativement un espace toujours plus vaste sur le marché du travail. La socialisation de l'éducation, jointe à la technologie relative à la procréation, ne retient plus la femme au foyer. En contrepartie, le mâle est appelé à prendre une part plus active dans ce qui reste du domaine privé dont la femme au travail est souvent absente, ce qui lui permet d'éviter les conséquences de l'usage de sa sexualité.

Face à cette évolution de la procréation, comment le féminisme socialiste explique-t-il la persistance de l'hégémonie mâle ?

4.3.3.2 L'analyse de la division du travail

Aussi longtemps que le féminisme socialiste se contente d'identifier les secteurs de production supposément propres à la condition féminine, il s'en tient à une description certes utile, mais constituant seulement une étape dans le développement d'une théorie politique. Par contre, si on doit interpréter ce travail d'identification dans l'optique d'une relation intersexuelle, on aboutira à la reconnaissance d'un unique système de production où le mâle exerce le contrôle. Christine Delphy⁶⁵ ne définit pas le travail de la femme en fonction de ce qu'elle produit, mais en tant qu'illustratif d'une relation entre maître et commis destinée à échanger le profit de la production contre la chambre et la pension.

4.3.3.3 La relation dominant-dominée

Cette relation maître-commis remonte à la nuit des temps, comme l'explique le matérialisme historique. Si on s'arrête à l'évolution de cette relation, on en arrivera à comprendre comment le patriarcat ancien a précédé le capitalisme moderne. Il fut donc une époque où les nomades obéissaient à un chef qui dirigeait une production destinée à satisfaire les besoins de sa tribu, et où la femme jouait un rôle actif. Ce chef est

maintenant le capitaliste omnipotent qui étend son autorité sur les classes, les races et le sexe. Puisque ce capitaliste est mâle, parlons désormais de masculinisme plutôt que de patriarcat. Une forme de néo-marxisme appelle «le masculinisme» toutes les formes de domination. Interrante et Lasser ont attrapé le mot au vol et l'utilisent comme instrument à tout expliquer. Ils croient qu'en plus d'identifier le patriarcat comme un système social historique, l'instrument peut

«help overcome the dichotomous analysis of the family and the economy which continues to plague both left and feminist work. It suggests a method for analyzing, in a unified and interconnected way, both the political economy of sex and the sexual economy of work. With this method, the subordination of women would no longer be viewed as a parallel system or as an adjunct to class relations. Instead, it would become central to any Marxist understanding of capitalist expansion. For example, as we read the book, the transition from patriarchal to masculinist society involves neither the “removal” of certain kinds of work from the home, nor what Douglas calls the “disestablishment” of women’s work, but the very creation of work as “work” – that is, the transformation of role-defined useful work into value-producing wage labor. Finally, masculinism would highlight the complex importance of gender in distinguishing public and private spheres of activity and in identifying individuals and groups in relation to those spheres. Masculinism could move beyond sex to a more complex division of labor based simultaneously on sex, class, and race. Thus, the “sexual double standard” of ladies/girls would no longer be viewed merely as another example of male hypocrisy. It could be seen as an aspect of social organization which reproduced class divisions – by regulating the kinds of kin and non-kin contacts which supported household operation, and by exporting the demographic burdens of sexual behavior from the upper to the lower classes.»⁶⁶

Certes, il s'agit là d'un usage possible de ce nouvel outil conceptuel pour développer une analyse matérialiste de l'oppression de la femme, et Jaggar en conclut, après quelques réserves,

«Nevertheless, whether or not it proves ultimately tenable, the patriarchy/masculinism distinction does provide a hint of the sort of categories that might be constructed by a feminist political economy, one that would fully “dissolve the hyphen” in “socialist-feminism”.» [p. 162]

Résumant sa critique de la théorie politique du féminisme socialiste, elle y trouve davantage une analyse du modèle traditionnel de la condition féminine qu'un système alternatif acceptable. Sous cette réserve, elle est d'avis que cette analyse a le mérite de contribuer à établir des critères d'appréciation susceptibles d'orienter ses recherches sur un système qui s'imposera de lui-même.

4.4 Les politiques du féminisme socialiste

Il sera traité des politiques du féminisme socialiste en respectant l'ordre qu'a suivi Jaggar, soit : les valeurs politiques, l'analyse de l'oppression, les projets de réforme et les stratégies, le tout suivi d'une critique de ces politiques.

4.4.1 Les valeurs politiques du féminisme socialiste

Les politiques du féminisme socialiste dérivent de sa conception de la nature humaine et d'une théorie politique dont il a été dit qu'elle était incomplète. Il n'en demeure pas moins que, fondamentalement, ces politiques tendent vers le renouvellement d'une société dont le développement a été entravé par l'antagonisme des classes et des sexes. La domination mâle et le capitalisme sont responsables d'un malaise social qui touche particulièrement la femme. Aussi longtemps qu'on n'aura pas délogé les contrôleurs de l'économie, les producteurs seront assujettis à un régime de travail forcé qui ne leur assurera que la survie, ou, au mieux, une mesure de liberté, mais non la liberté.

En ajoutant au travail producteur de biens de consommation celui de la procréation et de la sexualité, le matérialisme historique démontrera que ce travail est soumis à une seule dialectique de progrès. Ce furent toujours l'organisation sociale du travail et les développements technologiques qui ont favorisé la liberté des producteurs.

Qu'en est-il donc de la nature de cette liberté que doit ambitionner le producteur procréateur, et particulièrement la femme ? S'il y a des moments historiques où la production matérielle s'est limitée à la survie, il y en a eu d'autres qui ont ouvert ou fermé la porte de la vie elle-même. Le patriarcat ancien et le capitalisme contemporain ont été et sont

respectivement ceux qui ont possédé la clé de cette porte. On l'ouvre ou on la ferme en fonction de son intérêt économique. Dans les deux cas, la participation de la femme à la production procréatrice est un travail forcé.

Comme on a toujours divisé sexuellement le travail et que celui de la procréation a toujours imposé à la femme un fardeau plus lourd que celui de son partenaire, elle a dû subir les effets d'un niveau plus ou moins élevé de la production matérielle. Un bas niveau a pu provoquer un taux élevé de mortalité infantile, que la femme a dû compenser par un taux élevé de natalité. Il a pu ne s'agir là que d'un phénomène incontrôlable, mais on estime que l'homme a contrôlé les naissances en fonction d'un plus ou moins grand besoin de main-d'œuvre. Historiquement, la participation de la femme au travail de procréation en a été un de nécessité, imposé par l'organisation sociale du travail.

Une saine organisation du travail doit permettre de dépasser le seuil de la nécessité et ouvrir à ce prérequis de la culture, la liberté. Marx a de beaux mots à ce sujet :

«In fact, the realm of freedom actually begins only where labour which is determined by necessity and mundane considerations ceases; thus in the very nature of things it lies beyond the sphere of actual material production. ... Beyond [the realm of necessity] begins that development of human energy which is an end in itself, the true realm of freedom, which, however, can blossom forth only with this

realm of necessity as its basis. The shortening of the working-day is its basic prerequisite.»⁶⁷

L'antagonisme des classes et celui des sexes doivent disparaître pour que le travail producteur de la procréation et de la sexualité puisse devenir libre. La liberté marxiste repose sur la solution de l'antagonisme des classes économiques. Selon le marxisme, la reproduction, répondant à un déterminisme biologique, a peu à voir avec la liberté. Peut-être en a-t-il été ainsi à l'origine, mais par la suite, la reproduction a été soumise à la dialectique de son organisation sociale, ce qui revient à dire qu'elle est une production qui, comme celle des biens, a toujours progressé vers la libération des producteurs, et que cette progression a été ralentie par l'intérêt économique des contrôleurs de la production. Résumant la conception féministe socialiste de la liberté, Jaggar écrit :

«For socialist feminism, freedom consists in transcending the realm of necessity in every area of human life, including sexuality and procreation. Freedom is a social achievement and cannot be achieved by isolated individuals in the absence of a general reordering of society.» [p. 306]

Si la technologie a servi à libérer le producteur de biens matériels, elle peut aussi favoriser la femme procréatrice. Parler de libération, c'est présupposer un élément qui asservit. Le féminisme socialiste préconise l'abolition des domaines privé et public, et conçoit la liberté de la femme procréatrice dans son libre accès à l'avortement et à la contraception, et dans la socialisation de la formation de la jeunesse.

4.4.2 Analyse de l'oppression

Selon le marxisme traditionnel, la nature humaine évolue par le jeu dialectique de l'homme et de sa production. Si rien n'entrave ce rapport, l'être humain développera de façon équilibrée son potentiel physique et mental. Dans ses premiers écrits, Marx a traité de l'aliénation dans le contexte de l'antagonisme des classes économiques. Il a constaté que la division du travail entre celui des contrôleurs de la production et celui des manœuvres ne permettait ni aux uns ni aux autres de s'humaniser pleinement. Le marxisme traditionnel a repris cette notion de l'aliénation, négligée dans les écrits postérieurs de Marx, mais il ne la conçoit que dans le cadre étroit du travail lié à la production des biens de consommation. Si la femme se croit aliénée, ce ne peut être qu'en tant qu'associée aux prolétaires. La reproduction de l'espèce humaine étant un phénomène naturel, elle n'a rien à voir avec l'aliénation. Puisque le féminisme socialiste conçoit la procréation comme une production et qu'il est anticapitaliste, ce féminisme adoptera la conception marxiste de l'aliénation. Transposant cette aliénation à la condition féminine, on reconnaîtra que la femme est quadruplement aliénée : dans sa sexualité, dans son travail de mère, dans son statut d'épouse et dans sa féminité.

Le thème de la femme objet sexuel fait l'objet d'un traitement particulier tout au long de ce mémoire. Rappelons simplement qu'il

touche une variété de situations telles que l'embauche, le mariage et les soins de beauté. Il convient quand même de souligner ici le narcissisme aliénant qui réduit la dimension humaine de la femme. Belle, elle doit être pour répondre à ce que le mâle en attend. Belle, elle veut l'être, oubliant qu'elle doit aussi l'être psychiquement. Non seulement s'aliène-t-elle dans le sous-développement de ses capacités psycho-intellectuelles, mais elle le fait en demandant à son miroir magique si son corps est toujours le plus beau.

Le travail de la mère est purement instrumental. Elle n'exerce aucun contrôle sur les naissances. On peut même lui défendre d'enfanter. Tout dépend de la conjoncture économique. Aussi instrumentale que l'esclave, la mère fait un travail forcé, ce qui revient à dire qu'elle est exploitée. La « mère-instrument » étendue sur le grabat sophistiqué de la salle de délivrance doit adopter la position que l'obstétricien lui imposera, et on le louera comme s'il était l'auteur de la naissance. Une fois délivrée, on enverra la mère chez elle avec un manuel d'instructions sur les soins à donner au nouveau-né. L'instinct maternel n'a plus cours. Le nourrisson sera alimenté, lavé et soigné d'après les méthodes recommandées par les psychologues. Où est donc le contrôle personnel de la mère sur son produit et sur les moyens de le produire ? Certes elle est toujours libre de s'affirmer, mais elle risque d'engager sa responsabilité là où la science a tout prévu pour elle.

Autrefois soumise à des normes traditionnelles, la mère d'aujourd'hui s'en rapporte en effet à la science pour former son enfant. En plus des «enjeux féminins» de l'approche marxiste, on rencontre maintenant les «enjeux» liés à l'enfance.

Le foyer n'est plus un centre d'apprentissage où l'enfant s'initie graduellement au travail. Celui-ci est un produit assimilable à l'animal soumis au dressage. Le foyer a été déserté. Ce n'est plus celui qui abritait les domestiques, les parents, oncles, tantes et grands-parents, les chambreurs et les visiteurs. Autrefois, on vivait en mini-patriarcat ancien, en sorte que les enfants puisaient leur éducation à plusieurs sources. Il ne reste plus, dans cette maisonnée, que des traités d'une psychologie incertaine alternant entre la discipline et le «laissez faire». Il faut éviter de prendre des initiatives qui pourraient perturber le psychisme de l'enfant.

Désormais seule avec son livre de chevet, la mère développe le syndrome de la femme exténuée, insomniaque, et, à toutes fins pratiques, esclave de son produit. Elle chérit son enfant mais, paradoxalement, il est le tyran dont elle souhaite s'affranchir. Effectivement, vient le jour d'une seconde délivrance. La rupture d'un second cordon ombilical la laisse seule dans le nid déserté. Elle prend alors conscience du mépris dont elle a fait l'objet de la part de ses enfants. Ses filles lui en ont voulu de ne pouvoir recevoir seules l'affection de leur père, et les garçons se

sont détournés de cet être soumis qui avait freiné leur illusion d'omnipotence. Ce qui est retraite pour un travailleur est, pour la femme, à la fois un repos et une perte de motivation face à la vie, d'où une première frustration. Elle avait attaché à son « produit » une valeur qui aurait dû enrichir le produit, mais que la société méconnaît. Elle en subit une seconde lorsque les enfants font l'analyse de leur éducation. La mère y sera jugée un être inférieur au père, de qui elle tenait son autorité. On fera, entre amis, des comparaisons sur le succès ou l'échec de leur mère dans leur éducation.

Il semble que toutes les formes d'aliénation sommairement mises en relief ci-avant, tiennent de la féminité même. Jaggar résume, sur le sujet, l'opinion d'Anne Foreman⁶⁸ :

«Her claim might be elaborated as follows: in contemporary society, women are alienated from all aspects of their own labor, from other women and from children. Above all, their definition as feminine alienates them from men and from themselves. Male-dominant culture, as all feminists have observed, defines masculinity and femininity as contrasting forms. In contemporary society, men are defined as active, women as passive; men are intellectual, women are intuitive; men are inexpressive, women emotional; men are strong, women weak; men are dominant, women submissive, etc.; ad nauseam.»
[p 316]

L'aliénation, ainsi que Marx l'a conçue dans un autre contexte, dévalorise la femme. Capitalisme et hégémonie mâle s'associent pour

empêcher celle-ci d'actualiser son potentiel physique, émotionnel et rationnel. Reste à découvrir une technique de renouvellement de la société, car celle que nous avons connue n'a pas permis à la femme d'y prendre une part plus active que celle de subordonnée dans la procréation et la sexualité. Jaggar estime que, dans son analyse de l'oppression, le féminisme socialiste fournit un cadre conceptuel qui permet de dégager plusieurs aspects de l'oppression de la femme, et aussi une esquisse des moyens à prendre pour l'éliminer.

4.4.3 Les projets de réformes

La subordination de la femme à l'homme n'a peut-être pas toujours été aliénante, mais l'analyse féministe socialiste de l'oppression repose sur l'aliénation liée au système capitaliste. Ce système opprime toutes les classes qu'il subordonne. Il revient à chacune de rechercher comment elle peut résoudre son problème. Celui de la femme tient de l'organisation actuelle du travail procréateur et d'une éducation sélective et créatrice des genres. Issu du radicalisme et du marxisme, le féminisme socialiste entend abolir les classes économiques et les genres. Ses réformes visent la procréation libre, la rémunération du travail de la femme, son indépendance, et les stratégies de transformation de la société.

4.4.3.1 La procréation libre

La reproduction de l'espèce a toujours imposé à la femme un travail plus onéreux qu'au mâle. Si l'accouchement se fait dans la douleur et si la délivrance apporte la satisfaction d'avoir créé un enfant, celle-ci n'efface pas le souvenir des inconvénients de la grossesse et la perspective de devoir prodiguer au nouveau-né toute l'attention que sa condition exige. Ce travail procréateur, le féminisme socialiste entend qu'il y soit librement consenti, ce qui n'a pas été le cas jusqu'à maintenant, ainsi qu'on l'a souligné. C'est une activité qui est intimement liée à la liberté sexuelle. Le féminisme socialiste est donc révolutionnaire en ce qu'il se propose de rompre avec des traditions si fortes qu'elles ont toujours semblé imposées par la nature. Contrairement aux autres tendances féministes, l'orientation socialiste ne cherche pas dans un système philosophique les éléments de la libération de la femme non plus qu'elle n'anticipe une technologie libératoire. Elle s'en tient à ce qui est matériellement possible dans le monde où nous vivons. La société existe grâce à la procréation : il est donc raisonnable que la société s'y intéresse. La reproduction n'est pas une affaire strictement privée. Elle ne doit pas non plus être conditionnée par le seul avantage qu'ont retiré les classes qui, aujourd'hui associées à l'État, dirigent la société car ce serait leur reconnaître un pouvoir qu'elles détiennent par usurpation.

C'est la femme qui porte l'enfant et lui prodigue les premiers soins : il serait donc normal qu'on lui reconnaisse la liberté de procréer. Idéalement, si la mère travaille à l'extérieur, le père devrait coopérer. Toutefois, dans la conjoncture actuelle, cette coopération est problématique. On se méfie du mâle dominateur, mais on doit reconnaître que cette coopération combinée avec un système de garderies subventionnées s'avérerait enrichissante pour lui et pour l'enfant. La grande société est donc invitée à succéder à la mini-société patriarcale des grandes familles d'autrefois, où la parenté et les domestiques participaient à l'éducation des plus jeunes.

La liberté dans la reproduction est un aspect de la liberté de la femme. Elle est inséparable de sa liberté sexuelle. Sexualité et procréation ont toujours fonctionné en tandem dans les sociétés patriarcales. On a jadis imposé la monogamie et l'hétérosexualité. On a formé la femme à devenir épouse et mère. Le revirement préconisé par le féminisme socialiste refuse l'assujettissement longtemps vénéré de la sexualité à la procréation. Une femme doit être libre de profiter de sa sexualité pour le seul plaisir qu'elle procure, et de s'épanouir dans le célibat. Si elle choisit la maternité, et qu'elle a un emploi, l'apport de la société consistera à lui accorder des congés de grossesse et de maternité. Ce qu'on vise en somme, c'est que la femme et l'homme soient traités d'égal à égal dans le travail reproducteur et dans l'activité

productrice, compte tenu du fait que c'est la femme qui oeuvre à la reproduction. C'est à la société qu'il incombe de former ses membres pour qu'ils deviennent des êtres humains à qui on n'imposera pas un genre masculin ou féminin à cause de leur sexe.

Enfin, la liberté de reproduction et de sexualité de la femme dépend beaucoup de son indépendance. On a répété " ad nauseam " que le patriarcat l'a jugée inférieure sur le marché de la production. La révolution féministe socialiste a d'ores et déjà inscrit à son programme l'abolition de cette discrimination qui brime la liberté de la femme et la subordonne à l'homme. Peu importe d'ailleurs, que ce soit le patriarcat ou le système capitaliste qui soit la cause de cette discrimination; de toute façon, ce sont les mâles qui ont conçu le capitalisme et qui l'entretiennent à leur profit. Il n'y a donc aucun renouvellement possible sans abattre ces deux entraves à la liberté que sont le patriarcat et le capitalisme.

4.4.3.2 L'organisation du travail rémunéré

L'organisation actuelle du travail rémunéré est cause de l'exploitation de la femme et de son aliénation. On ne saurait y remédier sans se départir de cette transposition sur le marché public de la division sexuelle du travail. Le féminisme socialiste pointe les lacunes et propose des réformes.

Les lacunes sont de trois ordres : le travail est conçu comme masculin ou féminin, le labeur féminin est subordonné au labeur masculin, et il est notable qu'on n'ait pas encore réglé le problème de l'équité salariale.

Le travail effectué par la femme couvre principalement les trois grands domaines du «nursing», de l'éducation et du clérical. Comme infirmière, elle assiste le médecin : il donne le traitement et c'est elle qui doit soigner le convalescent en transposant dans son travail ses qualités de mère. Comme secrétaire, téléphoniste ou commis, on exigera d'elle qu'elle soit jeune et attrayante, quand on n'ira pas jusqu'à se l'approprier sans rémunération additionnelle pour des réunions sociales ou pour la prostituer. Comme enseignante, on lui reconnaît une compétence exclusive comme enseignante au primaire, et c'est aux hommes qu'on confie l'enseignement supérieur.

La femme doit souvent se contenter d'une rémunération qui ne lui permet pas une indépendance économique. On a pu se justifier en alléguant qu'elle dépend économiquement de son conjoint, mais il s'agit là d'une explication qui ne correspond pas à la réalité. Elle peut être obligée de travailler pour combler le manque à gagner de son conjoint, mais elle peut aussi devoir le faire parce qu'elle vit seule ou qu'elle est monoparentale. Elle peut enfin devoir se marier pour vivre.

Sous un autre aspect, la femme constitue en majeure partie cette réserve qu'on appelle le « cheap labour ». Il en a été traité plus avant comme d'une forme d'exploitation. Exploitée au travail, la femme y est aussi aliénée. Les compétences lui donnant accès au marché du travail sont d'un standard inférieur à celles exigées de ses prédécesseurs mâles. Ils avaient un bagage de connaissances parfois plus gros que celui de leurs employeurs. La dévalorisation du travail subalterne est telle qu'elle ne permet pas à la femme de se développer comme elle le devrait par son travail. Les emplois sont réservés aux jeunes, en sorte qu'avec l'âge elles peuvent ne plus répondre à ce qu'on en attend. Ce qu'on exige des jeunes est souvent étranger à la compétence.

Une première suggestion de réformes touche l'élimination de la différence entre un travail masculin et un travail féminin.. On devrait avoir la liberté de choisir sa carrière sans qu'il soit tenu compte de la prétendue émotivité de la femme et de la non moins prétendue rationalité du mâle. La femme devrait être libre de cumuler le travail de mère et celui hors du foyer, ce qui présuppose le droit à des congés de maternité et la possibilité de confier ses enfants à des garderies. Au travail, on devrait la respecter, ce qui n'est pas le cas quand on l'oblige, par exemple, à préparer le café pour le patron ou qu'on l'envoie faire des courses.

Ces réformes sont d'autant plus nécessaires que la dévalorisation du travail de la femme en a fait une syndicaliste prête à faire la grève pour obtenir une plus juste rémunération et de meilleures conditions de travail. En outre, les femmes ont commencé à former des associations pour promouvoir l'égalisation des droits des femmes et des hommes au travail et une prise de conscience du besoin qu'a la femme d'être aussi économiquement indépendante que l'homme.

Tout se tient. La liberté de reproduction dépend de l'indépendance économique et, à son tour, l'indépendance économique n'est possible que par l'élimination de la discrimination.

4.4.3.3 L'organisation de l'indépendance

Dans la poursuite de son idéal de renouveler la société, le féminisme socialiste emprunte au radicalisme et au marxisme. Du radicalisme, il retient l'indépendance et la pleine autonomie de la femme. Du marxisme, il retient l'indépendance des producteurs de ceux qui, actuellement, sont seuls à contrôler la production. Sa conception de l'indépendance diffère toutefois de celle du radicalisme, qui exalte la femme et la dissocie du mâle, en sorte que deux types d'êtres humains seraient toujours appelés à vivre côte à côte leur masculinité et leur féminité. Le renouveau féministe socialiste porte sur l'élimination des genres, ce qui revient à dire qu'il ne resterait plus que le sexe pour

différencier l'homme et la femme. N'est-ce pas adhérer, au moins en partie, à cet objectif cher à Engels de réduire le domaine privé à l'amour exempt de tout intérêt d'ordre économique ?

Ce statut neutre de l'être humain présuppose une organisation de la production où sera disparu le tabou de la division sexuelle du travail, et il s'ensuivra que la rémunération s'établira en fonction de la seule compétence. Il y a, évidemment, loin de la coupe aux lèvres. Entretenir le feu révolutionnaire, c'est développer le potentiel humain de la femme par des organisations non contaminées par le mâle. Ainsi, le syndicalisme féminin vierge devra s'appliquer à obtenir une rémunération adéquate au statut de la femme : mère et productrice. Certes, le syndicalisme traditionnel est là pour satisfaire sans distinction tous les salariés et, à cet égard, les féministes en seront toujours solidaires, mais non dans le cadre étroit d'une section féminine du mouvement. Elles le seront aussi, et de la même façon, des classes exploitées et de leurs membres masculins.

Jaggar résume bien le sens de l'organisation de l'indépendance dans cet extrait :

«They are concerned with the ways in which even working-class men perpetuate male dominance: through their resistance to affirmative action, through rape, through women beating, through sexual harassment, through refusal to take an equal share of

household responsibility – and through sexism in their revolutionary organizations. In order to combat male dominance, women must form their own independent organizations.» [p. 331]

Le féminisme socialiste tient pour de l'aveuglement volontaire l'idéologie marxiste de la seule vraie révolution des prolétaires. Elle n'a pas su se départir du déterminisme biologique à la base de la division sexuelle du travail, et la société sans genre qu'elle envisage tient de l'utopie. On a été, un temps, épouse des révolutionnaires. On entend maintenant poursuivre une double révolution qui devrait injecter du sang nouveau essentiel à une «genderless society». L'être humain ne peut être véritablement humain que si la femme devient aussi humaine que l'homme, sinon plus humaine que lui, qui a toujours prétendu l'être.

4.4.4 Les stratégies

L'attachement du féminisme socialiste au marxisme empêche ses militantes de vivre la révolution comme le font les radicales. Bien que les stratégies des tendances socialistes et radicales se ressemblent plus qu'elles ne diffèrent, celles du féminisme socialiste sont d'avantage de nature expérimentale, et l'image de la société nouvelle envisagée n'est pas la même que celle des radicales. C'en est une où on reconnaîtra l'égalité et la liberté de l'homme et de la femme, et où on pratiquera une fraternelle coopération, contrairement à la société bicéphale que propose le radicalisme. À l'instar du marxisme, le féminisme socialiste part du

principe que ce sont les relations sociales qui ont traditionnellement structuré la production, mais il y ajoute que ce sont elles aussi qui ont structuré la reproduction entendue comme incluant la procréation et la sexualité. Jaggar résume la restructuration envisagée comme suit :

«In order to achieve a thoroughgoing socialist and feminist transformation of social relations, socialist feminists believe that a wide range of political activity is necessary. It includes community struggles, the organization of women against their alienation in wage labor, the creation of a distinctive socialist feminist culture and attempts to restructure sexual and childrearing relations. All these struggles must be linked together to ensure that the social transformation is total and that all aspects of women's alienation are overcome.» [p. 335]

Les différents aspects de la stratégie révolutionnaire touchent l'élargissement de l'horizon de l'activité politique, les institutions alternatives, et l'organisation de l'activité politique.

4.4.4.1 L'élargissement de l'horizon

Le féminisme socialiste conteste, directement ou indirectement, les politiques oppressives actuelles. C'est directement, par les moyens appropriés aux cas d'espèce, qu'il attaque la division sexuelle discriminatoire dans le travail de production, et qu'il revendique pour la femme la liberté de procréer, en exigeant soit que lui soit rendu accessible sans réserve l'accès à l'avortement et à la contraception, soit

qu'on la soulage de la responsabilité qu'elle a toujours assumée seule des soins à donner à l'enfant d'âge tendre. Il va sans dire que c'est aussi ouvertement qu'elle exige l'élimination de la criminalité passionnelle à laquelle s'adonnent trop souvent impunément les mâles.

Plus indirecte se révèle son offensive en matière de redressement de la fausse conscience. C'est là un thème que le féminisme socialiste partage avec le radicalisme de la culture féminine. Les lettres, les arts et le théâtre doivent dépeindre l'oppression et ses causes. Or l'une des causes est le milieu familial, qui isole la femme. On l'encourage à s'en absenter pour militer dans les organisations féministes ou pour se trouver du travail, ce qui lui permettra éventuellement de se joindre à un syndicat féminin. Elle devrait ne pas se gêner pour faire campagne contre un système qui lui impose le fardeau de procurer à la famille les nécessités de vie comme les aliments, le vêtement et les soins médicaux. Ce travail de consommation devrait au moins être partagé avec le conjoint, mais, dans la conjoncture actuelle, les chances sont que le conjoint offre de bonnes raisons pour se défilier. La solution pourrait être les associations de consommatrices. Ces associations pourraient agir efficacement contre leur exploitation par ceux qui offrent toute la gamme des services et des produits de consommation.

4.4.4.2 Les foyers alternatifs

Certes, ces stratégies sont nécessaires, mais la source du mal reste toujours la famille traditionnelle. Il faut la remplacer par des institutions alternatives. Le foyer traditionnel est une prison, ont déjà dit certaines féministes, mais force est de constater qu'il a beaucoup évolué. La famille traditionnelle se disloque d'elle-même. Les familles monoparentales abondent. Les cellules biparentales ont changé à cause de l'absence de la mère, partie travailler à l'extérieur.

La femme peut toujours s'en tenir au foyer traditionnel, qui a ses bons comme ses mauvais côtés, mais elle peut aussi accepter les solutions de rechange offertes par le féminisme socialiste, soit les communautés familiales révolutionnaires, ou les HOMES (Homemakers Organized for a More Equal Society). L'option pour le foyer traditionnel ne peut que partiellement conduire à la libération de la femme. Si elle cohabite avec un conjoint compréhensif, elle pourra lui faire partager les soins du ménage. Si elle vit seule, elle développera son indépendance économique. L'option pour une communauté familiale révolutionnaire lui permettra d'expérimenter l'activité révolutionnaire. Résumant les aspects positifs et négatifs de ces communautés tels qu'exposés par Ann Ferguson⁶⁹, Jaggar en dit ceci :

«Revolutionary family-communities are certainly not envisioned as utopian refuges from male dominance, racism and capitalism. They are places

where people can experiment with new ways of organizing childrearing and sexuality, prefiguring, though imperfectly, some of the new forms of social relations that will be part of a socialist feminist revolution. In the meantime, they will also provide people with the “material support needed to continue to challenge the combined domination systems of capitalist patriarchy”.» [p. 338]

La deuxième alternative est celle exposée par Dolores Hayden⁷⁰, les « HOMES ». Moins audacieuse, la formule préserve les cubicules intimes où vit la famille, mais prévoit un centre de services rendant communautaire tout le domaine des nécessités de vie comme les garderies, la buanderie, la préparation des aliments, le transport et les soins à ceux qui en ont besoin.

4.4.4.3 Organisation du travail

Ces alternatives à la famille traditionnelle ne vont pas sans une complète révision de l'organisation du travail producteur. Une fois de plus, le féminisme socialiste s'inspire des initiatives prises à ce sujet par les radicales, mais, fidèle au marxisme, il conçoit un modèle d'entreprise qui aura éliminé l'aliénation provoquée par la séparation des concepteurs et des opérateurs. On confiera une partie de la responsabilité du travail à un individu ou à un groupe d'individus, ce qui leur permettra de se familiariser avec tous les aspects de la production sans exercer à tour de rôle toutes les fonctions afférentes à l'entreprise. En somme, on rejette le système rotatoire préconisé par les radicales.

De façon générale, le féminisme socialiste ne cherche pas à dresser un système de production parallèle à l'organisation traditionnelle. On est assez réaliste pour savoir que le système capitaliste a fait ses preuves et que, si on croit à sa disparition, on ne sait ni quand ni comment cela se fera. Jaggar en dit ceci :

«Socialist feminists expect that there will be a distinctive revolutionary period, characterized by acute social turmoil, but they also expect that the outcome of this turmoil will be determined by the kind and quality of the pre-revolutionary activity that has preceded it. To this extent, they see themselves not so much as living the revolution as preparing for it and attempting in limited ways to prefigure it.»
[p. 340]

Enfin, les féministes socialistes sont d'avis que, quelles que soient les oppressions de sexes, de races ou de classes, leur perception de la réalité sociale est apte à rallier tous les opprimés dans une politique de contestation de l'impérialisme économique du système politique en vue d'une restructuration de l'économie et de la politique permettant à chaque personne de développer son potentiel.

4.5 Critique des politiques du féminisme socialiste

Jaggar résume l'idéal démocratique dans ce passage :

«Full democracy requires that decisions regarding every area of life should be made by

everyone affected by those decisions in a situation where each person is fully confident to participate freely in debate and is heard with equal respect. Democracy in this sense is presently impossible, but it is important that it be kept in mind as a heuristic ideal, inspiring the goals and strategies of socialist feminism.» [p. 344]

Selon le féminisme socialiste, les obstacles à la liberté démocratique sont le patriarcat et le capitalisme. Le premier est un système millénaire d'organisation sociale qui se perpétue dans le second, qui en est une adaptation contemporaine. Le capitalisme est structuré d'après une simili-démocratie où les élus des actionnaires reçoivent le mandat de générer les profits qui leur seront distribués. La marge de profits sera d'autant plus forte que l'exploitation sera possible. Le féminisme socialiste se joint à tous les mouvements anticapitalistes pour soustraire la production et la reproduction à l'autorité des capitalistes, pour la plupart des mâles blancs.

Par ses politiques, il devrait faire plus qu'étendre l'horizon des libertés bafouées et offrir des solutions, ce qu'il ne fait pas. La critique de Jaggar porte sur l'insuffisance de son organisation de la démocratie et, par ricochet, sur celle de son analyse de l'oppression. Elle la termine par une évocation du déchirement de la socialiste nostalgique de la quiétude du foyer, mais poursuivant son militantisme malgré tous les obstacles sur la route révolutionnaire.

4.5.1 L'insuffisance de l'organisation de la démocratie

Les problèmes suscités par l'approche féministe socialiste de la démocratisation sont de trois ordres : la liberté de procréer, l'abolition du centralisme dans l'administration des entreprises, et les droits de l'enfant.

La difficile réconciliation de la liberté de procréer et de la mesure d'intervention de la société dans le processus n'est pas sans rappeler ce libéralisme qui donne priorité à la liberté de l'individu par rapport à celle de l'État et qui réduit son intervention à la protection des libertés individuelles. Le féminisme socialiste ne réussit pas cette réconciliation. Il ne donne aucun critère qui permette de définir le rôle de la société dans la procréation. Assisterons-nous à un simple remplacement de l'État par une société économiquement intéressée? À ce premier problème relatif à la reproduction, s'ajoute celui de la démocratisation de l'administration des entreprises de production. On veut éviter le centralisme de la direction, mais on manque d'une structure de rechange. Autant en politique que dans l'entreprise privée, on travaille à partir d'une structure administrative. La bureaucratie a comme pendant dans les entreprises un bureau de direction élu qui délègue des pouvoirs à des gestionnaires chargés de faire profiter l'entreprise. Les entreprises féministes ont bien un conseil d'administration, mais les décisions se prennent aux voix présentes, en sorte qu'elles peuvent être renversées à une assemblée subséquente. Est-ce la mentalité féminine qui empêche la femme de se

rallier, comme le font les hommes, à une option souvent conflictuelle avec leur intérêt personnel ? Les hommes sont capables de séparer leur vie publique et leur vie privée. Ce ne semble pas être le cas pour les femmes. Elles peuvent nuire à l'administration en montant en épingle leur problème personnel. N'est-ce pas ce qui s'est produit dans les assemblées révolutionnaires marxistes, où on a refusé d'ajouter à la révolution celle des femmes ? On a tout simplement considéré cette révolution comme un cas parmi bien d'autres, et on a confié à un comité féminin de le régler.

Dans un autre ordre d'idées, Jaggar reproche au féminisme socialiste de se limiter à deux statuts d'opprimés, la femme comme productrice et la femme comme procréatrice. On oublie le statut de l'enfant. La radicale Firestone a vite réglé le problème en le supprimant : pour elle, il n'y a jamais eu d'enfant. Jaggar rappelle aux socialistes que Marx et Freud font dépendre la formation de l'être humain de la dialectique entre les relations sociales et l'individu. La « praxis » marxiste fait évoluer la nature humaine. La théorie freudienne fait remonter à l'âge tendre l'influence sociale sur la structure caractérielle de l'individu. Il serait donc important pour le féminisme socialiste de ne pas manquer l'occasion d'éliminer de l'éducation la perpétuation de l'autoritarisme propre à nos structures familiales, source de l'autoritarisme social. L'enfant ne pourra surmonter cet atavisme que si on le laisse parler

librement de ses problèmes personnels et de ceux qui ont trait à la vie familiale et à la vie sociale.

4.5.2 Insuffisance de l'analyse de l'oppression

À l'enfance négligée s'ajoute une méconnaissance du particularisme des classes ethniques. Le féminisme socialiste n'a pas trouvé le fil conducteur qui relierait le sexisme, la domination mâle et la subordination des races au capitalisme. Il lui manque ce vol d'oiseau qui lui permettrait de voir au moins superficiellement le réseau complexe et international des enjeux. Il a son poste d'observation en Occident. S'y rendent des blanches de classe moyenne qui généralisent à partir de leurs doléances. Elles ne semblent pas se rendre compte que les « colonisés », hommes et femmes, peuvent avoir des intérêts communs à déloger l'impérialisme économique. Une victoire féministe dans un domaine peut générer ailleurs des effets négatifs sur la procréation. Une victoire, par exemple, des occidentales en matière de liberté de procréation peut provoquer une dénatalité et l'importation de main-d'œuvre étrangère pour alimenter la réserve de « cheap labour ». Mais alors le fardeau imposé à l'étrangère dont le conjoint a déserté le foyer n'en sera que plus lourd.

4.5.3 Le déchirement par le militantisme

Les victoires féministes sont acquises au prix d'un militantisme en pleine effervescence, mais la militante souffre du partage de sa vie intime

et de son activité révolutionnaire. Elle éprouve la nostalgie de l'époque où on s'aimait en famille. Au front, elle porte l'uniforme, et l'uniforme efface la différence entre la masculinité et la féminité. Il réduit à néant l'individualisme féminin fait d'une foule de petites choses qui font qu'une femme aime se distinguer des autres.

La militante va jusqu'à se demander si elle n'est pas allée trop loin dans son travail de conscientisation de la femme. Aurait-on occupé trop de temps à « confesser » chaque femme ? Aurait-on gaspillé des énergies à n'écouter que des doléances particulières sans pour autant la convaincre de la nécessité de l'action révolutionnaire ?

Le quotidien de la militante en période pré-révolutionnaire lui fait vivre d'effroyables frustrations. On ne rémunère pas adéquatement son travail producteur. Sa liberté sexuelle demeure toujours précaire. L'agresseur est toujours aux aguets. Les tribunaux ne semblent pas avoir compris la nature d'un consentement, en matière d'agression, pas plus que sa déception lorsque le coupable est insuffisamment puni. Ses efforts se déploient dans un milieu contaminé par des siècles de domination mâle.

C'est encore peu dire si on doit comparer sa condition avec celle des femmes non féministes quelque peu masochistes à son point de vue,

et avec celle des libérales qui profitent du capitalisme pour satisfaire leur égoïsme. Tout comme les prolétaires de Marx, elle doit attendre l'avènement de la révolution pour vérifier si ses calculs étaient exacts. La société qu'elle a contribué à refaire sera-t-elle vraiment meilleure que l'ancienne ? Bref, sans l'espérance, elle ne saurait sans cesse trouver de nouveaux moyens de promouvoir ce en quoi elle a foi, la libération des opprimés.

5 Épistémologie des tendances et préférence accordée au féminisme socialiste

L'analyse de l'oppression de la femme relève de la discipline scientifique. Elle doit définir son objet, l'oppression, et ce qui l'a causée. Cette analyse fondera ensuite une théorie politique, des politiques et des stratégies de mise en œuvre conduisant au renouvellement de la société.

L'étude de Jaggar sur les théories politiques féministes s'est limitée à celles de quatre tendances. Elle expose l'analyse que chacune a faite de l'oppression et constate que la fin ultime poursuivie, soit l'aspect de la société renouvelé par l'élimination de l'oppression, n'est pas le même. On n'a pas été d'accord sur l'identification de l'oppression et de ses causes parce qu'on a différé sur les critères applicables et sur leur traitement. La valeur d'une théorie dépend d'une bonne identification de son objet et de son contenu, et du poids des preuves justifiant une conclusion.

Le travail épistémologique auquel Jaggar consacre son dernier chapitre lui fait conclure qu'aucune des quatre tendances ne donne de solution satisfaisante à l'oppression, mais que c'est le féminisme socialiste qui répond le mieux aux critères d'une analyse idéale.

5.1 *L'épistémologie libérale*

Le féminisme libéral adhère, du moins jusqu'à nouvel ordre, aux principes fondamentaux du libéralisme. L'individu se suffit à lui-même. Certes, il partage avec les autres un espace naturel et social, mais cet espace n'ajoute ni ne retranche à sa dimension. Sa perception sensorielle lui permettra de développer son potentiel rationnel. La connaissance est donc une affaire personnelle qui s'acquiert en vertu d'un mécanisme commun à tous.

Si le mécanisme rationnel est commun, les méthodes d'application de ce mécanisme diffèrent. Descartes fait table rase de tout ce qu'il ne peut vérifier lui-même. Son point de départ de la connaissance sera donc un postulat incontestable, évident par lui-même. À l'opposé, les empiristes arriveront à une conclusion incontestable après une longue et minutieuse expérimentation. Le positivisme écarte les vérités de la religion et de la métaphysique et s'en tient à la science expérimentale. L'accumulation des expériences vécues forme un ensemble analogue à l'interaction des atomes composant la matière. Le réalisme intellectuel se modèle sur le réalisme matériel. Cette transposition des sciences physiques dans les sciences humaines fait en sorte qu'une même expérimentation conduit logiquement aux mêmes conclusions. L'expérimentation, cependant, comme dans les sciences physiques, ne sera objective que si on a fermé la porte à des considérations étrangères

comme la politique et la morale. Ainsi a-t-on réduit l'observateur objectif à la dimension d'un robot purement rationnel. Le néo-positivisme a atténué cette rigueur en admettant ce qui paraissait biaisé par la politique et la religion mais, cette fois, l'observateur devait se purifier par la mise de côté de son émotivité, de son sexe, de ses préjugés et de son intérêt ; en somme de toute poussière qui pourrait paralyser l'engrenage de son impartialité.

Et nous voici revenus à la case de départ, la conception libérale de la nature humaine. Entre libéraux, il ne devrait pas y avoir de problème. La dépersonnalisation de l'individu permettra à un mâle d'être aussi convaincu qu'une féministe libérale de l'objectivité de sa connaissance. Le féminisme libéral se pose comme le paradigme du vrai féminisme, le plus objectif et le plus impartial. Tel n'est cependant pas l'avis des marxistes.

5.2 *Épistémologie marxiste*

Selon le marxisme traditionnel, la connaissance s'acquiert par la « praxis », cette activité essentiellement humaine où les individus sont solidaires et dépendants de la nature. L'espèce humaine doit domestiquer celle-ci pour vivre. Historiquement, tel mode de production correspond à tel degré d'évolution de la nature humaine et de la connaissance. Il s'ensuit que la perception de la réalité est indissociable

des intérêts et des valeurs en cours, et que c'est le mode de production à un endroit et à un moment donnés qui les reflète.

Par contre, l'histoire atteste qu'une hypothétique société homogène se serait scindée. Une minorité se serait imposée pour organiser la production alors qu'une majorité se serait vue acculée à produire sous les ordres de la minorité. Aujourd'hui, la coexistence de ces deux classes perdure sous la forme d'une complicité du capitalisme et du libéralisme dans le contrôle politico-économique de la production. Le libéralisme se fonde sur la supériorité de la raison sur le corps. Une transposition de ce dualisme hiérarchiste à l'échelle sociale justifierait le fait qu'une classe en dirige une autre.

Le marxisme proteste énergiquement contre cette conception de la nature humaine et, logiquement, contre la transposition qu'on en fait à l'échelle sociale, mais il va plus loin. Il dénonce l'objectivisme libéral comme une monstrueuse fumisterie. Il ne peut y avoir de connaissance purement objective si elle doit être celle définie par les classes dirigeantes. L'être humain est biologique et, dans une société homogène, la connaissance s'impose d'elle-même par la « praxis ». Si la société est divisée, il ne saurait y avoir que des perceptions différentes de la réalité, en sorte que ni celle d'une classe ni celle d'une autre ne peuvent être adéquates : chacune sera limitée par ses intérêts et ses valeurs propres.

La dénonciation du capitalisme associé au libéralisme comporte une accusation d'avoir faussé les consciences en imposant, sous le couvert de l'objectivité, sa propre conception de la connaissance et de ses modes d'acquisition. Comme toute connaissance est fondée sur des intérêts et des valeurs, celle imposée par le capitalisme libéral ne peut que refléter les intérêts et les valeurs de la classe dirigeante. L'objectivisme libéral est une hypocrisie. Il fut politique aux 16^{ième} et 17^{ième} siècles à la faveur de la triple naissance du capitalisme, de l'éthique protestante et des sciences modernes. On a voulu écarter la connaissance imposée par le Prince et par l'Église en assimilant le statut objectif des sciences physiques aux sciences humaines. Par la suite, l'objectivisme est devenu stratégique. Le scientifique dirigé par le capitaliste devait se dépouiller de ses intérêts, de ses valeurs, de ses préjugés et de son sexe pour atteindre le point d'Archimède et observer la réalité d'un oeil froid. Un tel dépouillement ne pouvait être, selon le marxisme, qu'idéologique. Il était devenu évident que les humains se partageaient socialement la tête intellectuelle et le corps matériel. Le travail intellectuel s'effectuait par l'élite dirigeante et la justifiait d'imposer ses schèmes de valeurs aux individus préposés au travail manuel.

L'épistémologie marxiste se caractérise par une préférence accordée à la science du prolétariat. La classe des prolétaires est

opprimée et l'opprimé a fenêtre ouverte sur son oppression et sur ses causes, ce qui n'est pas le cas de l'opprimeur, convaincu que la démocratie a résolu tous les problèmes par l'élimination de la tyrannie antérieure alors que les travailleurs manuels vivent en enfer. Mais si le prolétariat est en meilleure posture en matière de perception objective de la réalité, il n'en demeure pas moins que les théoriciens marxistes diffèrent sur la nature et l'efficacité de l'objectivité : ils sont distinctement empiristes, structuralistes, opportunistes ou totalistes. Les empiristes développent une théorie par une expérimentation dont les conclusions factuelles s'y reflètent comme dans un miroir. Les structuralistes éliminent les contradictions internes d'un système et le réel se dégage de la matière brute qui l'enveloppait. Les opportunistes jugent de l'excellence d'une théorie par son aptitude à conduire à la victoire de la révolution. Enfin les totalistes, dont le représentant le plus illustre est Lukacs⁷¹, travaillent selon le point de vue du plus grand nombre d'opprimés. Eux seuls peuvent percer le voile des mythes dont se recouvrent les élites actuelles pour présider aux destinées de l'homme. Même sans offrir d'alternative, la classe ouvrière est apte à voir des problèmes là où les bourgeois n'en voient aucun.

La science du prolétariat diffère des autres en ce qu'elle se développe au moyen d'une confrontation au niveau du fonctionnement même de la pensée. L'être biologique n'est pas l'entité aristotélicienne qui

assujettit son corps à sa raison. La victoire du prolétariat n'en est pas une d'un mode de pensée sur un autre. Selon Lukacs, ce sont plutôt les formes sociales issues d'un type de pensée qui doivent être renversées :

«Those manifestations [of bourgeois consciousness] are by no means merely modes of thought, they are the forms in which contemporary bourgeois society is objectified. Their abolition, if it is to be a true abolition, cannot be simply the result of thought alone, it must also amount to their practical abolition as the actual forms of social life.»⁷²

La société nouvelle envisagée par le marxisme en sera une de producteurs. L'être biologique a, bien sûr, un sexe, mais comme il n'y a pas de différence essentielle entre l'homme et la femme, l'épistémologie marxiste ne voit rien de constructif dans le féminisme libéral. Comme le capitalisme est le fondement matériel de la subordination de la femme, ce féminisme ne peut que gagner des points à l'intérieur du système qu'il a adopté, et ce système continuera de la subordonner. Le marxisme a beau jeu de critiquer le capitalisme et ses méfaits, mais il a fallu le féminisme radical pour s'apercevoir à quel point le marxisme est anti-féministe et androcentrique.

5.3 Épistémologie du féminisme radical

Le féminisme radical se démarque des autres féminismes analysés par Jaggar par son gynocentrisme. Les radicales n'optent pour aucun système philosophique élaboré par les hommes. Elles rejettent la

philosophie dualiste hiérarchiste du libéralisme. L'épistémologie féministe radicale se résume en un regard pénétrant de la femme sur elle-même. Ce repliement, où elle est à la fois observée et observatrice, éveille sa conscience. D'une part, elle n'accepte plus de n'être que la compagne ou la servante d'un maître. D'autre part, elle découvre sa véritable dimension et tout son potentiel.

L'éveil de la conscience, une « praxis » adaptée à la condition féminine, s'opère par des séances d'échanges du vécu de chaque participante. Il s'en dégage une perception plus forte des tabous de la culture masculine, et une connaissance accrue de ce que pourrait être une culture féminine. On découvre la philosophie androcentrique qui sous-tend les idéologies libérales et marxistes. C'est toujours le mâle qui peint son autoportrait en croyant faire celui de l'être humain. Qu'on le définisse comme animal raisonnable ou comme être biologique, c'est à partir d'un regard du mâle sur lui-même que se fixent les traits de la figure. La terminologie même trahit la fausseté du tableau. Le terme « homme » désigne l'être humain comme s'il lui était homogène.

La féministe radicale ne se reconnaît nullement dans ce tableau, et, avant de se peindre elle-même, elle se permet une pause pour y apporter une modification imaginaire où apparaissent les traits du mâle fauteur de la guerre, de la violence et du meurtre. Elle s'adonne ensuite,

avec ses coéquipières, à fixer picturalement sa personne. Elle redore le blason de la matière, se reconnaît intimement liée à la nature, et se dispose à écouter ses secrets, dont celui de son mode particulier de connaissance, l'intuition, par quoi elle connaît sans démonstration préalable. L'intuition rallie toutes les féministes radicales même si elles peuvent être en désaccord sur certains thèmes d'ordre spirituel.

Différents, l'homme et la femme ont forcément une perception différente des réalités extérieures. Autant les radicales que les marxistes rejettent l'objectivisme libéral. Les radicales contestent le spiritualisme idéal et empruntent au marxisme matérialiste tout juste ce qu'il faut pour amorcer une dialectique inédite rendant aussi ténue que possible la frontière qui sépare le spirituel du matériel. L'univers se présente comme un tout organique où chaque composante est non seulement interreliée, mais en perpétuel état de changement. La durée s'estompe pour permettre le mouvement hélicoïdal qui permet l'éveil de la conscience féminine et l'érosion du dualisme hiérarchiste. La raison faiblit devant la montée de cette conscience faite, pour prendre les mots de Susan Griffin⁷³, de «pain and trauma, and compassion, and outrage». Le subjectivisme prend le pas sur l'objectivisme libéral, et amène à « conscientiser » un mode de connaissance ressemblant à celui préconisé par le marxisme, mais plus spirituel. On a mis au ban la notion d'acquisition de la connaissance par l'empirisme et on lui a substitué la

spirale, une technique, selon Robin Morgan, qui ressemble à «an upward spiral, so that each time we reevaluate a position or place we've been before, we do so from a new perspective.»⁷⁴

Jaggar voit, dans l'union intime de la femme et de la nature, une analogie avec le mysticisme oriental. La réalité universelle s'y conçoit comme un tout dont les composantes se meuvent simultanément. Contrairement à l'observateur libéral qui se détache de la nature pour mieux l'observer, contrairement aussi à l'alliance de l'homme supérieur à la nature inférieure, la féministe radicale se conçoit comme métaphoriquement l'épouse de la nature.

Jaggar termine son chapitre sur l'épistémologie féministe radicale par cette très belle appréciation :

«By its own epistemological standards, however, radical feminism is indisputably the most adequate feminist theory. It is created directly from the experience of women, and it reflects women's pain and anger. It does not arbitrarily limit its sources of information, but utilizes women's special ways of knowing. Its non-linear mode of exposition reflects the human learning process, and the highly charged language of its authors evokes an emotional response in its readers and helps to jolt their consciousness out of the conceptual framework of patriarchy and into a women-centered paradigm. It reveals men's domination of women and demystifies myths through which that domination is concealed. Radical feminism is the collective product of feminist "Spinsters".» [p. 369]

5.4 *Épistémologie du féminisme socialiste*

Le féminisme socialiste est d'accord avec le féminisme radical sur cette idée que la perception de la réalité, à un moment donné de l'histoire, reflète les intérêts et les valeurs des classes dirigeantes : cette perception a donc été subjective et partielle. Par ailleurs, la femme est la mieux postée pour percevoir la réalité objectivement. Opprimée par le système politico-économique, elle l'est aussi comme femme subordonnée à l'homme. Selon Jaggar, l'objectivité idéale présuppose une seule culture, ce qui lui fait préférer la conception féministe socialiste de l'objectivité à la vision féministe radicale en ce que le point de vue de la femme s'imposera de lui-même au terme d'une lutte qui aura enfin abouti à une culture humaniste, et non plus masculine ou féminine. Le radicalisme a donc ce défaut de laisser subsister la culture masculine.

Les armes du féminisme socialiste sont scientifiques et culturelles.

L'éveil de la conscience féminine doit faire flèche de tout bois. On peut tirer parti de la division sexuelle historique du travail comme on peut se servir de la psychanalyse pour mieux comprendre le caractère artificiel de la distinction des genres. En somme, l'épistémologie féministe socialiste en est une où le point de vue de la femme ressortira de son autoconstruction, ce qui ne va pas sans l'élimination des deux principaux auteurs de sa subordination, le capitalisme et la masculinité.

La culture masculine se présente comme un paradigme, en sorte que la femme n'a pas d'autre choix que de se masculiniser si elle entend y adhérer. La liste serait longue des manifestations de cette culture, mais quelques-uns de ses traits suffisent à démontrer qu'elle est si bien ancrée dans les mentalités qu'on passe pour anormal si on veut les effacer. Tout part de cette définition classique de l'homme comme un animal raisonnable, ce qui place l'émotion comme disposition inférieure à la raison, sinon sa principale antagoniste. Raisonnable, l'homme adapte la matière inférieure à ses besoins. Pourtant, si la féministe se reconnaît volontiers plus émotive que le mâle, elle interprète son émotivité comme un facteur d'équilibre de son être sans rien enlever à sa rationalité, d'où le refus d'une culture qui aliène tout autant l'homme que la femme.

Cette culture masculine a pu s'imposer au cours des âges faute d'une massive levée de boucliers féministes. Et voilà que dès les 16^{ième} et 17^{ième} siècles, on a senti le besoin de l'affirmer en tuant des symboles. La mère nature s'est retirée pour laisser trôner le soleil masculin. La mère Église a dû baisser pavillon comme détentrice des normes de la morale. On lui a préféré l'objectivisme et le positivisme scientifiques. Jaggar souligne que chaque révolution a renforcé la maîtrise culturelle du mâle et réduit la dimension de la femme. Les temps forts d'Athènes, de

la Renaissance et de la Révolution française correspondent à des étouffements des aspirations de la femme.

Une bonne connaissance de la culture masculine peut se développer par une analyse du pour et du contre de la division sexuelle du travail, et par la psychanalyse. En régime capitaliste, la division sexuelle du travail se modèle sur les rapports entre le concepteur et l'exécutant. Dorothy Smith, (Jaggar p. 372) désigne comme "the conceptual abstracted mode" le travail du concepteur mâle et comme "the bodily mode" celui de la femme exécutante. Par "the bodily mode" de son travail, la femme se situe comme intermédiaire entre le concept et sa matérialisation, ce qui la rapproche des réalités concrètes de la vie. ... "Women's work, écrit-elle en page 168 de A Sociology for women, is interposed between the abstracted modes and the local and particular actualities in which they are necessarily anchored..."⁷⁵

Nancy Hartsock partage ce point de vue et le reprend pour valoriser le travail domestique traditionnellement réservé à la femme : il favorise ses qualités de mère attentive aux besoins spirituels et matériels de ses enfants et il revêt ainsi, selon elle, valeur épistémologique :

"The unity of mental and manual labor and the directly sensuous nature of women's work lead to a more profound unity of mental and manual labor, social and natural worlds, than is experienced by the male worker in capitalism. The unity grows from the fact that women's bodies, unlike men's, can be

themselves instruments of production: in pregnancy, giving birth or lactation, arguments about a division of mental from manual labor are fundamentally foreign.»⁷⁶

La division sexuelle du travail permet donc à la femme de voir les choses de façon plus réaliste et plus complète que l'homme au travail.

Les psychanalystes féministes démontrent que le développement physique du nouveau-né est plus rapide que son développement psychique. Dès l'âge de 3 ans, l'enfant amorce une période de séparation et d'individuation. Il se distingue de sa mère et prend peu à peu conscience de son identité propre. En régime patriarcal, une nouvelle séparation se fait au niveau des genres. Si la mère voit dans l'individuation de sa fille un prolongement de sa personne, elle se désole que son fils s'affirme comme différent d'elle et aille jusqu'à la mépriser. Il en résulte chez les garçons et les filles une façon différente de se voir, de voir les autres et de voir la nature. La fille sera plus disposée à l'association et à l'empathie alors que le garçon réprimera les sentiments qui le diminuent et exaltera ceux qui le valorisent. Si la fille ne résiste pas à la culture patriarcale, elle s'identifiera à sa mère et perpétuera le « bodily mode ».

La psychanalyse est là pour démontrer que le vécu d'une personne, aux cours de son enfance et au travail, ne sort pas de l'ornière

de la culture patriarcale, ce qui entraîne des perceptions différentes de la réalité. La féministe qui prend conscience de l'ornière en sort lorsqu'elle a découvert le biais qu'a pris une culture qui, si elle était humaniste, refléterait la symbiose des cultures masculine et féminine. La femme qui s'est rendu compte que le vêtement culturel masculin ne lui convient pas est en mesure d'avoir de la réalité une perception plus objective, parce qu'elle connaît la faiblesse de la culture masculine et la force de la sienne.

Mais si le féminisme socialiste accepte l'apport de la psychanalyse, il entend conserver son épistémologie propre, comme en témoigne cet extrait de Jaggar :

«Socialist feminist epistemology is not committed, however, to any specific account of the psychological relation between the sexual division of labor and the gender structuring of knowledge; it is quite compatible with socialist feminism for the gender-structured adult experience of women and men to be more influential than their infant experience in shaping their world view.» [p. 376]

Le féminisme socialiste a entrepris de recueillir les expériences et les aspirations des femmes. Une théorie devrait s'ensuivre sur le point de vue de la femme, sur l'élimination de ce qui l'embrouille, et sur les mesures à prendre pour en arriver à son but ultime, l'élimination de l'oppression.

6 Une théorie adéquate du point de vue de la femme

Les féministes des quatre tendances prétendent interpréter correctement les critères d'une bonne théorie du point de vue de la femme. Elles contribuent toutes à dégager ce point de vue, mais il s'agit maintenant de sélectionner, parmi les différents féminismes, celui qui applique le plus correctement les critères universellement acceptables d'une bonne théorie, soit l'objectivité, l'impartialité, l'utilité, l'universalité et la clarté. Comme il a été traité exhaustivement de l'épistémologie de chacune des quatre tendances féministes, ce qui suit portera davantage sur l'insuffisance de chacune, mais fera ressortir la préférence de Jagger pour la théorie féministe socialiste.

On ne saurait dégager le point de vue de la femme dans un système où l'objectivité présuppose un détachement des valeurs et des intérêts des groupes et des individus. Si une telle objectivité est possible dans les sciences physiques, elle ne saurait être transposée dans les sciences humaines. L'homme n'est pas une simple matière soumise aux lois de la physique. Il a une raison, des passions et des intérêts. Il entretient des relations sociales nécessaires avec son milieu social, et ces relations l'assujettissent à un code de valeurs. Le marxisme dénonce l'objectivisme libéral comme une monstrueuse fumisterie. En régime

capitaliste, la classe dirigeante occulte ses valeurs et ses intérêts par la théorie de la connaissance objective. Malgré tout, c'est voir la paille dans l'œil du libéralisme et ignorer la poutre dans le sien. Le marxisme est androcentrique. Le prolétariat y est mâle et de race blanche. Le marxisme reconnaît les problèmes particuliers des classes ethniques et ceux de la femme, mais considère qu'ils seront réglés par la victoire du prolétariat. S'agit-il des femmes, leur statut comme tel les écarte de la production, à quoi les dissidentes répondent que la reproduction est aussi production et moteur de l'évolution de la nature humaine. Par ailleurs, l'oppression des classes particulières ne tient pas exclusivement du capitalisme. Celle de la femme remonte historiquement à une époque très lointaine, et ne saurait se résoudre par la simple victoire du prolétariat. « As I have argued earlier, écrit Jaggar (p. 379), the class analysis of traditional Marxism obscures important features of women's oppression analogous to the way that bourgeois ideology obscures the systematic exploitation of the working class under capitalism ».

Une telle méconnaissance des intérêts et des valeurs propres de la femme ne pouvait que provoquer un schisme au sein du marxisme.

Le radicalisme apporte à la théorie du point de vue de la femme cet élément essentiel qu'est la description de l'oppression et des idiosyncrasies de la condition féminine. En prenant ses distances, la

femme constate qu'elle a souvent une perception de la réalité différente de celle de l'homme. Elle s'aperçoit que sa perception a été biaisée par le type de connaissance qu'on lui a présenté comme le seul possible. Elle explore des zones psychiques inconnues ou méprisées par l'homme. L'émotion devient un auxiliaire essentiel de la connaissance et non plus un outil de la rhétorique. Elle sent que son intuition lui a toujours été utile dans les décisions qu'elle a prises et dans les responsabilités qu'elle a assumées. Elle communique son vécu dans les réunions de femmes où chacune expose le sien. Ainsi se développe une culture féminine distincte, toujours plus présente dans les initiatives qu'elle prend.

La contribution des radicales est très enrichissante pour le féminisme en ce qu'elle dégage le point de vue de la femme mais, jusqu'à maintenant, elles s'en sont tenues à la description, étape nécessaire au développement d'une théorie, mais non théorie en soi. Non seulement elle n'en est pas une, mais encore une description doit être vraie et s'imposer comme telle pour susciter des adhésions. Or ce n'est pas le cas. Cette faculté qu'est l'intuition, en supposant que la femme la possède, est-elle de tout repos ? Par ailleurs, si l'émotion est un moyen de connaître, il faut savoir qu'elle est souvent conditionnée par des normes établies par l'idéologie d'une société particulière. Le cumul des expériences vécues n'autorise pas à conclure sans leur analyse. On ne peut conclure qu'une expérience entrera en ligne de compte tout

simplement parce que le scénario implique un mâle. Il faut bien se rendre compte que la femme, à l'heure actuelle, est marquée par l'atavisme de son éducation. Telle expérience vécue peut en être une où une situation conflictuelle aurait tout aussi bien pu en être une entre hommes ou entre femmes.

*

La description de l'oppression doit se faire avec des gants blancs. Si elle est bonne, elle doit entraîner une recherche des énergies causales de l'oppression et de leur mode d'opération. Ce qui reste à faire, c'est (p. 381) «a theoretical and scientific achievement as well as a political and artistic one». Le point de vue de la femme se purifie par la mort de tous les tabous de la culture masculine: «An adequate representation of the world from the standpoint of women requires the material overthrow of male domination (p. 384)». Si le radicalisme se contente de promouvoir la culture féminine, il ne parviendra jamais à écarter la domination mâle. Cela n'est pas sans rappeler que le succès de la révolution marxiste ne peut apporter qu'un soulagement à l'oppression de la femme, car la domination mâle persistera.

Le féminisme socialiste a inscrit à son programme un combat à livrer contre tous les éléments qui subordonnent la femme et paralysent son émancipation : voilà pourquoi Jaggar lui accorde sa préférence. Le matérialisme historique ajoute à la description que donne le radicalisme

de l'oppression. Il remonte à l'endroit historique où un seul mode d'acquisition de la connaissance s'est scindé pour en produire deux, celui de l'homme et celui de la femme, le premier finissant par éclipser l'autre. Par cet ajout, le féminisme socialiste est mieux équipé que le féminisme radical pour vaincre la torpeur des antiféministes. La fausse conscience est le résultat de la culture masculine. Elle est machiavélique en ce qu'elle divise les femmes en féministes et antiféministes. La problématique de l'avortement en est un paradigme. Les partisans du libre choix voient dans l'avortement une possibilité de se soustraire au travail inhérent à la maternité et de contrôler les naissances. Leurs opposantes y voient la perte de sécurité procurée par l'union conjugale. L'indépendance de la femme, quant à ces dernières a pour corollaire l'indépendance de l'homme. Peut-on faire confiance au féminisme encore tout jeune pour garantir l'indépendance économique de la femme ? De telles craintes traduisent l'incompréhension du grand objectif de la libération de la femme. Elle est un effet de fausse conscience qui préfère le « statu quo » oppressif à une lutte dont l'issue paraît plus incertaine.

Il ne suffit pas d'être une femme pour adopter le point de vue de la femme, mais il suffit de l'être pour éprouver l'oppression. Le féminisme socialiste prie la femme de se surpasser par un travail d'ordre scientifique, soit de développer une théorie du point de vue de la femme. En ce sens,

il répond plus adéquatement que les autres féminismes aux critères d'une théorie d'application universelle. Son objectivité présuppose une connaissance précise des intérêts et des valeurs de la femme. Cette connaissance, contrairement à celle des autres classes, tient son impartialité de ce qu'on ne peut prendre la mesure de ces intérêts et valeurs qu'en se dégageant de l'étreinte de la culture masculine. Par ailleurs, l'horizon perceptuel de la femme est beaucoup plus étendu que celui de l'homme. Il couvre celui de l'homme et y ajoute ce qu'il ignore, par exemple le caractère producteur de la reproduction, la socialisation des soins à l'enfant, la liberté des relations sexuelles, l'empathie envers la nature. Cet horizon perceptuel atteste d'une homogénéité plus forte chez la femme que chez l'homme dans la composition matérielle et spirituelle de l'être humain. Il s'oppose au dualisme hiérarchiste, où le corps inférieur est assujéti à la raison supérieure.

Enfin, le point de vue de la femme, selon le féminisme socialiste, est certainement utile en ce qu'il vise à renouveler la société par la suppression d'inégalités acceptées encore comme naturelles.

Le concept du point de vue de la femme demeure théorique. Il conduit à une certaine perception de la réalité avec laquelle on peut ne pas être d'accord. À ce point de son traitement des différentes tendances

féministes, Jaggar n'en est qu'à une préférence. Reste à confronter cette préférence avec le point de vue idéal.

Le point de vue idéal féminin

Dans le cadre d'une reconstruction de la société, une recherche du point de vue de la femme présuppose qu'elle a, jusqu'à maintenant, été mal gérée par la gent masculine. Ne retiendrait-on que l'histoire des guerres, que nous serions convaincus des effets négatifs de la culture masculine qui les accepte comme une fatalité.

Le féminisme, quel qu'il soit, tend vers une participation active de la femme dans les affaires publiques, mais au-delà de cette participation, certaines tendances féministes ont des visées qui dépassent la simple participation. Si on ambitionne une société d'androgynes, ou si on ne distingue plus les genres dans le prolétariat producteur, on ne peut théoriser sur le point de vue de la femme car elle y perd son statut de femme distincte du mâle. Il n'en faut pas davantage pour mettre les libérales et les marxistes en dehors de la piste. Par contre, les radicales et les socialistes apportent de l'eau au moulin, mais en dépit de leur idéal de renouvellement de la société, ces féministes, et surtout les socialistes, ont peu à peu pris conscience d'avoir trop généralisé à partir de la

subordination de la femme blanche de classe moyenne, et de son oppression par le capitalisme. On a fini par s'apercevoir qu'ailleurs, dans les ethnies comme dans la classe des pauvres, la famille était toujours une source d'enrichissement. Les vécus différents provoquaient des perceptions différentes de l'oppression. La langue elle-même et la culture nuisaient à un dialogue fécond. Il fallait apprendre à bien connaître le contexte qui avait conditionné un point de vue particulier et trier, dans les expériences vécues, les plus communes. On s'est aussi aperçu que les hommes pouvaient contribuer à faire ressortir le point de vue de la femme s'ils en faisaient une lecture objective, donc dépouillée de préjugés. Cette trop grande concentration sur les problèmes de la femme blanche occultait des oppressions causées, par exemple, par l'impérialisme économique.

Tout compte fait, Jaggar estime que, sauf évolution des radicales vers le socialisme, c'est encore le féminisme socialiste qui rencontre le mieux les critères d'une théorie adéquate du point de vue de la femme :

«I think that socialist feminism offers the best available representation of reality from the standpoint of women. Its ideals and categories are designed to overcome the narrowness and masculine bias of prevailing theory by drawing directly on women's experience of their lives and labor. As we have seen, the socialist feminist analysis is incomplete and leaves many questions unanswered. Even so, it offers us the vision of a new society based on a much more comprehensive and less biased conception of what constitutes fully human activity. [p. 389]»

Elle termine son étude par ce jugement :

«Socialist feminism shows that to reconstruct reality from the standpoint of women requires a far more total transformation of our society and of ourselves than is dreamt of by a masculinist philosophy.» [p. 389]

CONCLUSION

Dans A Feminist Politics and Human Nature, Alison Jaggar fait une étude approfondie du féminisme occidental sous deux aspects majeurs, soit l'accession de la femme au domaine politico-économique, jusqu'à maintenant chasse-gardée de la gent masculine, et une sérieuse remise en question de l'ontologie traditionnelle. En ce sens, le féminisme pourrait être envisagé comme la toute dernière et la plus profonde des grandes révolutions qui ont secoué l'Occident depuis quatre siècles, sans compter qu'il rejoint l'universalité des femmes.

Effectivement, les féministes des quatre catégories présentées par Jaggar tendent vers un renouvellement en profondeur de la société. De ces quatre catégories, le féminisme radical est la seule qui pousse la femme à échapper complètement à l'emprise de la culture masculine, et à une philosophie patriarcale qui fait du mâle le paradigme du type humain, et de la femme, celui de l'accessoire essentiel à sa reproduction. Les trois autres catégories conservent le partenariat et s'inspirent des grandes révolutions conduites par des hommes qui n'acceptaient plus leur subordination à des classes dirigeantes tyranniques.

Idéalement, et toutes nuances mises de côté, les féministes entendent mettre fin à la subordination de la femme et favoriser son développement intégral. C'est donc un immense projet d'ordre culturel qui s'élabore. Que sera cette culture féminine et que restera-t-il de la culture masculine?

Avant l'émergence du féminisme, l'histoire de l'humanité a été celle des mâles occupés à préparer la paix en faisant la guerre. Le pouvoir et l'argent ont présidé à ses grandeurs et à ses misères et toujours, l'amour et la haine ont uni et désuni les humains.

Le féminisme a ceci de beau et de révolutionnaire qu'il aspire à une paix durable par la reconnaissance d'une parfaite égalité de l'homme et de la femme. Dans les revendications les plus sublimes de penseurs comme Wollstonecraft et Engels, on trouve l'amour. La première demande au christianisme de se départir de cette méprise à l'effet que la femme a été créée pour désennuyer un Adam détenteur de l'entière de l'être humain. Le second croit avec Marx qu'une fois «homogénéisés» par le travail producteur, l'homme et la femme connaîtront un amour affranchi des intérêts économiques qui l'ont toujours défiguré. La première façon de voir s'inspire de la doctrine chrétienne. Indépendamment de la foi et des conséquences qu'elle entraîne pour les chrétiens, force est d'admettre que le Christ a combattu la discrimination et fait la promotion d'une solidarité humaine

cimentée par l'amour. À cet égard, la société renouvelée par le marxisme se rapproche dans les faits, sinon dans l'esprit, de celle du christianisme.

Jaggar n'avait certes pas à traiter de ce qui n'existe pas , soit un féminisme chrétien, mais face aux matériaux que le féminisme déploie sur son chantier, nous devons nous rendre compte qu'on ne saurait les utiliser sans beaucoup de discernement. La technologie, laissée entre les mains de ceux qui l'ont développée, nous l'avons constaté lors de la deuxième guerre mondiale, a conduit à la catastrophe. Que la femme s'associe désormais aux technologues en vue de l'utilisation pacifique de la découverte scientifique apparaît comme une démarche plus que souhaitable. La femme a toujours pleuré la mort de ses enfants victimes de la violence, et rien ne porte à croire qu'elle veuille la perpétuer. Néanmoins, la conquête de sa liberté sexuelle et sa présence sur la scène politico-économique, ne peuvent que freiner la procréation. Qui plus est, la recherche en génétique inquiète. Verrons-nous le jour où on pourra créer des types humains sur commande?

Quand les féministes annoncent qu'elles renouvelleront la société, il faut les prendre au sérieux car, en désertant le foyer, elles dénaturent la famille traditionnelle. Firestone voit juste lorsqu'elle constate que l'impossible recule toujours devant les assauts de la découverte scientifique. Si une paix durable doit suivre les grands bouleversements de cette fin de

millénaire, nous souhaitons pouvoir en accorder le mérite à la femme, oui, mais aussi à une compréhension par le mâle de l'idéologie féministe et à une collaboration indispensable à son projet de réforme.

Quoi qu'il en soit, est-il possible que nous nous soyons mépris sur les véritables impératifs de la loi naturelle? Marx et Engels ont découvert le dynamisme de cette loi. Ce qui nous avait paru stable se désagrège. On a toujours cru au déterminisme qui obligeait la femme à porter l'enfant. Si la science parvient à l'en exempter, il ne serait pas juste de croire qu'une partie de cette loi serait abrogée. Il faudrait plutôt réfléchir sur l'origine et la fin d'un être de transition entre l'animal pur et l'humain achevé. Poussant plus loin l'hypothèse de l'évolution, se peut-il qu'un Adam androgyne soit en voie de se métamorphoser en une Ève gynanthrope? On retrouve dans le féminisme libéral, et aussi, de façon plus diluée dans d'autres féminismes, cette visée vers l'androgynie, mais, à bien y penser, le fondateur du christianisme y adhère par une déclaration que l'être humain achevé aura un corps sans sexe. Cette anticipation en est une que le christianisme partage avec les grands mystiques qui ont renoncé à l'usage de leur sexualité. Il n'y a, par conséquent, rien de scandaleux dans cette aspiration de la femme à ne plus avoir à accoucher, pas plus qu'il n'y en a dans celle du mâle à s'affranchir du travail à la sueur de son front. Ce qui importe, c'est que l'homme prenne de plus en plus conscience de la véritable dimension de la loi naturelle et de sa transcendance, et qu'il s'y conforme. En ce sens, il est

normal que la bonne volonté soit la pierre d'angle sur laquelle repose l'édifice de la paix.

Les multiples facettes de la pensée féministe donnent beaucoup à réfléchir sur des thèmes qui n'ont vraiment pas été exploités par la pensée masculine. Il semble que la mère ne se contente plus d'une famille singulière et qu'elle veuille l'être de la grande famille sociale pour la conduire à sa pleine maturité, tâche que le père s'est montré incapable de mener à bien.

NOTES

Note : J : (auteur(e) cité(e) par Jaggar).

- ¹ Mary Astell – J, p. 27.
- ² Bertrand Russell, *Human Society in Ethics and Politics* (New York : Simon & Schuster, 1955), p. vi. - J, p. 30.
- ³ J.S. Mill, " Nature ", in Max Lerner, ed., *Essential Works of John Stuart Mill*, p. 392 – J, p. 31.
- ⁴ John Stuart Mill, "On the Subjection of Women," in Alice S. Rossi, ed., *John Stuart Mill and Harriet Taylor Mill : Essays on Sex Equality* (Chicago : University of Chicago Press, 1970), p. 190, J, p.36.
- ⁵ Betty Friedan, *The Feminine Mystique* (New York : W.W. Norton & Co., 1963) J, p. 37.
- ⁶ Il semble y avoir une erreur dans les références de Jaggar. La note 39 page 50 réfère à la note 3, qui rapporte une oeuvre de John Locke. Par contre la note 39 renvoie aux pages 7 et 8 d'un manuscrit et, en page 43, dans son commentaire sur Scheman, Jaggar extrait une phrase avec référence à la page 12. Tout porte à croire que Jaggar a travaillé sur un manuscrit.
- ⁷ Amartya K. Sen, " Rational Fools : A Critique of the Behavioural Foundations of Economic Theory, " *Philosophy and Public Affairs* 6, no. 4 :317-44 – J, p. 45.
- ⁸ R.P. Wolff, *The Poverty of Liberalism* (Boston : Beacon Press, 1968), chap. 5 : "Community.", J, p. 45.
- ⁹ Jaggar (note 49, p. 50) nous apprend que cette décision a été renversée par le Congrès et qu'un amendement au " Disability Act " a été adopté en octobre 1978.
- ¹⁰ John Stuart Mill, " The Subjection of Women, " in J.S. Mill and Harriet Taylor Mill, *Essays on Sex Equality*, ed. by Alice Rossi (Chicago : University of Chicago Press, 1970), p. 179 – J, p. 178.
- ¹¹ Elizabeth V. Spelman, «Woman as Body: Ancient and Contemporary Views», *Feminist Studies* 8, no. 1 (Spring 1982): 109-31; J, p. 181.
- ¹² Zillah Eisenstein, *The Radical Future of Liberal Feminism* (New York: Longmans, 1981), p. 226 - J, p. 201.
- ¹³ Dans sa note 41 en page 206, Jaggar attribue ce résumé à Eisenstein, dont les sources sont *An official Report to the President, the Congress, and the People of the United States, March, 1978, The Spirit of Houston* (Washington, D.C. : National Commission on the Observance of International Women's Year, 1978).

-
- ¹⁴ Karl Marx and Frederich Engels, *The German Ideology*, édité with an introduction by C.J. Arthur (New York : International Publishers, 1970), p. 42 – J, p. 53.
- ¹⁵ Engels – «The Origin...», p. 113 – J, p. 64.
- ¹⁶ Ibid – pp 128-129 – J, p. 65.
- ¹⁷ Ibid – pp 137-138 – J, p. 67.
- ¹⁸ Karl Marx : «Capital» pp 489-490 – J, p. 67.
- ¹⁹ Karl Marx, *Critique of the Gotha Programme*, in Marx and Engels, *Selected Works*, p. 334 – J, p. 68.
- ²⁰ Frederick Engels, «Socialism : Utopian and Scientific,» in Marx and Engels, *Selected Works*, p. 432. Italics in original - J, p. 213.
- ²¹ Karl Marx, *Early Writings*, trans. and ed. by T.B. Bottomore (New York : McGraw-Hill, 1963) ; et référence à p. 155 – J, p. 215.
- ²² Ibid – p. 125 ; J, p. 216.
- ²³ Engels, «The Origin...», p. 134 – J, p. 219.
- ²⁴ Juliet Mitchell, *Psychoanalysis and Feminism* (New York : Vintage Books, 1975) – J, p. 223.
- ²⁵ Engels, «The Origin...», p. 139 – J, p. 226.
- ²⁶ Ibid – p. 144.
- ²⁷ Sheila Rowbotham, «The Women's Movement and Organizing for Socialism», *Radical America* 13, no. 5 (September-October 1979) :12 – J, p. 233.

-
- ²⁸ Shulamith Firestone, op cit. B-4; J, p. 85.
- ²⁹ Bonnie Kreps, «Radical Feminism : 1,» in *Radical Feminism*, edited by Anne Koedt, Ellen Levine, and Anita Rapone (New York : Quadrangle Books, 1973), p. 239 –J, p. 86.
- ³⁰ «The Feminists : A Political Organization to Annihilate Sex Roles,» in Koedt, Levine, and Rapone, *Radical Feminism*, P. 370 – J, p. 86.
- ³¹ Janice Raymond, «The Illusion of Androgyny,» *Quest* 11, no. 1 (Summer, 1975) :61 – J, p. 88.
- ³² Mary Daly, «The Qualitative Leap beyond Patriarchal Religion,» *Quest* 1, no. 4 (Spring 1975) :31 – J, p. 86.
- ³³ W.H. Masters et V.E. Johnson, *Human Sexual Response* (Boston : Little, Brown, 1966) – J, p. 89.
- ³⁴ Mary Jane Sherfey, «A Theory on Female Sexuality,» in *Sisterhood Is Powerful*, edited by Robin Morgan (New York : Vintage Books, 1970), p. 225 – J, p. 89.
- ³⁵ Susan Brownmiller, *Against Our Will : Men, Women and Rape* (New York : Bantam, 1976) – J, p. 90.
- ³⁶ Steven Goldberg, *The Inevitability of Patriarchy* (New York : William Morrow, 1973) – J, p. 94.
- ³⁷ Jane Alpert, «MotherRight : A New Feminist Theory», *Ms* August 1973, p. 92 – J, p. 95.
- ³⁸ Susan Griffin, *Woman and Nature : The Roaring Inside Her* (New York : Harper Colophon, 1980) – J, p. 95.
- ³⁹ Mary Daly, *Gyn/Ecology : The Metaethics of Radical Feminism* (Boston : Beacon Press, 1978) p. 194 – J, p. 95.
- ⁴⁰ Simone de Beauvoir : «Le deuxième sexe» traduit sous le titre de «The Second Sex» par H.M. Parshley (New York : Bantam Books, 1961) – J, p. 96.
- ⁴¹ Sally Miller Gearhart, *The Wanderground : Stories of the Hill Women* (Watertown, Mass : Persephone Press, 1979) – J, p. 97.
- ⁴² Il s'agit ici d'un extrait de la présentation de Monique Wittig à la deuxième conférence sur le sexe tenue à New York en 1979 – J, p. 99.

-
- ⁴³ Andrea Dworkin, *Woman Hating* (New York : E.P. Dutton, 1974)
- ⁴⁴ Ti-Grace Atkinson, « Radical Feminism and Love » (1970).
- ⁴⁵ Mary Daly, *Gyn/Ecology . The metaethics of Radical Feminism* (Boston : Beacon Press, 1978).
- ⁴⁶ Kathleen Barry, *Female Sexual Slavery* (Englewood Cliffs, N.J. : Prentice-Hall, 1979 – J,p. 101.
- ⁴⁷ « The Feminists : A Political Organization to Annihilate Sex Roles », in Koedt, Levine, and Rapone, *Radical Feminism*, p. 370-J, p. 102.
- ⁴⁸ Barbara Love and Elizabeth Shanklin, « The Answer is Matriarchy », in *Our Right to Love*, edited by Ginny Vida (Englewood Cliffs, N.J. : Prentice-Hall, 1978) -J, p. 103.
- ⁴⁹ La bibliographie de Jaggar ne fait que mentionner le travail de Mead sans aucune autre référence à une oeuvre particulière.
- ⁵⁰ Steven Goldberg, *The Inevitability of Patriarchy* (New York : William Morow, 1973) –J, p. 107.
- ⁵¹ Dorothy Dinnerstein, *The Mermaid and the Minotaur : Sexual Arrangements and Human Malaise* (New York : Colophon, 1977), pp. 21-22-J, p. 111
- ⁵² M.Z. Rosaldo, « The Use and Abuse of Anthropology : Reflections on Feminism and Cross-Cultural Understanding », *Signs : Journal of Women In Culture and Society* 5, no. 3 (1980), pp 392-93-J, p. 117.
- ⁵³ Barbara Ehrenreich, « Wat is Socialist Feminism? » -J, p. 118.
- ⁵⁴ Kate Millett, *Sexual Politics* (New York : Avon Books, 1971) –J, p. 265.
- ⁵⁵ Artemis March, « A Paradigm for Feminist Theory », paper delivered at the Second Sex Conference, NYC, September 1979 –J, p. 269.
- ⁵⁶ Catherine A. MacKinnon, «Feminism, Marxism, Method and the State », *Signs : Journal of Women in Culture and Society* 7, no. 3 (Spring 1982) –J, p 270.
- ⁵⁷ Murray Bookchin, *Post-Scarcity Anarchism* (San Francisco : Ramparts Press, 1971) p 44-J, p. 280.
- ⁵⁸ Pat Parker, “ Revolution : It’s Not Neat or Pretty or Quick”, in *This Bridge Called my Back*, p. 241 ; J, p. 296.

-
- ⁵⁹ Engels "The Origin. .", pp 71-72; **J**, p. 129.
- ⁶⁰ Gayle Rubin, "The Traffic in Women : Notes on the Political Economy of Sex"; **J**, p. 138.
- ⁶¹ Joan Kelly, "The Doubled Vision of Feminist Theory : A Postscript to the Women and Power Conference", pp 222-23; **J**, p. 144.
- ⁶² Nancy Chodorow, "Mothering : Psychoanalysis and the Sociology of Gender" (Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1978, **J** 320.
- ⁶³ Ann Ferguson et Nancy Folbre, "The Unhappy Marriage of Patriarchy and Capitalism", in Sargent, "Women and Revolution", **J** p. 156
- ⁶⁴ Lynda Lange, "Towards a Theory of Reproductive Labour", document de travail soumis au congrès de la "Canadian Philosophical Association" tenu les 4-7 juin 1979, **J** p. 152.
- ⁶⁵ Christine Delphy, "The Main Enemy : A Materialist Analysis of Women's Oppression" traduit par Lucy ap Roberts (London : Women's Research and Resources Center Publications, 1977), **J** p. 158.
- ⁶⁶ Joseph Interrante and Carol Lasser, "Victims of the Very Songs They Sing : A Critique of Recent Work on Patriarchal Culture and the Social Construction of Gender", Radical History Review 20 (Spring/Summer 1979); cité par **J**, p. 162.
- ⁶⁷ Karl Marx, "Capital : A Critique of Policial Economy", Vol. 3 : "The Process of Capitalist Production as a Whole" (New York : International Publishers, 1967), p. 820; **J**, p. 209.
- ⁶⁸ Ann Foreman, "Femininity as Alienation . Women and the Family in Marxism and Psychoanalysis", London : Pluto Press, 1977, **J** p 316.
- ⁶⁹ Ann Ferguson, "The Che-Lumumba School : Creating a Revolutionary Family-Community", Quest : A Feminist Quarterly 5, no 3 (Feb/Mar. 1980), **J**, p. 338.
- ⁷⁰ Dolores Hayden, "What Would a Non-Sexist City Be Like? Speculations on Housing, Urban Design, and Human Work, "Signs : A Journal of Women in Culture and Society, Special Issue : "Women and the American City", 5, no 3 (Supplement Spring 1980), **J** p. 338.
- ⁷¹ G. Lukacs, "Reification and the Consciousness of the Proletariat", in Lukacs, History and Class Consciousness : Studies in Marxist Dialectics, trans. by Rodney Livingstone (Cambridge : MIT Press, 1971), **J** pp 362-379.

⁷² Ibid – p. 177; **J.** p. 363.

⁷³ Susan Griffin, Rape : The Power of Consciousness (San Francisco : Harper & Row, 1979), p. 31; **J.** p. 368.

⁷⁴ Robin Morgan, Going Too Far : The Personal Chronicle of a Feminist (New York : Random House, 1977); **J.** p. 368.

⁷⁵ Dorothy Smith, «A Sociology for Women», in *The Prism of Sex : Essays in the Sociology of Knowledge* (Madison : University of Wisconsin Press, 1979) - **J.** p. 372.

⁷⁶ Nancy Hartsock, «The Feminist Strandpoint», in Hintikka and Harding eds p. 24; **J.** p. 373.

BIBLIOGRAPHIE

- B-1** Alison M Jaggar: Féminist Politics and Human Nature
Rowman & Allanheld 1983, Totowa, New Jersey ;
- B-2** Mary Wollstonecraft: A Vindication of the Rights of Women.
Ouvrage traduit en français par Marie-Françoise Cachin sous le titre
de. Défense des droits de la femme - Petite bibliothèque Payot –
Paris;
- B-3** Friedrich Engels. L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État.
Éditions sociales 1966 Traduction de l'allemand en anglais par Jeanne
Stern sous le titre de: The Origin of the Family, Private Property and the
State. N.Y. International Publishers, 1972;
- B-4** Shulamith Firestone: The Dialectic of Sex: The Case for Feminist
Revolution. New York: William Morrow, 1970. Traduit en français
par Marie-Françoise Cachin sous le titre de: La Dialectique du
Sexe. Paris ed Stock 1972;
- B-5** Guy Bouchard: "Cinquante-six conceptions de l'androgynie".
Dialogue XXVIII (1989) pp 609-636;
- B-6** Hurtig, M C. Pichevin, M.F. (éds) (1986) : La différence des sexes
Questions de psychologie, Paris : Éditions Tierce, citées par Guy
Bouchard dans "Typologie des tendances théoriques du féminisme
contemporain". Philosophiques, Revue de la Société de philosophie
du Québec. Ballarmin, vol. XVIII, n° 1. Note 12, p. 131;
- B-7** Défense des droits de la femme. Traduction de l'anglais au français de
A Vindication of the Rights of Women de Mary Wollstonecraft par
Marie-Francoise Cachin – Petite bibliothèque Payot;
- B-8** Bachofen Le droit maternel paru en 1959;
Morgan: Système de consanguinité paru en 1871;
Latham: L'Éthique descriptive paru en 1859;
Lubbock: Origine de la civilisation paru en 1870;
Ces auteurs sont cités par Engels dans:
L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État,
- B-9** Morgan: Ancient Society pp 465-466-69. Cité par Engels, p. 57 dans
L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État,
- B-10** Shulamith Firestone: La dialectique du sexe. Paris ed Stock 1972.
Traduction française de The Dialectic of Sex;
- B-11** Philippe Aries: L'Enfant et la famille sous l'ancien régime - ed Plon.